

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 • N° 1

Études byzantines

Un interprète italien de l'histoire valaque

Relations politiques roumano-ottomanes

Histoire des langues

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES**

TOME X — 1972

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

## Comité de Rédaction

**M. BERZA**, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; **EM. CONDURACHI**, **A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU**, **COSTIN MURGESCU**, **D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN**, **VALENTIN GEORGESCU**, **FR. PALL**, **MIHAI POP**, **EUGEN STĂNESCU**; **AL. DUȚU** — *secrétaire de la Rédaction*

## SOMMAIRE

	<u>Page</u>
<i>Etudes byzantines</i>	
FR. THIRIET (Strasbourg), Byzance et les Byzantins vus par le Vénitien Andrea Dandolo . . . . .	5
Я. ЛЮБАРСКИЙ (Ленинград), Пселл в отношениях с современниками (Пселл и фемные судьи) . . . . .	17
В. Г. ПУЦКО (Ростов), К вопросу о происхождении Четвероевангелия 1061 года (ГПБ, греч. 72) . . . . .	33
<i>Un interprète italien de l'histoire valaque</i>	
C. BOROIANU, Nouvelles données sur Del Chiaro. . . . .	43
<i>Relations politiques roumano-ottomanes</i>	
ION MATEI, Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les pays roumains (concernant particulièrement la Valachie). . . . .	65
<i>Histoire des langues</i>	
HARALAMBIE MIHĂESCU, La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe, III . . . . .	83
E. MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, Emprunts roumains dans le lexique serbo-croate. . . . .	95
<i>Discussions</i>	
ȘTEFAN ANDREESCU, La politique de Mircea le Pâtre . . . . .	115
<i>Chronique</i>	
Le dixième anniversaire de la Revue . . . . .	123
NICOLAE ȘERBAN TANAȘOCA, Exposition de livres au XIV <sup>e</sup> Congrès International d'Études Byzantines . . . . .	123
EUGEN STĂNESCU, Le colloque sur « Les peuples du Sud-Est européen dans la politique internationale à la fin du XVI <sup>e</sup> siècle — début du XVII <sup>e</sup> siècle ». . .	139

*Comptes rendus*

EQREM ÇABEI, Hyrje ne historinë e gjuhës shqipe. Fonetika historike e shqipes ( <i>H. Mihăescu</i> ); P. SKOK, Etimologijski rječnik hrvatskoga illi srpskoga jzika ( <i>H. Mihăescu</i> ) . . . . .	141
VIRGIL CÂNDEA, Stolmcul între contemporani ( <i>C. Papacostea-Danielopolu</i> ); ŞERBAN PAPACOSTEA, Oltenia sub stăpinirea austriacă, 1718–1739 ( <i>Paul Cernovo- deanu</i> ); La législation agraire de Valachie (1775–1782). Le projet de code agraire de M. Fotino ( <i>Marie-Louise Coneasty</i> – Paris); Modern Greek Handicraft ( <i>Maria- Ana Musicescu</i> ) . . . . .	145
<i>Notices bibliographiques</i> . . . . .	155

## BYZANCE ET LES BYZANTINS VUS PAR LE VÉNITIEN ANDREA DANDOLO

FR. THIRIET

(Strasbourg)

La floraison d'études critiques — toutes excellentes — sur les chroniques et les chroniqueurs vénitiens nous a conduit à rechercher dans l'une des chroniques les plus célèbres, due au doge Andrea Dandolo (1343—1354), le traitement réservé à l'histoire byzantine si profondément liée, on le sait, à l'histoire vénitienne<sup>1</sup>.

Anonymes ou connus, tous les chroniqueurs de Venise ont donné à l'histoire romano-byzantine une importance exceptionnelle ; aucun ne l'a fait avec plus de clarté que le doge A. Dandolo. Procurateur de Saint-Marc à ving-deux ans, premier magistrat de sa cité à trente-six ans, intensément préoccupé par le sort de l'Etat, chez lui confondu avec la nécessité de rassembler les preuves documentaires du passé pour définir les tâches présentes et orienter celles de l'avenir<sup>2</sup>, A. Dandolo a conçu la rédaction de ses chroniques comme une fonction de gouvernement.

C'est ainsi que fut annoncée aux citoyens de Venise, par le chancelier Benintendi Ravignani, la rédaction de la *Chronique longue* (5 décembre 1352)<sup>3</sup>. Dans ces conditions il serait vain de chercher à établir une

<sup>1</sup> Avant tout, le récent travail, effectué sous la direction d'Ag. Pertusi, *La storiografia veneziana fino al secolo XVI : aspetti e problemi*, Leo S. Olschki éd., Florence, 1970, 376 p. Les études de G. Cracco (*Il pensiero storico e il Comune veneziano*, p. 45—74) et d'Ant. Carile (*Aspetti della cronachistica veneziana nei secoli XIII e XIV*, p. 75—126) sont fondamentales pour toute recherche nouvelle ; mais nous avons surtout utilisé la longue enquête conduite par Grol. Arnaldi, *Andrea Dandolo doge-cronista*, p. 127—268, qui fait le point avec beaucoup de pertinence et de modération, à partir de l'édition d'Ester Pastorello.

<sup>2</sup> G. Arnaldi, *art. cit.*, p. 147—159 : il s'agit des recueils connus sous le nom de *Liber sextus*, *Liber albus* et *Liber blancus*.

<sup>3</sup> Nous adoptons ce nom pour la *Chronica per extensum descripta*, éd. E. Pastorello, *Rerum italicarum scriptores* (R.I.S.), XII/1, 1938—1958, désormais simplement citée *Chron. longue* et la page.

rigoureuse objectivité de l'auteur : il vise à magnifier sa patrie et nous verrons quelles motivations nobles il sait donner à sa politique et à ses actions les plus discutables. Mais que peut-on attendre d'un homme appartenant à une illustre maison, par surcroît descendant du magistral créateur de la puissance coloniale de Venise, par lui-même attaché à une conception assez autoritaire du pouvoir <sup>4</sup> ?

Sans vouloir discuter à fond de cet aspect du doge *contesin* et de ses tendances marquées vers le pouvoir personnel, il nous faut noter à tout le moins ses préférences pour le principat qui nous paraissent expliquer, en effet, sa conception de l'histoire et, singulièrement, de l'histoire byzantine. Dans la *Chronique brève*, rédigée pour l'essentiel avant son dogat, A. Dandolo insiste sur l'importance du gouvernement d'un seul. Ainsi lors de la création de la magistrature dogale, il a soin de relever successivement : l'accord unanime des grands et du peuple, puis la relation entre cette création et la volonté divine, l'importance du pouvoir d'un seul (. . . *caput unum et quod princeps unus esset* . . .) et, finalement, l'honneur et l'efficacité qui découlent de ce mode de pouvoir (. . . *honorabilius esse a duce regi quam a tribunis* . . .) <sup>5</sup>. Dans la *Chronique longue*, les faits sont présentés avec moins de vigueur, mais sous un aspect plus juridique et militaire, en somme pour des raisons de défense nationale <sup>6</sup>. De toute façon la répétition de termes tels que « praesse », « gubernare », « inthronizari », « in throno cum insignis ducalibus posuerunt » ou, encore, les adverbess « concorditer », « equaliter » et « salubriter » manifestent très clairement les circonstances de l'événement, l'importance qui lui est conférée et les préférences de l'auteur. Et il est évident que le doge Andrea Dandolo, aux prises avec les difficultés que lui causaient les litiges accrus avec Gênes, l'éternel problème dalmate et la grande épidémie de

<sup>4</sup> Ant. Carile, *La storiografia, op. cit.*, p. 103, où se trouvent justement rappelées les expressions du chroniqueur Enrico Dandolo, au reste parent et presque contemporain du doge Andrea : « Andrea Dandolo dicto contesin, facto fu doxe et per tuti confermado, homo nobelissimo de la casa de meser Hendrigo Dandolo predicto . . . ».

<sup>5</sup> *Chronica brevis*, éd. Pastorello, *cit.*, p. 353 : « maiores universi et populi multitudo, acceptantes id quod Dominus ore prophético populo suo promisit, videlicet quod daret sibi caput unum, et quod princeps unus esset in medio eorum, edicto generali citati, in Civitate nova se unanimiter reducerunt, statuentes honorabilius esse a duce regi quam a tribunis ; quod decretum usque nunc extitit observatum . . . ».

<sup>6</sup> *Chron. longue*, éd. Pastorello, *cit.*, liv. VII p. 106 : « Cum itaque tribuni insularum de prioritate discertantes sibi ad invicem deferre non vellent, Longobardi absque resistencia eorum fines pluries invaserunt, qua de re unanimiter decreverunt ducem sibi praesse . . . Hiis enim salubriter ordinatis, Christi nomine invocato, hunc civem heraclianum, sapientia deditum et nobilitate perspicuum, concorditer ducem constituerunt, et de regimine ducatus juste et equaliter exercendo ei sacramentum prestiterunt, et in throno cum insignis ducalibus posuerunt ». Il s'agit du premier doge Pauluccio Anafesto (697—717). Sur tout ceci R. Cessi, *Le origini del ducato veneziano*, in *Venezia ducale*, I, 1927, p. 39—42.



peste, éprouva maintes fois le désir de gouverner sans trop se soucier des Conseils et en abaissant les nobles <sup>7</sup>.

En tout cas, en ordonnant ses Chroniques selon les règnes des doges, A. Dandolo tendait bien à faire des doges « i protagonisti indiscussi della storia lagunare », pour reprendre l'expression de G. Cracco <sup>8</sup>.

Il ne faut donc pas s'étonner que le doge-chroniqueur ait privilégié les actions des empereurs de la Nouvelle Rome après ceux de l'Ancienne. La très large part qu'il accorde à l'histoire byzantine est donc avant tout attribuée aux *basileis*, considérés assez justement comme les responsables de la politique romano-byzantine. De ce fait, la mission impériale se trouve toujours exaltée, même lorsque la personnalité des empereurs ou leur attitude à l'égard des Vénitiens suscitent chez l'auteur le plus vif courroux. A cet égard le XII<sup>e</sup> siècle et, particulièrement, le règne de Manuel I<sup>er</sup> Comnène (1143—1180) constituent un tournant. La raison essentielle de ce changement est moins due aux mauvais traitements que le basileus imposa aux marchands vénitiens qu'à la situation religieuse : en effet, ce n'est que vers 1145—1150 que le doge-chroniqueur met en relief l'opposition entre les schismatiques grecs et les Vénitiens fidèles à l'Eglise romaine et magnifiques exécuteurs de ses décisions. Il importe de souligner ce trait majeur qui, chez A. Dandolo, sert d'explication aux entreprises postérieures en Roumanie byzantine, où Venise est censée accomplir une mission surtout spirituelle, dictée par l'infidélité des Grecs et de leurs chefs. Nous allons examiner tout cela en détail, en prenant comme pivot de notre exposé le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, dont nous venons de relever l'importance.



La *Chronique longue* consacre à l'empereur Constantin un exposé assez développé où, après la série des souverains persécuteurs des chrétiens, le héros universel, le chef authentique, le *princeps in re publica*, très soucieux d'organiser l'Eglise tout en lui laissant sa pleine autonomie, brille de tous les feux. Suivons bien le récit. Rien de très neuf dans le rapport de la fameuse vision et de la victoire au pont Milvius mais, rapidement, le doge historien montre l'attachement de Constantin à la

<sup>7</sup> Ant. Carile, *La cronachistica...*, *op. cit.*, p. 97—98, cite un passage du codex Correr 1499, f. 29, où, après avoir mis en relief le caractère versatile du doge Andrea Dandolo, le texte oppose son action à celle des prédécesseurs et ajoute : ... « ché tuto lo dilecto e plaser ch'ello à abudo e ch'ell'à al presente, si è stado et è da abassare li soy grandi et nobelli çidadini... per la qual cossa da tuti li nobelli çeneralmente el vien mal voiuo et volontiera ello mostraria s'elli podesse ».

<sup>8</sup> G. Cracco, *Società e stato nel medioevo veneziano*, Florence, 1967, p. 399—405. Peut-être, toutefois, G. Cracco a-t-il trop accentué les tendances du doge au pouvoir personnel ; v., à ce sujet, les réserves apportées par G. Arnaldi, *A. Dandolo doge-cronista*, *op. cit.*, p. 189—193 et, surtout, la note 1 p. 189. Dans le cadre de cette communication, nous ne saurions reprendre la discussion sur ce point et encore moins trancher.

religion et à la primauté du siège romain : dans une lettre envoyée à tous les évêques, Constantin paraît bien abandonner au pape Sylvestre la ville de Rome, l'Italie et même les régions occidentales. Il annonce son intention de faire édifier en Thrace une ville portant son nom et d'y établir le siège de sa puissance impériale parce que, dit-il, « là où l'empereur céleste a constitué le principat des prêtres et de la religion chrétienne, il ne semble pas juste que l'empereur terrestre dispose de l'autorité »<sup>9</sup>.

Continuant ce portrait et liant de façon hardie, en somme, l'histoire universelle à l'histoire vénitienne à travers les perspectives chrétiennes, A. Dandolo prend soin d'évoquer le futur transfert à Venise des restes du soldat Théodore, tué sur ordre de l'impie Licinius<sup>10</sup>, puis revient sur le prince *christianissimus* et sur la fondation de Constantinople, véritable Rome nouvelle, puisque tous les sénateurs et les patriciens y furent transférés avec leurs familles<sup>11</sup>. Détail important : A. Dandolo met à nouveau en relief la volonté constantinienne de faire de Byzance le siège du pouvoir laïque et civil et de donner à l'Eglise une large indépendance<sup>12</sup>. Ainsi, dès le commencement, se profile clairement une explication de l'histoire : le prince par excellence que fut Constantin n'a pas voulu dominer l'Eglise, à laquelle il a garanti, en quelque sorte, la paisible autorité sur Rome, l'Italie et l'Occident tout entier.

Le conflit des Images constitue une autre occasion d'insister sur le détachement progressif des Italiens à l'égard de l'Empire romano-byzantin que très vite, et le fait est significatif, le doge A. Dandolo appelle Empire grec. Relevons simplement les épisodes les plus saillants dans la *Chronique longue*. Après la première escarmouche, en 713—715, le conflit se durcit avec Léon l'Isaurien et le doge-historien veille à montrer la parfaite conduite des Vénitiens, leur zèle religieux et leur fidélité à l'Eglise romaine après que le pape Grégoire II (715—731) eut excommunié l'empereur Léon : « ... les armées de Ravenne et de Venise, d'une foi ardente, résistèrent (aux décrets impériaux) et auraient choisi un autre empereur si le pape ne l'avait interdit »<sup>13</sup>. Peu après, le basileus Constantin Copro-

<sup>9</sup> *Chron. longue*, p. 32, hg. 28—34 : «... Urbis itaque romane et omnis Ytalie, seu occidentalium regionum provincias, patri nostro Silvestro (Sylvestre I<sup>er</sup>, pape de 314 à 325), ejusque successoribus decrevimus disponendi. Unde *prospeximus in Tracie provincia nomini nostro civitatem edificari, et illic imperium nostrum constitui...* ».

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 33, hg. 3—7.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 33, lig. 13—15 : « Constantinus nunc in Tracia, *Biçancii urbem amplians, suo nomine Constantinopolim apelavit, et transtulit illo omnes pene nobiles romanos et ordines senatorum, cum uxore et liberis...* ».

<sup>12</sup> A l'occasion du concile tenu à Nicée, l'empereur déclare aux prêtres : « ... Deus dedit vobis potestatem de nobis judicandi; vos autem non potestis ab hominibus judicari... » (*Chron. longue*, p. 33, hg. 18—21). Aussitôt nouvelle allusion au transfert à Venise, sous le doge Vitale Michel, des restes du bienheureux Nicolas de Myre (lig. 25—27).

<sup>13</sup> *Chron. longue*, p. 113 : « *Dux autem, cum Venetis zelo fidei accensi (lig. 9)...; exercitus Ravenne et Veneciarum, fervore fidei, unanimiter resisterunt, elegissentque alium imperatorem nisi pontifex prohibuisset* ».

nyme est vilipendé, tandis que le martyr Paul, mis à mort pour avoir résisté au décret interdisant le culte des Images, est loué ; détail important, le corps du martyr est mis en lieu sûr et, sous le doge Pietro Ziani, est ramené à Venise<sup>14</sup>. Sans insister sur ces épisodes, observons que leur récit est conduit en vue de montrer l'ascension des Francs carolingiens et, pour ainsi dire, la légitimité de ce destin ; notons, par exemple, ce raccourci : « ... le roi (Pépin) des Francs accroissant sa puissance, alors que l'*Empire des Grecs* décroît... »<sup>15</sup>. Charlemagne est présenté très tôt comme un souverain particulièrement attaché à défendre l'Eglise et, de ce fait, digne de l'empire<sup>16</sup>.

Certes, le récit consacré à Charlemagne et au sort des Vénitiens ainsi placés à la frontière de deux Empires n'est pas facile à analyser ; le doge-chroniqueur n'est pas à l'aise, et cela se sent parfaitement. Cependant, deux faits s'imposent. Avant tout, Charlemagne *méritait* la couronne impériale, à la fois par ses vertus personnelles et parce que les Italiens déjà détachés de l'Empire *grec* par les édits iconoclastes, ne veulent plus de basileus et, moins encore, de basilissa ; ils acclament donc l'acte du pape Léon III et le couronnement de Charlemagne, de même qu'ils reconnaissent Pépin comme roi d'Italie<sup>17</sup>. Mais, si les Italiens ratifient avec enthousiasme, les Vénitiens sont beaucoup plus réticents et c'est l'autre fait que révèle la lecture de la *Chronique longue*, au reste tributaire des écrits antérieurs<sup>18</sup>. Ainsi on sent fort bien la répugnance du doge-historien à admettre une conquête étrangère, en l'espèce celle conduite par le roi Pépin ; le maintien de la domination byzantine n'est pas davantage souhaité, il est vrai. Mais rien n'est établi avec netteté : contradictoirement avec les intentions générales, A. Dandolo ne peut dissimuler un relatif attachement à Byzance, par exemple à propos de l'Istrie<sup>19</sup>, ou, un peu plus tard, au moment de la grande offensive de Pépin<sup>20</sup>. L'accord entre Charlemagne et Nicéphore est enregistré avec satisfaction ; de même, conformément à la tradition vénitienne, l'importance de Constantinople est toujours mise en lumière, ne serait-ce que pour rapporter les fréquents voyages de Vénitiens vers cette ville, où les doges, les patriarches et leurs

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 116, lig. 19–21 et lig. 32–33, p. 117 lig. 1–2.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 119, lig. 7 : *Crescente Francorum rege et decrescente Grecorum imperio...*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 121, lig. 12 : le pape Adrien vient naturellement demander le secours du roi Charles *ad tuendas res ecclesie...* ; surtout toute la p. 122 que le doge consacre à une croisade que Charlemagne aurait menée en Terre sainte afin d'y restaurer le pouvoir des chrétiens et de l'Eglise. L'épisode est bien construit pour exalter le souverain, nouveau Constantin.

<sup>17</sup> *Chron. longue*, p. 125, lig. 5–9 : ... *Romani, qui ab imperatore constantinopolitano jam diu animo desiderant, nunc, accepta occasionis opportunitate, quia mulier eis imperaret... imperatorias laudes Karolo acclamant...* ; *Pipinum vero filium ejus regem Italie ordinatum conlaudant.*

<sup>18</sup> Et, notamment, de l'*Historia satyrica* écrite par le religieux franciscain Paolino. Outre l'introduction due à E. Pastorello, v. le récent art. cité de G. Arnaldi, *A. Dandolo...*, p. 179–185 et *passim*.

<sup>19</sup> *Chron. longue*, p. 129, lig. 9–17.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 131–132, et la note 2 p. 132 (pour la chronologie).

parents séjournent souvent, en grande partie pour s'y former <sup>21</sup>. Il n'est pas utile de rappeler ici les titres attribués à ces Vénitiens par les basileis (hypatos, protospathaire surtout), mais il semble important d'évoquer ce passage de la *Chronique longue* où l'auteur, racontant le voyage de Pietro Partecipazio, fils du doge Orso, à Constantinople et sa capture, au retour, par le Croate Miroslav, montre assez bien que les Vénitiens, aux yeux des Slaves, étaient des Byzantins, en tout cas leurs fidèles alliés <sup>22</sup>.

Ainsi, malgré le conflit causé par la politique religieuse des Isauriens, les relations avec Byzance et la vive admiration témoignée envers les Francs et Charlemagne, dont la légitimité est parfaitement reconnue, les relations avec l'Empire byzantin demeurent privilégiées. La part faite à l'histoire byzantine et aux empereurs des Grecs (*imperatores Grecorum*) témoigne de l'importance de ces liens, toujours solides comme le prouvent la politique des Orseoli, l'établissement de la souveraineté vénitienne sur la Dalmatie « cum permissione Basilii et Constantini imperatorum » <sup>23</sup>, enfin les combats menés en commun contre les Normands à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Sans insister sur tous ces points, parfaitement connus et que Dandolo traite conformément à la tradition historiographique de sa patrie, mieux vaut en venir au tournant du milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Alors seulement, l'image des empereurs grecs se ternit définitivement <sup>24</sup>.



D'emblée le doge-chroniqueur met en valeur la raison profonde du changement d'attitude, selon lui le schisme de l'Eglise grecque. En effet, quand, à la suite de l'offensive de Roger II, l'empereur Manuel réclame l'appui de la flotte vénitienne, le doge Pietro Polani (1130—1148) se déclare prêt à le fournir immédiatement mais, *fervore fidei*, le patriarche Enrico Dandolo s'y oppose avec énergie, affirmant qu'il est impensable de porter secours à des schismatiques contre des fidèles de la foi romaine <sup>25</sup>. Le doge, irrité, fait exiler le patriarche avec toute sa famille ; par surcroît il fait abattre la maison de San Lucà. Peu importe que la véritable raison soit ailleurs, comme le soutint H. Simonsfeld <sup>26</sup> ; ce qui compte, c'est le relief particulier donné à la figure de l'ancêtre Enrico I<sup>er</sup> le patriarche <sup>27</sup>, et c'est aussi la préoccupation religieuse constamment affirmée. C'est

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 142, lig. 4—13 (Giustiniano Partecipazio à CP., où il reçoit le titre de *hypatos*), et *passim*.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 168, lig. 15—20 : *Hic (= Ursus Particiacus)... mox ut effectus est dux, filium suum Petrum CPlum destinavit, qui cum honore susceptus ex imperiali munificentia prothospatharius factus... repatriare disposuit et, in itinere, fraude Michaelis (Miroslav?) Sclavorum ducts circa fines Chroatorum captus et bonis omnibus spoliatus est...*

<sup>23</sup> *Chron. longue*, p. 196—7. Il s'agit de Basile II et de Constantin VIII.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 217, où Alexis I<sup>er</sup> Comnène est montré *cautelose agens* ; aussi p. 231, lig. 35, où Jean Comnène est attaqué en raison de son hostilité à l'égard des Vénitiens.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 242, lig. 21—29 : «...Henricus Dandolo patriarcha, fervore fidei, asseruit scismaticis contra fideles ecclesie non fore succurrendum ».

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 242, note 2 et la discussion.

<sup>27</sup> Pour le distinguer d'Enrico II le doge (1192—1205).

ainsi que, dans le même esprit, le doge Vitale Michiel (1156—1172) entend ne plus aider du tout le basileus Manuel ni les Byzantins contre les Normands, dont l'orthodoxie religieuse est inattaquable ; et l'historien dit bien que le doge Michiel agit ainsi « maxime intuitu ecclesie »<sup>28</sup>. Les quelque vingt-cinq ans qui séparent la révolte *juste* du patriarche Enrico Dandolo, soucieux d'orthodoxie romaine, des graves mesures prises par le basileus Manuel Comnène à l'encontre des Vénitiens établis dans l'Empire byzantin suffisent à transformer ce qui était une coexistence relativement harmonieuse en hostilité très acérée.

La scélératesse des Grecs, mise en relief par des termes tels que *dolo et astucia Grecorum* ou, plus précis, *odium imperatoris Manuelis erga Venetos*, gagne sans cesse en perfidie et en mauvaise foi. Il est vrai que ces Vénitiens, modifiant leur politique, concluent la paix avec le roinormand Guillaume et refusent définitivement de défendre ce que l'on désigne maintenant du nom de *Romania*<sup>29</sup>. A. Dandolo prend soin de faire retomber sur Manuel toute la responsabilité de la rupture : alors que le doge, méfiant, avait interdit aux marchands vénitiens de trafiquer en Romanie, le basileus Manuel multiplie les bonnes paroles et les apaisements pour les faire revenir. Il y réussit parfaitement, tant les Vénitiens considéraient la Romanie comme leur domaine propre et une source de profits magnifiques<sup>30</sup>. Les noirs desseins de Manuel sont rigoureusement dissimulés : aux envoyés vénitiens Sebastiano Ziani et Orio Mastropiero, un moment gagnés par le soupçon, Manuel affirme qu'il n'a rien tramé<sup>31</sup>. Or, le 12 mars 1171, tous les Vénitiens établis dans l'Empire sont jetés en prison, tandis que leurs navires et leurs biens sont saisis. Le premier réflexe vénitien est la surprise : on cherche surtout à obtenir des explications et à faire libérer les prisonniers, tant l'affaire paraît inédite et monstrueuse. Par la suite, rapportant les opérations de représailles, le doge-chroniqueur tient à disculper entièrement ses compatriotes en noircissant toujours davantage le basileus.

Avec une flotte de cent-vingt vaisseaux, le doge Vitale Michiel met le siège devant Nègrepont, dont le commandant grec, stupéfait par la puissance navale vénitienne, conseille au doge d'adresser au basileus une ambassade qui, sans aucun doute, obtiendra pleine satisfaction. Le doge

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 249, lig. 6—12 (vers 1166).

<sup>29</sup> Les premières mentions apparaissent, en effet, au douzième siècle, ainsi *Chron. longue*, p. 243, lig. 4.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 250 lig. 18—27 : je relève ce passage très révélateur : *qui (= les Vénitiens), lucri avidi et loca imperii propria habitacula reputantes, cum innumeris navigiis, hominibus et mercibus honoratis, ad varia loca Grecorum perexerunt...*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 250, lig. 24—27 : informés du *doloso proposito* de Manuel, les légats vénitiens se rendent auprès de lui ; mais le basileus, alors qu'il a donné tous les ordres scélérats, *ait erga eos nil mali cogitasse*. V. sur tous ces faits, G. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1929, p. 67—68, et F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Âge*, Paris, 1959, p. 51—53.

suit cet avis, mais les délégués n'obtiennent rien de Manuel, qui s'ingénie à faire traîner les négociations, tandis que la peste décime les rangs vénitiens dans l'île de Chio. C'est toujours la haine furieuse qui inspire le basileus <sup>32</sup>. Il ne redoute même pas de molester les ambassadeurs, notamment Enrico Dandolo, futur doge et ancêtre du narrateur, partiellement aveuglé <sup>33</sup>. Tout accord avec le basileus se révélant impossible, il faut bien en venir à conclure avec Guillaume de Sicile. C'est à dessein que j'utilise cette formule, car le chroniqueur dispose les éléments du récit de manière à montrer que la perfidie impériale rendait inéluctable un traité décisif avec les Normands, au reste très désireux de le conclure <sup>34</sup>. La suite est bien connue ; bien que le basileus Andronic Comnène ait restauré les droits des Vénitiens, ceux-ci ne se sentent plus en sécurité car il est devenu impossible de s'entendre avec ces gens-là ! C'est la déloyauté d'Isaac l'Ange, c'est la turpitude encore plus effroyable de son frère Alexis III, brave combattant mais caractère dépravé <sup>35</sup>, lui aussi fort mal disposé envers les Vénitiens. Surtout il paraît impossible d'oublier le crime de 1171 et de comprendre l'attitude religieuse des Grecs.

Tout est donc préparé pour mettre en valeur les hautes actions du grand ancêtre Enrico II Dandolo, auquel est consacré le troisième chapitre du livre X <sup>36</sup>. Dès le titre, ses actions sont proclamées triomphales ; il restaure la monnaie en ordonnant la frappe des gros deniers ; bien que très âgé, il conserve une volonté intraitable et c'est avec enthousiasme qu'il répond aux seigneurs français désireux de reprendre Jérusalem : il s'engage à fournir les navires nécessaires au saint passage et à les aider sans relâche pendant toute une année. Et, pour mieux signaler l'ardeur religieuse du vieillard, son descendant écrit : le doge s'engagea à *exécuter cela personnellement*. Pour faciliter l'exécution de ce dessein, le doge fait reconnaître par le Conseil sa pieuse intention et il fait décider que son

---

<sup>32</sup> *Chron. longue*, p. 260 lig. 10 : *Emmanuel, erga Venetos furore accensus...*

<sup>33</sup> *Ibid.*, lig. 11—13 : le crime est présenté comme le résultat des sentiments haineux du basileus qui, courroucé de la résistance trop fière d'Enrico Dandolo, le fait supplicier « ... visso *aliqua*lter obtetenebratus est ». Mais la blessure dut être légère puisque le futur doge put la cacher et rentrer à Venise.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 262, lig. 19—22 : *Reꝝ Vilielmus ducis nuncios alacriter videns, fedus cum eis usque ad XX annos et plus... composuit...*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 274, lig. 29—30 : *Erat enim (= Alexis III) in armis strenuus sed animo iniquus...*, d'où son crime au dépens de son frère.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 272—281, sous le titre *De Henrico Dandulo duce et triumphalibus gestis in suo ducatu*. La formulation est habile, les actions d'éclat se rapportant plus au règne qu'à la personne même du doge ; cependant, comme il l'avait fait pour Enrico I, le patriarche, Andrea Dandolo entend manifester le rôle éclatant de son ancêtre, en particulier son souci de la religion et de l'Eglise qui l'a guidé dans l'entreprise contre l'Empire byzantin. De toute façon, les chroniques d'Andrea Dandolo constituent une source excellente sur toute cette période, malgré la partialité inévitable de l'auteur.

fils Ranieri gouvernera en son absence <sup>37</sup>. Ainsi se trouvent mis en évidence trois points : le caractère intrépide d'Enrico Dandolo, son zèle religieux, son ascendant sur ses compatriotes qui, de fait, lui reconnaissent une grande autorité et ne lui mesurent pas le pouvoir.

Tout le récit des faits de 1202 — 1204 obéit aux mêmes soucis. Lorsque le jeune Alexis, fils d'Isaac (= Alexis IV), vient à Venise, le doge soutient sa requête pour deux raisons : d'abord parce que le prince byzantin promet le dédommagement intégral pour les dommages causés aux Vénitiens par Manuel Comnène et, plus encore, parce qu'il s'engage à rétablir l'unité chrétienne par la réunion des Eglises <sup>38</sup>. Cette présentation des événements est assez typique de l'historiographie vénitienne ; on la retrouve chez Martino da Canal qui, lui aussi, justifie par des exigences religieuses l'entreprise de 1204 <sup>39</sup>. Toutefois, Andrea Dandolo va beaucoup plus loin : étant donné le crime des Grecs et de leurs chefs, égarés dans leur foi, la punition devait se produire, parce que Dieu l'exigeait ; de plus, c'était la volonté divine que le châtement s'accomplisse par la main de celui qui aurait dû être aveuglé sur l'ordre d'un empereur mécréant et inique <sup>40</sup>.

Comme on le saisit parfaitement, le souci religieux est constant. Il s'agit d'exalter l'Eglise romaine et de célébrer ceux qui la servent fidèlement, donc avant tous les autres, les Vénitiens et leurs doges. Il faut combattre pour la foi véritable et contre les schismatiques grecs : à cet égard, il est intéressant de noter certaines expressions que le doge-historien utilise plus souvent au treizième siècle. Ainsi l'*imperator constantinopolitanus* opposé à l'*imperator Grecorum*, le premier seul étant légitime <sup>41</sup>. A relever également la farouche et féroce hostilité de ces mêmes Grecs <sup>42</sup>, le fait qu'ils visent toujours à profiter des mésententes qui, parfois, divisent les Latins <sup>43</sup>. Après la reconquête de Michel VIII Paléologue, un arrange-

<sup>37</sup> *Chron. longue*, p. 276, lig. 13—21, notamment ce passage : *Dux, licet senex corpore, animo tamen magnanimus, ad exequendum hoc personaliter, se obtulit, et ejus pia dispositio a concione laudatur; et decernitur ut, eo absente, vir inclitus Raynerius Dandolo, ejus natus, patris vicem...*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 277, lig. 21 : ... *ecclesiam etiam constantinopolitanam romane ecclesie subiciendo unire...*

<sup>39</sup> Martino da Canal, *Les estoires de Venise*, éd. Archivio Storico Italiano, 8 (1845), p. 326 (XLII) et p. 338 (LIV).

<sup>40</sup> *Chron. longue*, p. 279, lig. 17—25, surtout : *Nunc etiam Emanuelis scelesti scelus in Venetos perpetratum, per eum maxime qui, dum legationis fungeretur officio, cecum facere concupivit, auctore Deo, digne ultionis pena punitum est*. Plus avant (lig. 36), le doge est célébré « *ut tanti triumphii memoria recolatur et posteris prodest ad exemplum* » ; c'est pourquoi on lui décerne le titre de « Dominateur du Quart-et-Demi de l'Empire de Romanie ». V. F. Thiriet, *La Romanie...*, *op. cit.*, p. 74—80.

<sup>41</sup> *Passim* in *Chron. longue*, par exemple p. 320 : « *Eodem anno (= 1258) Theodorus qui pro imperatore Grecorum se gerebat...* ».

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 292 : *Greci, in rebellione pertinaces...* ; aussi p. 304, à propos de la fondation de La Canée, la *ferocitas Grecorum* est soulignée.

<sup>43</sup> Le pape Alexandre IV (1254—64) s'efforce d'apaiser le conflit entre Venise et Guillaume de Villehardouin « *ne Greci in imperio Romanie contra catholicos potentiores efficerentur...* ». V. *Romanie vénit.*, p. 101—102.

ment doit intervenir mais il est pénible à appliquer et Andrea Dandolo montre à quel point Venise entend réserver tous ses droits sur la Romanie, ainsi au moment où le basileus tente, au Concile de Lyon (1274), de rétablir l'union des Eglises. Alors, et la réserve est significative, les délégués vénitiens à ce Concile protestent contre cette réconciliation, au nom des droits que la Commune de Venise conserve en Romanie<sup>44</sup>. Encore dans la *Chronique brève*, le doge-historien s'attache à manifester le zèle religieux des Vénitiens et de sa propre famille : le doge Francesco Dandolo (1329—1339) adhère avec foi à la ligue antiturque constituée sous l'égide du pape Jean XXII. C'est la fameuse *Unio* réunie pour établir la *maxima securitas christicolis in Romanie partibus*<sup>45</sup>.



Nous arrêterons là nos citations et nos analyses. Elles suffisent, pensons-nous, à éclairer les motivations du doge et les préoccupations de l'historien. La grandeur de Venise repose sur son attachement à la foi catholique romaine ; elle s'exprime avec plus de force quand le magistrat suprême guide réellement la cité. Ce fut le cas avec le prestigieux ancêtre Enrico II, créateur de la puissance coloniale vénitienne, et digne continuateur du premier Enrico, prêtre obstinément attaché à défendre la foi romaine. Ces deux Dandolo ont montré la voie salutaire : arracher à des souverains schismatiques et corrompus l'Empire reçu de Constantin, ce prince très chrétien et si respectueux de l'Eglise romaine dont les meilleurs doges sont les vrais successeurs. C'est pourquoi le doge-chroniqueur relève avec un soin extrême tous les transferts de reliques à Venise et, bien entendu, effectués à l'initiative des Vénitiens. Le souci documentaire est attesté par une double mention : dans la plupart des cas, l'origine de la relique est signalée en son temps, ainsi pour le morceau de la Croix découvert par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, ou pour le supplice et la mort du martyr Théodore ; quelquefois est alors annoncé que ces reliques seront transportées à Venise. De toute façon le moment de la translation à Venise est toujours indiqué avec précision<sup>46</sup>.

Ce doge lettré et excellent juriste a donc conçu son œuvre historique comme une justification de l'action vénitienne, fondée sur le zèle religieux

---

<sup>44</sup> *Chron. longue*, p. 320—321 : *ibi ambaxatores veneti, pro conservatione suorum jurium in imperio Romanie, quia de reconciliatione Grecorum mentio agebatur, publice protestati sunt.*

<sup>45</sup> *Chron. brève*, éd. R.I.S., p. 372, lig. 8—11 : « Iste dux, zelo fidei catholice... ligam contra Turchos et unionem composuit, qua durente securitas maxima christicolis in Romanie partibus residentibus, et damna Turchis data fuerunt... »

<sup>46</sup> *Chron. longue*, p. 280, lig. 7—11, et p. 308, lig. 30—34 : *Hoc anno (= 1257), Iacobus Dauro... Mesembriam urbem cepit et de ecclesia sancte Sophie corpus sancti Theodori martiris qui, jussu Licini augusti decolatus est, astulit, quod Marcus Dauro postea Veneciam deferens, in ecclesia sancti Salvatoris, plebe sua, colocavit.*



et le respect du droit international. En face de l'Empire grec Venise représente la bonne conscience et la politique droite. Elle seule est qualifiée pour continuer l'œuvre impériale en Orient. N'était-ce pas le moment où, affirmaient certains bailes vénitiens de Constantinople, le plus grand nombre des Byzantins souhaitaient que s'établît l'autorité de Venise, peut-être capable de briser l'offensive turque ? Les derniers mois de l'existence d'Andrea Dandolo (juin—septembre 1354) sont remplis par ces avertissements et par ces appels<sup>47</sup>. Qui peut dire que le doge n'a jamais songé à répondre et à restaurer pleinement l'œuvre construite par son aïeul Enrico ?

---

<sup>47</sup> F. Thiriet, *Romanie vénit.*, *op. cit.*, p. 171—172. Il importe de rappeler au moins cette lettre du baile Matteo Venier, le 6 août 1354 : *la conditio di questo imperio... non porra pezarar...* ; à nouveau, le 16 mars 1355 :... *la universitade de lor* (= les Byzantins) *vorìa la signoria di illatini, fazando in prima mention de la signoria el comun nostro, si la podesse aver* (d'après les *Lettere dei Rettori*, aux Archives de Venise).

# ПСЕЛЛ В ОТНОШЕНИЯХ С СОВРЕМЕННОКАМИ

(Пселл и фемные судьи)

Я. ЛЮБАРСКИЙ

Ленинград

В XI в. судья (*κριτής, δικαστής, πραιτωρ*) — фактический правитель византийской фемы, глава аппарата провинциального управления<sup>1</sup>.

Основной источник для восстановления картины фемного управления и роли судей этого времени — письма Михаила Пселла. Однако многочисленные послания писателя к провинциальным судьям не систематизированы, не датированы, а нередко и не атрибуированы. Это, естественно, затрудняет их использование в качестве исторического источника. Попытка систематизации писем Пселла к правителям фем — первая задача настоящей статьи. Вторая ее задача — привлечь внимание к тому материалу писем, который характеризует личность как их получателей, так и самого отправителя.

Письма к *κριταί* — самая обширная и «массовая» часть эпистолярного наследия писателя. Составление посланий подобного типа было, видимо, почти ежедневным занятием Пселла. Среди названных в леммах адресатов — судьи фем и областей<sup>2</sup>, расположенных в разных концах

---

<sup>1</sup> См Н. Glycatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1960, p. 69 sq.; ср. Г. Литаврин, *Болгария и Византия в XI—XII вв.* М., 1960, с. 295, 303—304. Мы не касаемся здесь непростого вопроса о возможной разграничении функций стратига и судьи.

<sup>2</sup> Приводим перечень этих фем и областей: Оптиматы, Опсиний, Вукеларии, Пафлагония, Фракисий, Анатолик, Харсиан, Армениак, Кивирiotы, Каппадокия, Эгей, Фракия и Македония, Эллада и Пелопоннес, Другувит, Волеро, Авидос. Последние три вряд ли являлись самостоятельными фемами. Во многих случаях Пселл состоял в переписке не с одним, а с несколькими правителями, сменявшими друг друга в феме. Таким образом, круг знакомств философа среди провинциальных судей весьма обширен.

Византийской империи. Если в отношении значительности содержания и художественной обработанности они уступают остальным письмам, то превосходят их как источник благодаря своей массовости и обыденности. С функциями фемного судьи Пселл был знаком не понаслышке. В одном из поздних писем уже немолодой Пселл с умилением вспоминает, как он, «только выйдя из юношеского возраста»<sup>3</sup>, еще безусый, по пути в Месопотамию проезжал через Филадельфию — город, где он позже исполнял судебские функции. Из этих слов можно заключить, что Пселл какое-то время был судьей Фракисийской фемы<sup>4</sup>. Интересно, что должность судьи Фракисия — не единственный пост, который Пселл занимал в провинции. По достаточно ясному свидетельству, Пселл какое-то время был также судьей Вукеллариев<sup>5</sup>.

Пселл мог жить в провинции между 1037 г. (время окончания курса наук) и 1041 г. (в этом году он уже находился в Константинополе на должности императорского секретаря — Chron., I, p. 103).<sup>6</sup> В какой последовательности он исполнял свои судебские функции, остается неизвестным. Будущий писатель не испытывал никакого восторга от своей должности. К этому периоду относится письмо бывшему соученику, содержащее горькие жалобы на свою долю и описание испорченности нравов местных жителей, чьи споры должен был разбирать молодой судья (II, p. 11).

Обратимся непосредственно к письмам Пселла, направленным фемным судьям, распределим их по адресатам<sup>7</sup> и, если это окажется возможным, попытаемся датировать.

<sup>3</sup> Цитируем и переводим по изданию Сафы (ἄρτι ἀφῆβης γενόμενος — V, ep. 180, c. 459.19). Считаю однако необходимым ἀφῆβης изменить на ἐφηβος (т.е. «только выйдя в юношеский возраст»), ведь Пселл далее сообщает, что у него еще не растет борода. В настоящей статье приняты следующие сокращения для изданий писем Пселла II = *Michelis Pselli scripta minora*, ed. E. Kurtz, F. Drexl, II, Milano, 1941. V = *Bibliotheca graeca medii aevi*, ed. C. Sathas, V, Paris, 1876).

<sup>4</sup> Филадельфия входила в состав фракисийской фемы и была местопребыванием должностных лиц (Н. Скабаланович, *Византийское государство и церковь в XI в.*, СПб. 1884, с. 206).

<sup>5</sup> Пселл пишет судье Вукеллариев, что к нему обратился человек, которого он некогда судил. Однако в дальнейшем этот человек был вновь осужден по тому же делу «Морохарзаном, который был судьей в феме после меня» (II, ep. 65, pp. 99—100). Исследователи обычно не дифференцируют приведенные выше свидетельства о судебных должностях Пселла и считают его лишь судьей фемы Вукеллариев (см. напр., P. Joannou, *Psellos et le Monastère Tâ Nαρσοῦ*, BZ, 44, 1951. p. 284). Безобразов же вовсе ошибочно полагал, что Пселл был судьей Месопотамии (П. Безобразов, *Византийский государственный и политический деятель Михаил Пселл*. М., 1890, с. 4.)

<sup>6</sup> Chron = *Michel Psellos Chronographie*, I—II, ed. E. Renaud, Paris, 1926—1928.

<sup>7</sup> Среди писем, сохранившихся в рукописях без указания имени адресата, многие, судя по содержанию, были направлены фемным судьям. В издании Сафы они никак не выделяются, в то время как в публикации Курца-Дрексля они снабжаются леммой <Κρίτη τιμ>.

### ПИСЬМА СУДЬЯМ ОПСИКИЯ

Эти письма имеют следующие леммы:

- 1) Τῷ κριτῇ τοῦ Ὀψικίου τῷ Ζωμᾶ (V, ep. 29, 90);
- 2) Τῷ κριτῇ τοῦ Ὀψικίου τῷ ἑὶς τοῦ δρουγγαρίου (II, ep. 35);
- 3) Τῷ κριτῇ τοῦ Ὀψικίου (II, ep. I, 97-100, 107-108, 116-129, 140, 142-144, 187, 200, 273, 293).

Как явствует из лемм, один из судей Опсикия носил имя Зоме, другой был сыном друнгария. Оба послания Зоме четко датируются второй половиной 1054 г.: автор живет еще в Константинополе, но уже принял схиму и намерен отправиться в монастырь на Вифинском Олимпе (V, ep. 29, 190). В первом послании Пселл представляется адресату в качестве нового властителя монастыря τὸ Μηδίκιον. Второе письмо — ответ на просьбу Зомы ходатайствовать перед императором о его отставке. Многие детали второго послания хорошо понятны в свете той жизненной ситуации, в которой находился в то время сам Пселл. Писатель советует Зоме, не переставая, обращаться к императору с просьбами об отставке и рекомендует в качестве аргументов приводить телесные немощи, стремление к богу и суровый приговор врачей (V, p. 481.21—26). Именно эти доводы выдвигал в этот период Пселл перед Константином Мономахом, обосновывая необходимость своего ухода в монастырь (Chron., II, p. 67.17).

Глубоко личной является также подоплека тех предостережений, которые делает только что принявший схиму Пселл собирающемуся в монахи Зоме: « Не воображай, будто мы сразу становимся монахами и изменяем свою природу, — пишет Пселл, — может быть, это и удастся кому-нибудь, но я таких людей не знаю. Что же касается меня, то, хотя я вел и веду монашескую жизнь, но природа моя бунтует, природа моя восходит к божественному лишь постепенно. Не сразу удастся нам разорвать родственные и дружеские связи и постичь великую добродетель, ведь родственные чувства довлеют над нами, и узы дружбы опутывают нас» (p. 484.27—485.6).

Помимо двух упомянутых, именно Зоме должно было быть направлено дошедшее до нас без леммы письмо (V, ep. 77), в котором сообщается, что, помимо монастырей Καθάρὰ и Μηδίκιον, Пселл приобрел также обитель Τῶν Μεγάλων Κελλίων, на благосклонность к которой адресата он рассчитывает.

Другой судья Опсикия назван « сыном друнгария » (II, ep. 35). Это обозначение вводит по принципу « цепочки » в круг интересующих нас посланий группу писем той же рукописи (Cod. Laur., 57,40) с адресацией

« сыну друнгария » (II, ер. 38, 39, 41, 42), а также II, ер. 220 (лемма: « магистру Пофосу, судье Македонии, сыну друнгария ) и II. ер. 250, 251 (лемма : « магистру и судье Фракии и Македонии Пофосу, сыну друнгария »)<sup>8</sup>.

В пользу идентичности адресатов всей этой группы говорят следующие соображения: 1) В II, ер. 39 содержится просьба рассмотреть спор двух селений Ацикоми и Фирид, входящих в епархию адресата  $\text{Ἡρωδία δὸς τῆς σῆς ἐπαρχίας}$  — II, ер. 63). Как явствует из другого письма Пселла (II, ер. 99, р. 127, 18), деревня Ацикоми входила в состав фемы Опсикий и была объектом покровительства писателя. Таким образом, « сын друнгария » — адресат письма — наверняка был судьей Опсикия.

2) Все письма, адресованные сыну друнгария, за исключением II, ер. 35, содержат обращение  $\text{ἀνεψιέ}$  (II, р. 62, 24; р. 63, 27; р. 69, 5; р. 261.10; р. 299.3). Не свидетельствуя о каких бы то ни было родственных связях между отправителем и получателем, постоянное обращение  $\text{ἀνεψιέ}$  — определенный аргумент в пользу идентичности адресатов.<sup>9</sup>

3) По крайней мере в двух письмах из числа упомянутых содержится указание, что их адресат — бывший ученик Пселла (II, ер. 42, р. 69.23—25; ер. 250, р. 299.14)<sup>10</sup>.

Итак, мы получаем имя второго судьи Опсикия, с которым состоял в переписке Пселл — Пофос. Последний, помимо выполнения функций судьи Опсикия, в какое то время был судьей Фракии и Македонии; подобные перемещения были обычным явлением в византийской практике.

Два письма Пселла адресованы вестарху Пофосу; V, ер. 204, и Сохе. *Catalogus cod. Bibliothecae Vindobonensis* III σελ. 743—751. Идентичен ли последний одноименному судье и магистру, определить невозможно.<sup>11</sup> Приблизительной датировке поддаются только V, ер. 204 и II, ер. 41. В первом из этих писем Пселл сообщает Пофосу о дурном поведении некоего митрополита Тарса, который с самого момента возведения в сан « принялся бесчинствовать и ополчился на мужа, рукоположившего его, того, кого столица вознесла как светило, а Антиохия лишила лучей » ( — V, р. 498.11—13). Речь идет, видимо, об антиохийском патриархе Эмилиане, высланном из Антиохии в Константинополь в конце царствования Миха-

<sup>8</sup> Мы не причисляем сюда письма с леммами « Судье Фракии и Македонии » и « судье Македонии », поскольку среди адресатов Пселла был и другой судья Македонии — вестарх Хасан (V, ер. 38, 172).

<sup>9</sup> Обращения Пселла в письмах отличаются постоянством.  $\text{ἀνεψιέ}$ , например, — обычное обращение к Константину, племяннику Михаила Курулария.

<sup>10</sup> Вероятно, к этому числу надо прибавить и II, ер. 38: « Вы звали меня тучегонителем . . . », — обращается Пселл к сыну друнгария. Вероятно, имеются в виду университетские ученики Пселла.

<sup>11</sup> Пофосу издатели без достаточных оснований адресуют также II, ер. 218 и II, ер. 257.

ила VII Парапинакла.<sup>12</sup> Этим временем, скорее всего и датируется послание.

Адресат второго письма (II, ер. 41) просил Пселла заступиться за него перед императором. Писатель сообщает, что в выполнении просьбы ему содействовал ὁ θαυμάσιος θεῖος. На роль этого «достойного восхищения дяди» скорее всего может претендовать кесарь Иоанн Дука — дядя Михаила VII. Таким образом, послание, видимо, следует датировать началом царствования Парапинака (временем, когда кесарь Иоанн не успел еще попасть в опалу).

Большая группа писем направлена, согласно лемме, «судье Опсикия» без указания имени судьи<sup>13</sup>. По логике вещей они могли адресоваться или Зоме, или Пофосу, или, наконец, третьему, четвертому и т.д. ближе нам неизвестному судье, управлявшему фемой при жизни писателя. Пытаясь атрибутировать послания, будем действовать методом исключения, объясняя каждый раз, по какой причине определенное письмо не могло быть адресовано Зоме, Пофосу или тому и другому.<sup>14</sup>

1. Группа писем II, ер. 97, 98, 99, 100 не может относиться к Зоме, поскольку адресат — ученик Пселла (ер. 100, р. 129.1—2) и не может, по всей видимости, быть атрибутирована Пофосу, поскольку в трех письмах нет вовсе никакого обращения, а в одном (ер. 99, р. 127.18) — обращение ἀδελφέ (В четырех из пяти случаев, когда Пселл обращается к Пофосу, он называет его ἀνεψιέ).

2. Группа писем II, ер. 116, 117, 118, 119, 120 не атрибутируется ни Зоме, ни Пофосу по тем же причинам: адресат — ученик Пселла (ер. 116, р. 143.22—24), Пселл обращается к нему λογιώτατε δικαστά (р. 143.11), φίλτατε ἀδελφέ καὶ λογιώτατε (р. 144.4), φίλτατε ψυχή (1442.4), но ни разу ἀνεψιέ.

Можно высказать предположение об идентичности адресатов обеих групп: и тот и другой — ученики Пселла, в обоих случаях встречается обращение λογιώτατε ἀδελφέ.

<sup>12</sup> Nicephori Bryennii commentarii, Vonnae, 1836, р. 96 8—9. То, что Пселл пишет, будто патриарха «лишила лучей» (τῶν ἀκτίνων ἀπλήρωσε) сама Антиохия — возможно, результат субъективного восприятия событий. Как сообщает тот же Вриенний, внутри Антиохии была партия противоборствовавшая Эмилиану (р. 96.17—19). Идентификация (без аргументации) была сделана еще Н. Скабалановичем («Византийское государство» . . ., стр. 421).

<sup>13</sup> II, ер. 273 (= V, ер. 36) адресовано в рукописи судье Опсикия по ошибке. Появилась она скорее всего в результате неверной догадки переписчика, обратившего внимание на упоминание монастыря τῶν Κελλίων, неоднократно фигурирующего в письмах этому судье. Письмо, как уже об этом догадывался Сафа, следует атрибутировать Иоанну Ксифилину.

<sup>14</sup> Мы, естественно, предполагаем, что несколько посланий, следующих в рукописи одно за другим с леммами τῷ αὐτῷ относятся к одному лицу. Атрибуция одного из писем группы механически распространяется на всю группу.

3. II, ep. 140, 187 (в Cod. Laur., 57,40 письма следуют одно за другим, fol. 68<sup>r</sup> — 69<sup>r</sup>). Адресат молод (р. 167.11) и, следовательно, не может быть ассоциирован с Зомой.

4. II, ep. 200, 243.

Письма вряд ли относятся к Пофосу, поскольку содержат обращения ἀδελφέ и χυρίε. Ep. 200 не относится к Зоме, так как речь там идет о прежних судьях Опсикия, не покушавшихся на монастыри, находившиеся во владении Пселла (р. 229. 8—9). Пселл же получил монастыри в этой феме при Зоме.

5. Для объединенной общим сюжетом группы II, ep. 142, 143, 144 и для II, ep. 81, 107, 108 не удалось обнаружить никаких внутренних признаков, позволяющих идентификацию адресатов.

### ПИСЬМА СУДЬЯМ ФРАКИСКИЯ

Два письма направлены судье Фракисия Ксиру (V, ep. 47,51), остальные — судье Фракисия без указания имени (II, ep. 61, 66, 130, 131, 150—153, 254, 270). Адресату письма II, ep. 254 Пселл ставит в пример его старшего брата, последний, по просьбе философа, принял к себе некоего нотарию, которого приглашал с собой и тогда, когда переселился в новую фему (р. 302.7); нотарию, однако, оказался патриотом (φιλόπατρις) и пожелал остаться. Нотарию этот носил имя Фракисий (он одноименен феме адресата. Τὴν τῆς ὑπὸ σὲ ἐπαρχίας προσηγορίαν ἐκτήσατο, р. 302.3). В связь с этим письмом можно поставить два других послания Пселла. В II, ep. 248 рекомендуется «бедный Фракисий» (πτωχὸν Φρακῆσιον). Последний, уже попав в фему, во главе которой стоит адресат письма, пожелал и на будущее остаться под его покровительством (ὑπὸ σῆν γενέσθαι ἀντίληψιν). Послание это, весьма вероятно, и есть та «просьба» за Фракисия, которую удовлетворил старший брат адресата II, ep. 254.

Из содержания другого письма (V, ep. 47, лемма — «судье Фракисия Ксиру») явствует, что Ксир переманил к себе в фему из города (ἀγώγιμον ἐκ τῆς πόλεως εἰς τὸ θέμα πεποιήχας) некоего нотарию. Его уход вызвал стенания домашних, и Пселл просит возвратить нотарию назад. Возможно, что этот нотарию и есть тот самый Фракисий, который не захотел переселиться с судьей в новую фему.

Если наши рассуждения верны, то из двух братьев, судей Фракисия, старшим был Ксир, и именно ему следует атрибуировать, помимо содержащих в лемме его имя, послание II, ep. 248.

Три письма, следующие в рукописи одно за другим (II, ep. 150, 151, 152) являются ходатайствами за какого-то обиженного родственника Пселла, за которого вступился сам император (II, ep. 152). Последнее обстоя-

тельство позволяет прибавить к этому циклу II, ер. 66, где речь идет о некоем протее Пселла, дело которого разрешил самодержец.

Гипотетической датировке поддается отолько II, ер. 270. Героем письма, возможно, является монах Илья, имя которого встречается в переписке Пселла 60-х годов.

### ПИСЬМА ЭГЕЙСКОМУ СУДЬЕ

Указания на эгейского судью содержатся в леммах следующих писем: II, ер. 60, 123, 124, 125, 126, 127, 128; V, ер. 65. Тому же судье издатели бесспорно атрибутируют также II, ер. 137 (лемма: митрополиту Амасии) и V; ер. 95 (без указания адресата). Эгейскому судье должно было также относиться письмо V, ер. 135, где упоминается монастырь  $\Theta\delta\ \text{Ναροῦ}$ , о котором постоянно идет речь в письмах к этому судье.<sup>15</sup>

Четыре письма философа были направлены человеку по имени Николай Склир (II, ер. 37, 44, 56, 63), который, согласно тому же Пселлу, был судьей Эгея (II, ер. 63, р. 96; II, ер. 56, р. 98). Все четыре письма связаны общностью ситуации. В II, ер. 37, 44 речь идет о неудачных попытках Пселла ходатайствовать за Склира перед императором. Из II, ер. 56, 63 становится очевидным, что самодержец в конце концов пошел навстречу настояниям Пселла, освободил Склира от должности эгейского судьи, хотя и не возвратил ему какого-то поместья.

Являются ли анонимный эгейский судья и Николай Склир одним и тем же лицом? В пользу этого предположения свидетельствуют следующие доводы: А/В II, ер. 123 говорится о намерениях Пселла осаждать «императорскую крепость» ( $\text{Βασιλείος πύργος}$ ), взять которую прямым приступом не удалось. Метафора означает неудачные попытки Пселла ходатайствовать перед императором за адресата. Это напоминает ситуацию двух только что упомянутых посланий Пселла Склиру II, ер. 37, 44). Весьма знаменательно использование в обоих случаях одной и той же образности: император — крепость, которую предстоит взять (ср. II, ер. 44, рр. 74—75). Б/ Тон писем анонимному эгейскому судье и Склиру аналогичен: адресатов связывает особая дружба, далеко выходящая за рамки этикетной эпистолярной  $\phi\acute{\iota}\lambda\iota\alpha$  (см., например, II, ер. 63, р. 96, ср. II, ер. 124, р. 148).

Можно пытаться гипотетично датировать следующие письма:

1. II, ер. 37. В нем упоминается кесарь, названный там  $\theta\alpha\upsilon\mu\acute{\alpha}\sigma\iota\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\eta\rho$ . Речь идет о кесаре Иоанне Дуке, в пору активной деятель-

<sup>15</sup> Атрибуция Сафой этого письма (судье Эллады) ошибочна и связана, видимо, с упоминанием в нем Пирея. Последний, однако, в данном контексте — синоним гавани.



ности которого (шестидесятые годы), видимо, и было составлено послание.<sup>16</sup>

2. II, ер. 125. Письмо содержит изысканную экфразу монастыря Μῦδιον. Описание скорее всего могло быть сделано в 1056 г., когда Пселл посетил гору Олимп, вблизи которой был расположен монастырь.

3. II, ер. 127. В письме упоминается о смерти Лизика — племянника судьи. Видимо, о том же Лизике речь идет и в V, ер. 10, датированном 1056 г. Таким образом, 1056 г. — *terminus post quem* для письма.

### ПИСЬМА СУДЬЯМ ЭЛЛАДЫ И ПЕЛОПОННЕСА

Письма, адресованные в леммах судье Эллады и Пелопоннеса (V, ер. 32, 103) и судье τῶν κατωτικῶν (II, ер. 55, 69, 70, 74, 76, 86, 154) были без сомнения направлены лицам, занимавшим один и тот же пост.<sup>17</sup> Этому же судье по внутренним признакам атрибуируются издателями и ряд других писем. Такое отнесение бесспорно для V, ер. 33, 34, 134, 141.

Что касается письма II, ер. 146, то его атрибуция судье Эллады и Пелопоннеса Дрекслем подкрепляется нашим наблюдением, согласно которому следующее за ним в рукописи послание II, ер. 147 тоже было направлено этому судье (см. ниже). Одно из писем (V, ер. 103) адресовано Никифорице, исполнявшему должность судьи в царствование Романа Диогена (1068—1071)<sup>18</sup>. Ему же без сомнения было послано и другое письмо, сохранившееся в рукописи с леммой „Севастофору Никифору“ (II, ер. 8)<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> В письме содержатся детали, дающие некоторые основания для более точной датировки. Неблагоприятные обстоятельства («варвары, война, подготовка к ней, заботы о войске, необходимость выступить в дальние земли» — р. 61.7—9) не дают Пселлу возможности ходатайствовать за адресата перед императором. Описание ситуации более всего напоминает положение, сложившееся в Византийской империи в 1064 г., когда переход кочевников через Дунай весьма озаботил императора. *Michaelis Attaliotae historia*, Vonnae, 1853; р. 83. Если это так, то к этому периоду следует отнести всю группу писем, где идет речь о ходатайствах за эгейского судью перед императором (II, ер. 123, 37, 44), а остальные письма соответственно датировать более ранним временем.

<sup>17</sup> Фема Эллады и Пелопоннеса и τὰ κατωτικὰ μέρη для византийских авторов синонимы (см. А. Вон, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, р. 159—160). Одно и то же письмо Пселла (II, ер. 74 = V, ер. 32) адресуется в разных рукописях судье Эллады и Пелопоннеса и судье τῶν κατωτικῶν.

<sup>18</sup> R. Guillard, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, 1967, р. 186.

<sup>19</sup> В виде предположения эту мысль высказал еще Гийан. R. Guillard, *Étude sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin, le sébastophore*. REB, 21, 1963, р. 204. Из письма очевидно, что адресат находится в Элладе; севастофор — титул Никифорицы. Нам непонятны причины, по которым издатели безапелляционно отнесли письмо II, ер. 93 τῷ κριτῇ τῶν κατωτικῶν. Если это однако так, то адресатом письма, видимо, был Никифорица: речь в нем идет о монахе Илье, которого Пселл уже однажды рекомендовал Никифорице (II, ер. 8).

В тексте одного из посланий судье Эллады и Пелопоннеса (II, ер. 76) указано имя другого судьи, занимавшего этот пост, — Малеси. Человеку, носящему это же имя направлено и письмо II, ер. 132. Тождество адресатов не вызывает сомнений, поскольку Малеси, упомянутый в II, ер. 132, — судья. Можно сделать и другое уточнение. Как явствует из II, ер. 132, Малеси — лирический поэт (ὁ μετὰ Τέρπανδρον αἰδός — р. 154.25 — 26). Лирический поэт также и судья τῶν κατωτικῶν, адресат II, ер. 86 (... μάλλον δέ σε τῶν ἄλλων χαρακτηρίζει ἡ Καλλιόπη — р. 115. 7—8). Без сомнения речь идет о том же Малеси.

К кругу интересующих нас в данном случае посланий следует, видимо, отнести и письмо V, ер. 146. Его адресат — судья и к тому же магистр, а один из судей Эллады и Пелопоннеса носил именно этот титул (II, ер. 70, р. 103.23). Такой аргумент не был бы достаточно доказательным<sup>20</sup>, если бы в обоих письмах не упоминалась супруга судьи — магистрисса (II, р. 103.121; V, р. 395.3). Следующее в рукописи письмо (V, ер. 147), судя по содержанию, также атрибуируется этому же судье.<sup>21</sup> Судье Эллады и Пелопоннеса скорее всего было направлено также письмо V, ер. 26: его содержание очень напоминает содержание V, ер. 33. Итак Пселл состоял в переписке по крайней мере с двумя известными нам по имени судьями Эллады и Пелопоннеса (Никифорицей и Малеси). Остальные письма с леммами без указания личных имен, возможно, должны быть распределены между этими двумя, но скорее всего хотя бы частично, были направлены какому-то третьему (а может быть, четвертому, пятому и т.д.) судье.

Гипотетической датировке, помимо писем Никифорице, написанных при Романе IV Диогене, поддается только V, ер. 134: упомянутый там ὑπερσεβάστος λογοθέτης — вероятно, известный евнух Иоанн — временщик императора Константина Мономаха начала 50-х годов. К этому периоду и должно относиться послание.

### ПИСЬМА СУДЬЕ ВУКЕЛАРИЕВ

Как уже отмечалось, Пселл сам исполнял функции судьи Вукелариев. На этом посту его сменил Морохарзан (II, ер. 65, р. 99.7—8). Сохранившиеся письма (II, ер. 65, 83, 84, 92) были направлены третьему неизвестному нам по имени судье. Можно предполагать, что II, ер. 65 было написано не позже начала 50-х годов: о событиях времен и судейства Пселла в феме рассказывается как о сравнительно недавних.



<sup>20</sup> Судьи, видимо, не редко носили титул магистра. Магистром, например, был Пофос.

<sup>21</sup> В письме содержится ходатайство за жителя фемы τῶν κατωτικῶν. Как известно, письма одному и тому же лицу в рукописях нередко следуют одно за другим.

Письма Пселла судьям наталкивают на некоторые заключения, касающиеся личности и положения *фемных крита́й* в Византии XI в.

Прежде всего это люди весьма различного возраста: сам Пселл был назначен в фему, когда ему не исполнилось и двадцати, правитель Опсикия Зома, — видимо, пожилой человек (V, р. 483.16—17). Большинство судей обладает хорошим образованием. К судье Анатолика, например, Пселл считает возможным обращаться (« как философ к философу » (V, р. 274.27) и называет его « ученым из людей » (р. 273.24—25). Точно такого же обращения удостоивается и судья Другувита. Эгейский судья Николай Склир — соученик Пселла (« Я получил одно с тобой образование » — ер. 63. р. 96.9), и по крайней мере трое судей — его ученики (Опсикия — Пофос, II, ер. 120, Македонии — Хасан V, р. 439.25, Армениака — V, р. 269.17—18). К этому можно добавить, что судья Македонии, по Пселлу, — человек с душой от природы склонной к прекрасному (V, р. 218.12—13), а уже знакомый нам Малеси — лирический поэт.

Как можно судить по ряду писем, назначение в фему часто считалось обременительным и даже воспринималось как несчастье. Обращаясь к философу, судьи нередко жалуются на свое тяжелое положение (см. V, ер. 110; II, ер. 96, 109) и, как правило, просят его только об одном: ходатайствовать перед императором о смещении их с занимаемого поста.

Долго и упорно по всем правилам придворной стратегии хлопочет Пселл за Зому (V, ер. 190), Николая Склира (II, ер. 37, 44, 56, 63) и своего родственника — анонимного судью Харсиана (V, ер. 73); тактике обращения с императором обучает он судью Опсикия, тяготящегося своей должностью (II, ер. 200) и т.д. Любопытная деталь: уже добившийся отставки судья Македонии не может снять с себя обязанностей, поскольку его преемник медлит и колеблется занять новый пост (V, ер. 129).

Подыскать достойного кандидата на должность *фемного судьи*, наверное, было не очень просто, не случайно императоры так упорно сопротивляются ходатайствам *крита́й* об отставке. Впрочем, многое зависело от « качества » (т.е., главным образом доходности) той или иной фемы. В одном случае Пселл спрашивает у своего адресата, хочет ли тот вернуться в столицу или перебраться в лучшую фему. Правда, — поясняет философ, — все хорошие фемы и так уже имеют судей... (II, ер. 255).

подавляющее большинство писем к судьям представляют собой просьбы, ходатайства, или рекомендации, которые высокопоставленный столичный чиновник и влиятельный при дворе человек направляет провинциальным правителям. Сохранившиеся послания этого типа можно разделить на три группы: 1) письма-рекомендации на должность, 2) письма-просьбы благосклонно рассмотреть тяжбу или оказать протекцию 3) письма-просьбы проявить общую благосклонность. Наиболее частый объект

просьб и рекомендаций — протонотарий или нотариий из штата судьи (V, ер. 34, 39, 127, 136, 142; II, ер. 86, 109, 110, 118, 128, 142, 144, 155, 173, 174), реже — сборщик налогов, отправляющийся в фему, подведомственную адресату (V, ер. 32, 33, 173; II, ер. 252). Пселл вмешивается в отношения светских властей с духовенством, ходатайствует за епископов (V, ер. 103, 50, 281—282; II, ер. 82 и др.) и очень часто просит предоставить льготы монастырям, владения которых расположены на территориях, подведомственных судьям.<sup>22</sup> В одном случае Пселл выступает в качестве заступника целого селения и просит судью решать спор жителей села Ацикоми с соседним селением Фириды (II, ер. 39).

Письма Пселла судьям дают материал для суждения не столько о личности получателей, сколько самого отправителя.

Прежде всего поражает обилие писем, которые чуть ли не ежедневно рассылает Пселл во все концы Византийской империи с ходатайствами за знакомых, полужанкомых, а то и вовсе незнакомых ему людей.<sup>23</sup> В одном из писем судье Фракисия Пселл не без юмора замечает: « Меня, как тебе известно, очень многие люди одолевают просьбами, не знаю уж, потому ли, что я люблю многих, или потому, что меня любят многие » (II, ер. 130, р. 153. 8—10). В другом случае, он просит адресата не удивляться многочисленным просьбам, которые поступают к нему от Пселла, ведь самому ему просьбами со всех сторон докучают непрерывно (V, ер. 133, р. 377.17—18, ер. II, р. 202. 16—18). Влиятельный Пселл служит своего рода посредником — переправляет ходатайства просителей по нужным адресам. Отказаться от этой роли он по свойству своей натуры не может.

Любопытны мотивы, которые выдвигает Пселл, когда он ходатайствует за того или иного человека. В письмах философа крайне редко можно обнаружить указания на какие-либо достоинства, моральные или духовные, рекомендуемого лица. Автор писем взывает прежде всего не к разуму, а чувствам адресата, стараясь возбудить в нем жалосе к своему протеже. Предмет заступничества Пселла, как правило, нищ (πτωχός), или во

<sup>22</sup> Речь идет о монастырях, которыми Пселл владел на правах *χαριστίαια*. Это следующие монастыри: ἡ τῶν Κελλιῶν λαύρα, ἡ τῶν Καθαρῶν μονή, ἡ τοῦ μηδικίου μονή (на Вифинском Олимпе), ἡ τοῦ Ναρσοῦ μονή, ἡ τῆς Ἀχειροποιήτου μονή (в Константинополе) и монастырь в феме (области?) Волеро на Балканах. См. Н. Скабаланович, *Византийское государство . . .*, с. 259, G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, р. 17. О балканских харистикиях Пселла см. Тъпкова — Заимова, *Съобщения за харистикии в нашите земи. (Из преписката на Михаил Псел)*, « Известия на института за българска история », 5. 1954; Литаврин, *Болгария и Византия*, с. 119—121.

<sup>23</sup> О том, что среди протеже Пселла были вовсе ему неизвестные люди, свидетельствует такой факт: в одном из писем Пселл специально подчеркивает, что человек, которого он рекомендует, лично и давно ему знаком (V, ер. 200, р. 494.1—2). Это заставляет предполагать наличие и противоположных случаев. Достаточным основанием для ходатайств перед судьей Оптиматов Пселл, например, считает, то обстоятельство, что протеже — земляк его друга (II, ер. 52, р. 83.22).

всяком случае беден (πένης) (см. V, ep. 99, 119, 130, 138, 195, 201; II, ep. 100, 107, 137, 162, 163, 257).

Не станем обсуждать вопроса о том, что скрывается под понятием *πειρία* — вполне вероятно, что бедняки, о которых идет речь в письмах, — состоятельные люди; существенно, однако, что именно бедность постоянно выдвигается Пселлом в качестве основания для просьб за своих подопечных.<sup>24</sup>

Среди протеже Пселла — сирота (II, ep. 182), вдова его друга (II, ep. 172), просто человек, испытавший в жизни много несчастий (V, p. 287.8—9) и т.д. Помощи, утверждает философ, особенно заслуживает, тот, кто некогда благоденствовал, а затем впал в нищету и ничтожество (V, ep. 99). Можно думать, что стремление оказать помощь человеку носит у Пселла не показной и не декларативный характер. Так, ходатайствуя о каком-то своем родственнике, Пселл просит корреспондента оказать тому честь (τιμῆν) и обогатить (πλουτίζειν); однако главное — второе, — добавляет Пселл, — поскольку его протеже содержит жену и детей (V, ep. 193). В другом случае в письме к македонскому судье Хасану Пселл просит за некоего нотариуса, у которого заболела жена. Пусть Хасан, — пишет Пселл, — отмерит дни на дорогу, даст три-четыре дня на пребывание дома и отпустит нотариуса к жене; если жена умерла, нотариус ее оплатит, если жива — обрадует (V, ep. 39).

Основную христианскую добродетель, милосердие и сострадание к ближнему Пселл неоднократно защищал, противопоставляя ее абстрактному благочестию, нередко сопряженному с безразличием к реальному человеку.<sup>25</sup> Во многих письмах к судьям эта добродетель переводится в практический план, становясь мотивом конкретных поступков и действий (V, ep. 39).

Стремление вызвать сострадание к своим протеже — не единственная забота Пселла. Настаивая на выполнении просьб, философ почти постоянно апеллирует к *φιλία*, понятию, которое только с откровенной натяжкой может быть переведено на русский язык как «дружба».

Среди многочисленных судей — адресатов Пселла — люди, находящиеся с ним в отношениях самой разной степени близости, от школьного соученика Николая Склира, до, видимо, лиц ему малознакомых, тем не менее редкое письмо философа обходится без заклинаний в *φιλία*, для

<sup>24</sup> Только один раз Пселл просит за явно богатого человека, может быть даже ростовщика, Никаея (см. V, ep. 102; II, ep. 120).

<sup>25</sup> См. Я. Любарский, *Михаил Пселл. Личность и мировоззрение*. ВВ. 30, 1969, с. 91. О своей принципиальной «жалости к людям» Пселл пишет в письме к судье Вукелариев, придерживающемуся, видимо, противоположных позиций; «никто не отвратит меня от этой благой (τοῦ ἀγαθοῦ σκοποῦ) — я имею в виду жалось к человеку» — заявляет писатель (II, ep. 92, p. 120.10—12).

поддержания которой адресат должен оказывать всевозможные услуги отправителю.

Сфера действия *φιλία* весьма широка. Чувство это испытывается даже по отношению к чужим людям. « Что ты удивляешься, — обращается Пселл к одному из судей, — что я почитаю тебя у сохраняю к тебе подобающее расположение. В этом нет ничего удивительного, ведь я сохраняю искреннюю дружбу (*τὸν τῆς φιλίας ἀπαραποίητον χαρακτήρα φυλάττομεν*) даже к случайно встреченным людям, с которыми беседовал только раз ». В данном случае *φιλία* — скорее дружелюбие, нежели дружба, которое испытывается к людям вообще. В то же время было бы неверно ассоциировать *φιλία* с обезличенной христианской любовью к ближним. В отличие от последней, *φιλία* носит ярко выраженный личностный характер, она тем крепче, чем теснее связи между людьми. Сам факт близости (безразлично, родственной, дружеской, даже соседской) накладывает на партнеров определенные обязательства. В многочисленных рекомендательных письмах, как уже отмечалось, почти нет ссылок на какие-либо особые достоинства протеже, зато сколько угодно встречается упоминаний того, что они — родственники (II, ер. 90, 107, 144, 165, 169, 253; V, ер. 106, 141, 193, 194), друзья (V, ер. 147; II, ер. 51, 154, 247), отцовские друзья (*πατρῶος φίλος* — V, ер. 19, 200), старые знакомые (II, ер. 60, 162, 184), ученики (II, ер. 91), « мои » (*ἐμός, οἰκεῖος*), « подручники » (*ὑποχείριος*) (V, ер. 34, 102; II, ер. 83, 119) и, наконец, соседи (II, ер. 175). Близость к автору, как правило, приводится в качестве достаточно и не требующего никаких дальнейших комментариев основания для ходатайств.

*Φιλία* обладает своим определенным кодексом, к требованиям которого постоянно апеллирует Пселл. Основные его положения сводятся к следующему: *Φιλία* — всемогуща, особенно, если она связывает людей разумных и деятельных (V, ер. 75, р. 309.24—25), у друзей все общее (II, ер. 184, р. 203. 8), истинный друг немедленно исполняет просьбы (V, ер. 21, р. 258. 18—20; II, ер. 181). Ходатайства за друга, а также исполнение его просьб — удовольствие, поскольку оно — лучшая возможность для проявления дружеских чувств как к протеже, так и к ходатаю (V, ер. 94, 116; II, ер. 179), друг любит друзей своего друга (II, ер. 165, 169), другу достаточно сказать о третьем лице « это мой друг », чтобы тот сделал для него все возможное (V, ер. 147, 158) и т.д.

*Φιλία* поднимается Пселлом на уровень универсальной добродетели, если не превосходящей, то заменяющей все прочие.

Строгое выполнение требований кодекса *φιλία*, тем не менее, не может не привести к определенному конфликту с обязанностями, накладываемыми на человека иными моральными и государственными устано-

влениями. В частности *φιλία* как расположению персонально направленному явно противостоит *δικαιοσύνη* — справедливость, теоретически в равной степени распространяющаяся на всех полноправных граждан и предполагающая беспреимущественное равенство перед законом. Не случайно поэтому в корреспонденции Пселла содержатся попытки примирить разноречивые требования этих добродетелей.

Писатель рассматривает дружеское расположение и справедливость, как равноценные мотивы, которыми должен руководствоваться судья в своих действиях. Вступая за какого-то обиженного своими соседями человека и прося восстановить справедливость, Пселл пишет неизвестному нам судье: « К этому делу (т.е. праведному суду — Я.Л.) тебя должны сподвигнуть две вещи: стремление к справедливости и расположение ко мне » (*ὁ ὑπὲρ τοῦ δικαίου ζῆλος καὶ ἡ πρὸς ἡμᾶς σου διάθεσις* — II, ep. 171, p. 195. 11—12). Более того писатель теоретически сознает примат долга для судьи. Личным чувствам он, на первый взгляд, отводит роль лишь дополнительного мотива, способствующего осуществлению правосудия. Я пишу тебе не для того, чтобы ты поступил как праведный судья, это ты сделаешь и сам, — пишет Пселл неизвестному лицу, — но для того, чтобы напомнить тебе о дружеских чувствах, « Велика и могущественна сила дружбы (*ἡ τῆς φιλίας ῥοπὴ*), она придает больший вес чаше правосудия. Сама по себе она не может склонить весы в свою сторону, но в соединении со справедливостью, сразу же перетянет и во сто крат больший вес » (II, ep. 166, p. 192.7—12). Письмо заканчивается призывом сделать для его протезе все, чему только не препятствует закон. Это в теории. На практике же антиномия закон — личные чувства, дружба Пселл склонен решать в пользу последних. Эта позиция приводит Пселла к весьма свободным воззрениям на долг и ответственность византийского чиновника. Вступаясь за некоего неудачливого сборщика налогов, к злоупотреблениям которого сурово отнесся судья, Пселл с достаточной степенью цинизма советует последнему: « Ты не допускай злоупотреблений, глядя на них, а просто не замечай их, ты должен смотреть, но не видеть, слушать, но не слышать... » (II, ep. 252, p. 300—301).

Как видно, личные связи и обусловленные ими услуги для Пселла значат больше, нежели строгое исполнение служебного долга.<sup>26</sup>

Михаил Пселл, естественно, не был изобретателем того культа *φιλία*, который господствует в его корреспонденции. Начиная с поздней

<sup>26</sup> Интересно в этом отношении то обстоятельство, что излишний надзор императорской власти над деятельностью судей вызывает явное неудовольствие писателя. Ходатайствуя за некоего нотариуса перед судьей Пафлагонии, Пселл с сожалением замечает: « Мне хорошо известно, что в нынешние времена стало трудно для фемных судей и их помощников оказывать услуги, ибо тщанья императора нашего не дает свободы ничьим рукам » (II, 109, p. 138.11—14).

античности эта добродетель чрезвычайно почитается и особенно культивируется в византийской эпистолографии.<sup>27</sup>

Некоторые исследователи склонны рассматривать выражение дружеских чувств в эпистолографии как явление исключительно этикетного порядка, уже потерявшего связь с реальностью. Невозможно, конечно, отрицать этикетного характера *φιλία* и в письмах Пселла<sup>28</sup>, но нельзя также и сводить все к этикету. Как нетрудно убедиться из писем Пселла к судьям, *φιλία* для философа — не только набор удобных формул для использования в письмах « дружественного » типа, но и определенная существующая на разных уровнях система личностных связей, предполагающая не только выражение взаимных дружелюбных чувств, но и определенные, активные действия в пользу « друга ». Можно предполагать и большее: Как универсальная личностная связь, *φιλία* служит своеобразным субститутутом официальных государственных связей и играет немалую роль в общественной жизни и функционировании государственной машины Византии XI в.

В заключение приведем список писем, атрибулируемых тому или иному судье:

Адресат	№№ писем	Датировка
1	2	3
Судья Опсикия Зома	V.29; V, 77(?); V, 190	Вторая половина 1054 — начало 1055 гг.
Судья Опсикия Пофос (сын друнгария, судья Фракии и Маке- донии)	II, 35; II, 38—39; II.41—42; II, 220; II, 250—151.	II, 41—1071—1073 гг.
Судьи Опсикия	Сохе* (?) V, 204 ?)	V, 204 — после 1075 г.(?)
	II, 97—100; II, 116—120**).	
	II, 200; II, 243; II, 142—144;	
	II, 81; II, 107—108;	
	II, 140; II, 187.	
Судья Фракисия Ксир	V, 47; V, 51; II, 248.	
Судья Фракисия (младший брат Ксира)	II, 254.	
Судьи Фракисия	II, 61; II, 66; II, 130—131	II, 270—60-е годы
	II, 150—153; II, 270.	II, 37; II, 44—1064 г.
Эгейский судья Николай Склир	II, 37, II, 44; II, 56, II, 63.	(?) II, 56; II, 63 — после 1064 г. (?)

\* Сохе = К. Сохе. *Catalogus cod. Bibliothecae Vindobonensis*, III, сзл 743—751.

\*\* Знак        объединяет письма, явно направленные одному адресату.

<sup>27</sup> См. G. Karlsson, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*, Uppsala, 1959, p. 16. ср. В. Сметанин, *Эпистолография*, Свердловск, 1970, с. 23 сл.



1	2	3
Эгейский судья (Николай Склир ?)	II, 60; II.123—127.	II, 125—1056 г. (?) II, 127—1056—1064 г. (?) II, 60; II, 124; II, 126— до 1064 г. (?) II, 213 — 1064 г. (?)
Судья Эллады и Пелопон- неса Малеси	II, 76; II, 86; II, 132.	1068—1071 гг.
Судья Эллады и Пелопон- неса Никифорица	II, 8; V, 103; II, 93 (?)	1068—1071 гг.
Судьи Эллады и Пело- поннеса	V, 32—34; V, 134; V, 144; II, 55; II, 74; II, 69; II, 70; V, 146 (?); V, 147 (?); II, 154; V, 26 (?).	V, 134 — начало 50-х годов
Судья Вукелариев	II, 65; II, 83—84; II, 92.	II, 65—40-е — начало 50-х годов
Судья Оптиматов	II, 106 (V, 60); II, 51.	
Судья Пафлагонии	II, 109—110; V, 49.	
Судья Анатолика	II, 82; V, 42.	
Судья Харсиана	V, 73; V, 121.	V, 73- до конца*** 40-х годов
Судья Армениака	II, 96.	
Судья Кивиритов	V, 66—67.	
Судья Каппадокии	V, 110; V, 158.	
Судья Македонии	V, 38—39; V, 172.	
Хасан		
Судья Фракии и Македо- нии (Хасан? Пофос?)	(V, 192)	V — 192 — после 1055 г. ****
Магистр и стратиг	V, 165.	после 1055 г. *****
Авидоса		
Судья Волеро	II, 89.	
Судья Другувита	II, 90—91.	

\*\*\* Датируется по упоминанию временщика императора + проэдра и протовестиаря, т.е. Константина Лихуда

\*\*\*\* Датируется по упоминанию Константина IX Мономаха как умершего.

\*\*\*\*\* Написано после смерти Константина IX Мономаха.

К ВОПРОСУ О ПРОИСХОЖДЕНИИ ЧЕТВЕРОЕВАНГЕЛИЯ  
1061 ГОДА  
(ГПБ, греч. 72)

В. Г. ПУЦКО  
Ростов

Рукописная книжность Константинополя, Афона, Малой Азии, Палестины, Синая, побережья Северной Африки представляет собой единую массу, пока не поддающуюся распределению по областям.<sup>1</sup> Возможности палеографии здесь ограничены. Но в ряде случаев для локализации лицевых греческих рукописей могут быть использованы результаты изучения их миниатюр. Данная публикация представляет опыт такой работы.

В этой статье рассматриваются миниатюры греческого Четвероевангелия со схолиями, датированного 1061 годом. В настоящее время оно хранится в Государственной Публичной библиотеке им. М. Е. Салтыкова-Щедрина в Ленинграде (греч. 72)<sup>2</sup>. Указанная рукопись несколько раз была описана, с различной степенью тщательности.<sup>3</sup> Обращали на себя внимание и ее миниатюры. Столетие назад их впервые описал архимандрит Амфилохий (Сергеевский).<sup>4</sup> В. Н. Лазарев относит миниатюры ру-

<sup>1</sup> Б. Л. Фонкич, *Греческая кодикология (на материале рукописей X—XVII вв. собраний Москвы и Ленинграда)*, Автореферат диссертации, М., 1969, с. 3.

<sup>2</sup> Считаю своим долгом принести глубокую благодарность Е. Э. Гранстрем, оказывавшей мне помощь при изучении данной рукописи.

<sup>3</sup> E. de Muralt, *Catalogus codicum bibliothecae imperialis publicae graecorum*. Petropoli, 1840, col. 12, № 9; idem. *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale publique*. SPb., 1864, p. 42—44; Е. Э. Гранстрем, *Каталог греческих рукописей ленинградских хранилищ*, вып. 3, *Рукописи XI в.*, «Византийский временник», XIX, 1961, с. 205 (№ 208); К. Треу, *Die griechischen Handschriften des Neuen Testaments in der UdSSR*, Berlin, 1966, S. 54—57.

<sup>4</sup> Архим. Амфилохий, *О миниатюрах и украшениях в греческих рукописях*, М., 1870, с. 19—22; его же, *Палеографическое описание греческих рукописей XI и XII вв. определенных лет.*, т. II, М., 1880, с. 44—46, табл. XIV. Рукопись привлекалась также в следующих изданиях; Г. Ф. Церетели, С. И. Соболевский, *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum*, II. M., 1913, p. 9—10, tabl. XVII; M. Vogel und V. Gardhausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, S. 362.

кописи к числу столичных произведений, отмечая при этом восточные, армянские типы сидящих евангелистов<sup>5</sup>. М. В. Алпатов считает иллюстрации Четвероевангелия 1061 года продуктом провинциальной школы.<sup>6</sup> На черты ориентализирующего линейного стиля миниатюр обращал внимание и автор этих строк.<sup>7</sup> Фигурный инициал Четвероевангелия привлекался В. В. Стасовым<sup>8</sup> и К. Францем,<sup>9</sup> заставки — воспроизводились в статье Т. Б. Уховой.<sup>10</sup> Специально художественное оформление кодекса никем не изучалось. Его происхождение, как отмечала Е. Э. Гранстрем, установить не удалось.

Рукопись Четвероевангелия с толкованиями имеет 358 пергаменных листов размеров 26,2 × 19,3 см, 10—14-ью строками евангельского текста и 50—52-мя строками комментариев на листе. Текст Евангелия писан минускулом и располагается на листах в виде небольших отрывков (примерно размером 10 × 11 см), окруженных схолиями, написанными мелким курсивом, с большим числом сокращений. Подлежащие толкованию фразы евангельского текста выделены киноварью. Текст связан со схолиями посредством небольших киноварных значков. Ранее рукопись была в досчатом переплете, покрытом тисненной кожей, относившемся к XVI—XVII векам. Теперь, после реставрации, она хранится в виде отдельных тетрадей.

На листах рукописи имеются следующие записи писца:<sup>11</sup> + Τῶι συντελεστῆι τῶν καλ(ῶν) θ(ε)ῶι χάρις/Κ(ύρι)ε βοήθει; τῶι σῶι καὶ ἀχρείωι δούλωι Νικολά(φ) μοναχῶι, τῶι ταύτην τὴν βίβλον γράψαντι: (л. 4 об.). На том же листе киноварью: + Ἐγράφη ἡ παροῦσα βί(βλος) μη(νι) Νο(εμβρίφ) πρώτη ἰνδικ(τιῶνος) ιε̅ ἐν ἔτει, /сфо. На л. 176: Θ(εο)ῦ τὸ δῶρον καὶ πόνος Νικαλάου. Еще одну запись оставил переписавший Четвероевангелие монах Николай на л. 346: Θ(εο)ῦ μὲν λόγος καὶ πόνος Νικολά(ου)/Θ(εο)ῦ τὰ πάντα καὶ λόγοι τὲ καὶ κτίσ(ις). Две приписки XIV—XV в. на славянском

<sup>5</sup> В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, М., 1947, с. 108, 312; т. II, М., 1948, табл. 128; (*Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 188).

<sup>6</sup> М. В. Алпатов, *Проблемы изучения византийской живописи*, в кн. *Этюды по истории русского искусства*, т. I, М., 1967, с. 30, рис. 6.

Если для В. Н. Лазарева это памятник, художественное убранство которого стоит в русле константинопольского искусства, то М. В. Алпатов строит свой вывод на сопоставлении рукописи с Феодосиевым Евангелием, выполненным в X веке и принадлежащем, следовательно, к совершенно иной эпохе.

<sup>7</sup> В. Г. Пуцко, *Миниатюра «О парάδεισος в греческом «Апостоле» 1072 года из собрания библиотеки Московского университета (2280)*, «Byzantinoslavica», XXIX, 1968, с. 328.

<sup>8</sup> В. В. Стасов, *Славянский и восточный орнамент по рукописям древнего и нового времени*, СПб., 1887, табл. СХХIV, 17.

<sup>9</sup> С. Franc, *Les initiales historiées dans les manuscrits byzantins aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> s.*, «Byzantinoslavica», XXVIII, 1967, p. 337.

<sup>10</sup> Т. Б. Ухова, *Орнамент неовизантийского стиля в московских рукописях конца XIV-первой четверти XV века*, в кн.: *Андрей Рублев и его эпоха*. М., 1971, рис. 94—96, с. 233.

<sup>11</sup> Е. Э. Гранстрем, *Указ. соч.*, 205.

языке, по мнению Е. Э. Гранстрем, сделаны сербом, родом из Боснии: 1) *Eu,an,γ,ε,λι* съ тлкованіем; 2) *Tetpъv,α,ηγελ*ь крьчьски съ тлкованіе<sup>М</sup>.

На л. 5 запись от 1757 г. Евгения Булгариса: Ἐτει αφνζ' ἀπὸ Χ(ριστο)ῦ τήνδε τήν β(ιβλον) ἐκτησάμην/ἀντ' αὐτῆς οἰκοδομῆσαι ὑποσχόμενος τῷ δόντι μοι/αὐτήν Σωφρονίῳ ἱερομονάχῳ παρεκκλήσιον ἐν τῇ/κέλλῃ αὐτοῦ τῇ κατὰ τὴν σκῆτην τοῦ ἁγίου Παύλου ἐπ' οὐό/ματι τοῦ θαυματούργου Σπυρίδωνος. Εὐγένιος ἱεροδιάκονος ὁ Βούλγαριος.

Миниатюры, заставки и инициалы распределяются в рукописи следующим образом:

*Л. 13 об.* — сидящий евангелист Матфей (рис. 1), одетый в светло-голубой хитон с короткими рукавами и зеленый гиматий. На коленях раскрытый чистых свиток, на котором лежит правая рука с писалом. Справа стол с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащим на нем раскрытым кодексом, с положенным поверх него развернутым свитком с текстом: + Βίβλος γενέσεως Ιῦ χῦ υἱοῦ Δαδ, υἱοῦ Αβραάμ. (Мф., I. 1). Слева сверху надпись с буквами расположенными столбиком: ὁ ἄγ Ματθαῖος.

*Л. 14* — заставка п-образной формы, с заполнением в виде вписанных в круги пятилистников; по сторонам бутоны ланцетовидной формы. Фон золотой. В середине заставки надпись унициалом: ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ. Инициал «В» в виде изогнутого растительного стебля.

*Л. 123 об.* — сидящий евангелист Марк (рис. 2), закутанный в зеленый с коричневым оттенком плащ. На коленях раскрытый чистый свиток, которого евангелист касается писалом. Рядом стол с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащим на нем раскрытым кодексом. Слева сверху надпись: ὁ ἄ Μάρκος.

*Л. 124* — прямоугольная заставка, заполненная растительным узором. Фон золотой. Посредине, в круглом медальоне, крестообразно расположенная надпись минускулом: τὸ κατὰ Μάρκον ἄγιον εὐαγγέλιον. Инициал «А» в виде клюющей растительный стебель птицы.

*Л. 178 об.* — сидящий евангелист Лука (рис. 3), пишущий Евангелие. Он одет в зеленый хитон и красноватый гиматий. На коленях у евангелиста раскрытый кодекс. Справа столик с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащей на нем раскрытой книгой. Слева сверху надпись колонкой: ὁ ἄ Λουκάς.

*Л. 182.* — прямоугольная заставка в виде рамки, заполненной растительным узором в виде вписанных в круги пятилистников. Фон золотой. В середине надпись унициалом: ΤΟ ΚΑΤΑ ΛΟΥΚΑΣ ΑΓΙΟΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ. Инициал «Е» в виде растительных стеблей; горизонтальная черта (язычок) в виде руки с писалом. В нижней части инициала птица.

Л. 270 об. — сидящий евангелист Иоанн Богослов (рис. 4) в голубом хитоне и розовом гиматии. Правой рукой он опирается на головку перила темно-коричневого кресла с высокой спинкой, левая — в которой евангелист держит писало — лежит на коленях. Справа столик с письменными принадлежностями и попитр с лежащим на нем раскрытым кодексом. Слева вверху в две колонки надпись: ὁ ἄγιος Ἰωάννης ὁ Θεολόγος.

Л. 272 — заставка п-образной формы, с заполнением в виде заключенных в образованные стеблем круги пятилистников. Фон золотой. По сторонам бутоны ланцетовидной формы. В середине заставки надпись унциалом: + ΤΟ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ ΑΓΙΟΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ. Инициал «Е» в виде пишущего евангелиста, который стоит среди двух стеблей растительности (рис. 5).

Названные миниатюры, заставки и инициалы выполнены в одной манере и, несомненно, принадлежат одному мастеру. Причем, есть основания предполагать, что миниатюры исполнены до написания текста. В двух случаях они оказались разобщенными с заставками в начале евангельских чтений, с которыми должны были находиться на одном развороте. Миниатюру с изображением Луки от начала соответствующего раздела евангелия отделяют три листа, миниатюру с изображением Иоанна Богослова — один лист. Изображения миниатюр, обрамленных узкими бордюрами с геометрическим орнаментом, даны на золотистых фонах и отличаются монументальным характером. В передаче предметов обстановки господствует обратная перспектива. Евангелисты изображены в трехчетвертном повороте, пишущими или размышляющими, в статуарно застывших позах, с миниатюрными ступнями ног.

В литературе по истории византийской живописи уже неоднократно указывалось, что тип сидящего евангелиста восходит к портрету античного писателя, вдохновляемого музы, <sup>12</sup> и что он может быть сопоставлен с античными статуями сидящего философа, хотя и непосредственными образцами для византийских художников служила живопись.<sup>13</sup> В. Х. Хэтч различает два типа изображений сидящих евангелистов: Антиохийской традиции (жестикულიрующий евангелист или читающий вслух) и Ефесского типа (евангелист пишущий или размышляющий).<sup>14</sup> Миниатюры Четвероевангелия 1061 года нужно отнести ко второму типу, получившему в византийском книжном искусстве наиболее широкое распространение.

<sup>12</sup> A. M. Friend, *The Origins of the Types of Evangelists in Greek Manuscripts*, «American Journal of Archaeology», XXI, 1927, № 1, p. 96—98; K. Weitzmann, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance*, Köln und Oplanden, 1963, S. 29—32, Abb. 23—27.

<sup>13</sup> Idem, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, S. 12.

<sup>14</sup> W. H. P. Hatch, *Facsimiles and Descriptions of Minuscule Manuscripts of the New Testament*, Cambridge, Mass., 1951, p. 33.



Рис. 1. Евангелист  
Матфей, ГИБ, греч. 72,  
л. 13 об.



Рис. 2. Евангелист  
Марк, ГИБ, греч. 72, л.  
123 об.

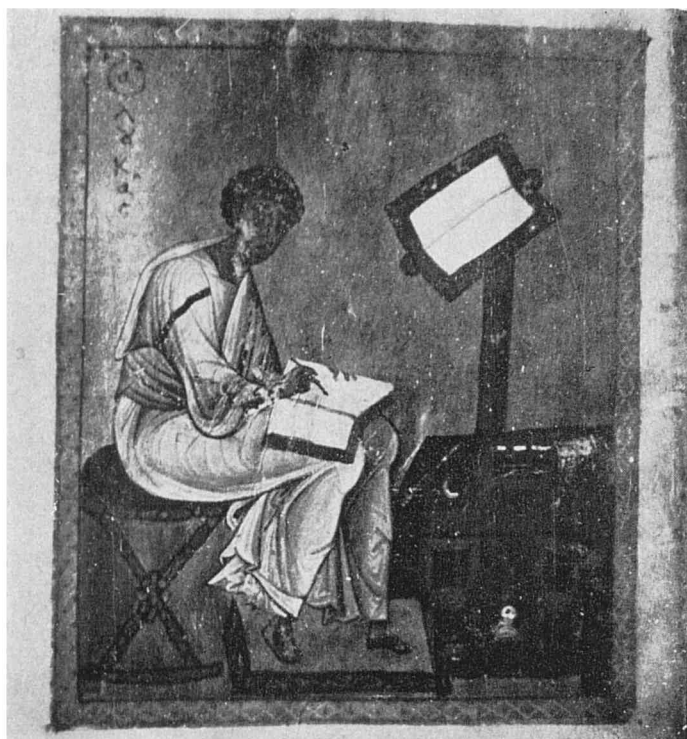


Рис. 3 Евангелист  
Лука, ГИБ, греч. 72, л.  
178 об.



Рис. 4 Евангелист  
Павел  
Богослов, ГИБ,  
греч. 72, л. 270  
об.



Рис. 5. — Заставка и фигурный инициал Четвероевангелия 1061 г., ГИВ, греч. 72, л. 272.



Фигуры евангелистов исполнены в линейном каллиграфическом стиле, который больше всего проявляется в трактовке одежд с красивыми сочетаниями зеленоватых и голубых, сероватых, светло-зеленых и розовых, темно-серых и нежно-голубых тонов, сопоставленных с шоколадно-коричневыми тонами мебели и белизной кодексов и свитков, с сверкающими золотыми фонами, от которых тонкой киноварной линией отделены обрамления. Лица еще сохраняют объемную моделировку, унаследованную от Македонской эпохи,<sup>15</sup> но уже виден ясно обозначившийся отход от неорезлинистических традиций. Каждая из миниатюр композиционно не повторяет другую. В одних случаях фигуры евангелистов очень динамичны (Матфей и Лука), в других — более спокойны и сосредоточены (Марк и Иоанн Богослов). Изображения Марка и Луки приближены к центру композиции, Матфея и Иоанна — заметно смещены к левому краю миниатюры. Представленные на абстрактных золотых фонах, фигуры как бы находятся вне конкретной обстановки. Нимбы, обозначенные тонкой, едва заметной линией, слабо различимы и сливаются воедино с фоном. Исполнение миниатюр, а в частности манера передачи лиц и складок, драпирующих фигуры одежд, определенно говорит об их принадлежности к числу живописных произведений эпохи становления спиритуалистического стиля, который, с его возрастающей линейностью, к середине XI века в искусстве Константинополя становится определяющим. В провинции в указанное время по-прежнему преобладают течения, следующие старым восточно-христианским образцам.<sup>16</sup>

Но под сильным воздействием столичного искусства оказалась и византийская провинция, особенно та ее часть, которая поддерживала с Константинополем наиболее оживленную связь. Поэтому стилистическая близость некоторых рукописей к образцам, константинопольское происхождение которых доказывается соответствующими записями или портретными изображениями, становится понятной. В таких случаях бывает очень сложно отнести тот или иной памятник к определенной группе, а тем более локализовать.

Миниатюры Четвероевангелия 1061 года находят ближайшие стилистические аналогии в двух лицевых кодексах, столичное происхождение которых не подвергается сомнениям. Одним из них является Евангелие

---

<sup>15</sup> Ср. K Weitzmann, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance*, Abb. 22—23, 25, 46—47.

<sup>16</sup> В. Г. Пуцко, *О восточных влияниях в византийской провинциальной миниатюре XI-XII вв.* Тезисы докладов XII конференции Восточного кружка СНТО, Л., 1966, с. 37. См. также: В. Н. Бенешевич, *Описание греческих рукописей монастыря святой Екатерины на Синае*, т. I, СПб., 1911, с. 233—234, 624; его же, *Памятники Синая археологические и палеографические*, II, СПб., 1912, табл. 53; Н. П. Лихачев, *Материалы для истории русского иконописания. Атлас*, ч. II, СПб., 1906, № 699.

музея в Кливленде (ранее — школы Фанары в Константинополе),<sup>17</sup> выполненное для Екатерины Комниной — жены императора Исаака I Комнина (1057—1059). Фигуры изображенных на миниатюрах этой рукописи сидящих в арочных пролетах евангелистов чрезвычайно близки миниатюрам Евангелия в Национальной библиотеке в Афинах (№ 57).<sup>18</sup> Сюда же следует присоединить Евангелие Национальной библиотеки в Париже (Coislin 21).<sup>19</sup> Эти рукописи, как отмечает В. Н. Лазарев, ясно показывают, что к третьей четверти XI века в Константинополе окончательно утвердился ориентализирующий линейный стиль.<sup>20</sup>

Рассматривая относящееся к этому же времени Парижское Евангелие (gr. 74), В. Н. Лазарев указывает на то, что посвящение императору не оставляет сомнений в столичном происхождении рукописи, а изображение в конце книги игумена рядом с евангелистом указывает на то, что евангелие написано для монастыря. Этот кодекс относится к группе рукописей, снабженных разбросанными в тексте и на полях крохотными миниатюрами с фигурами, представленными на фоне пергамента.<sup>21</sup> К тому же типу столичных манускриптов принадлежат Псалтирь от 1066 года в Британском музее в Лондоне (Add. Ms. 19352)<sup>22</sup>, литургический свиток третьей четверти XI века в библиотеке Греческой патриархии в Иерусалиме (Σταυροῦ 109),<sup>23</sup> Евангелие в венской Национальной Библиотеке (Theol. gr. 154).<sup>24</sup> Миниатюры венской рукописи иконографически выдают ряд точек соприкосновения с сирийской и палестинской традициями, и в этом В. Н. Лазарев видит еще одного доказательство того, какой радикальной переработке подвергал Константинополь заимствования со стороны.<sup>25</sup> Попутно здесь можно еще отметить, что миниатюры указанных рукописей более выраженного ориентализирующего стиля, чем украша-

<sup>17</sup> Ch. Diehl, *L'évangélaire de l'impératrice Catherine Comnène*. Comptes rendus de séances des Annales de l'Académie des Inscriptions, 1922, p. 234; idem, *Monuments byzantins inédits du onzième siècle*, « Art Studies », V, 1927, p. 9, fig. 3—7; *Early Christian and Byzantine Art. An Exhibition Held at the Baltimore Museum of Art. The Walters Art Gallery*, Baltimore, 1947, p. 137, pl. XCVIII, № 700; K. Weitzmann, *Various Aspects of Byzantine Influence on the Latin Countries from the Sixth to the Twelfth Century*, *Dumbarton Oaks Papers*, XX, 1966, p. 21, fig. 37.

<sup>18</sup> P. Buberl, *Die Miniaturhandschriften der Nationalbibliothek in Athen* (Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Klasse, 60), 1917, S. 9—12, Taf. IX—XII.

<sup>19</sup> H. Bordier, *Description des peintures et les autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1883, p. 172—173; H. Omont, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1929, p. 46, pl. LXXXIII; idem, *Evangiles avec peintures byzantines du XI<sup>e</sup> siècle*, I—II, Paris, 1940 (2<sup>e</sup> éd.); *Byzance et la France Médiévale. Manuscrits à peintures du I<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1958, № 21.

<sup>20</sup> В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, с. 108.

<sup>21</sup> Там же, с. 107.

<sup>22</sup> S. Dufrenne, *Deux chefs-d'œuvre de la miniature du XI<sup>e</sup> siècle*. « Cahiers archéologiques », XVII, 1967, p. 171—191.

<sup>23</sup> A. Grabar, *Un rouleau liturgique constantinopolitain et ses peintures*, *Dumbarton Oaks Papers*, VIII, 1954, p. 163—200.

<sup>24</sup> P. Buberl und H. Gerstinger, *Die byzantinischen Handschriften. 2. Die Handschriften des 10.—18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1938, S. 21—31, Taf. VI—XI.

<sup>25</sup> В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, с. 108.

ющие кодексы, исполненные для императорского двора (Апостол 1072 года в Университетской библиотеке в Москве, 2280;<sup>26</sup> Псалтирь ок. 1080 года в Публичной библиотеке в Ленинграде; <sup>27</sup> греч. 214; Евангелие в Дионисиате на Афоне, 587<sup>28</sup>).

Стилистические особенности, характеризующие миниатюры Четвероевангелия 1061 года и аналогичных ему греческих рукописей, сближают с этой группой еще два грузинских лицевых кодекса, хранящиеся в Институте рукописей им. акад. К. Кекелидзе Академии наук Грузии в Тбилиси. Алавердское Четвероевангелие от 1053 года (А—484) переписано в монастыре Богородицы Калипос на Черной горе близ Антиохии<sup>29</sup>, которая с 969 по 1084 г. входила в состав Византийской империи. Миниатюры, заставки и каноны этой рукописи стилистически ближайшим образом примыкают к константинопольским образцам. Фигуры изображенных на гладких золотых фонах евангелистов писаны свободно, легко, без сухой мелочности. Между миниатюрами этой рукописи и греческого Четвероевангелия 1061 года много общего и в моделировке смуглых лиц восточного типа, и в манере передачи складок одежд, и в посадке фигур. Характерно, что имена евангелистов и их видений (Христа, Богоматери, апостола Петра) в миниатюрах Алавердского Четвероевангелия написан по-гречески, в то время как текст в раскрытых кодексах изображенных на этих же миниатюрах — грузинский. Вопрос о национальности мастера этих миниатюр остается открытым. Алавердскому Четвероевангелию стилистически близко грузинское Евангелие от 1054 года (А-962), исполненное, по мнению некоторых исследователей, в том же художественном центре, так как его переписчик Микэль упомянут и в записях Алавердского Четвероевангелия.<sup>30</sup> Миниатюры этих рукописей не имеют ничего специ-

<sup>26</sup> M. V. Alpatov, *Un nuovo monumento di miniatura della scuola constantinopolitana*, «Studi bizantini», 2, 1927, p. 103—108, fig. 1—8; его же, *Царьградские миниатюры Апостола 1072 г. Университетской библиотеки в Москве*, «Труды секции искусствоведения Института археологии и искусств», 2, 1928, с. 108—112, рис. 1—4.

<sup>27</sup> В. Н. Лазарев, *Царьградская лицевая Псалтирь XI в.* «Византийский вестник», III, 1950, с. 211—217, рис. 1—12.

<sup>28</sup> K. Weitzmann, *The Narrative and Liturgical Gospel Illustrations*, «New Testaments Manuscripts Studies», Chicago, 1967, p. 157—174, Pl. XIV, XVI—XVII, XX—XXI, XXIV—XXVI, XXXII; idem, *Aus den Bibliotheken des Athos*, Hamburg, 1963, S. 65—79; idem, *Imperial Lectinary in the Monastery of Dionision on Mount Athos. Its Origin and Its Wandering*, «Revue des études sud-est européennes», VII (1), 1969, p. 239—253, fig. 1—5; A. Grabar, *L'iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, p. 203, fig. 142; V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, p. 189, fig. 226.

<sup>29</sup> А. Цагарели, *Памятники грузинской старины в Святой земле и на Синае*, «Православный Палестинский сборник», IV, 1888, с. 30; А. С. Хаханов, *Экспедиции на Кавказ 1892, 1893 и 1895 гг.* «Материалы по археологии Кавказа», VII, 1898, с. 10—19; Д. П. Гордеев, *Миниатюры грузинских лицевых рукописей Сионского Древнехранилища в Тифлисе.* «ars», 1918, № 2—3, с. 89—92; Р. Шмерлинг, *Образцы декоративного убранства грузинских рукописей*, Тбилиси, 1940, с. 46, табл. II—V; ее же, *Художественное оформление грузинской рукописной книги IX—XI вв.*, Тбилиси, 1967, с. 158, 185; Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, М., 1963, с. 230—231; его же, *Грузинская миниатюра*, М., 1966, с. 20, рис. 21—25.

<sup>30</sup> Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, с. 231, табл. 98.

фически грузинского и целиком включаются в круг византийских памятников.<sup>31</sup>

Сопоставив миниатюры Четвероевангелия 1061 года с Евангелием в Кливленде, которое локализуется Константинополем, и Алавердским Четвероевангелием, выполненным на Черной горе, приходится отметить большую близость нашей рукописи к последнему манускрипту. Возможно, что это сходство, а также привлечение внимания В. Н. Лазарева восточные, армянские типы евангелистов являются следствием выполнения указанных памятников в одном художественном центре, которым в данном случае была Черная гора близ Антиохии.

Это был один из тех центров, где византийское и грузинское искусство вступали в длительное соприкосновение. В монастырях Черной горы собирались греки, сирийцы, грузины, армяне. В XI веке число грузин в черногорских монастырях значительно увеличивается.<sup>32</sup> В середине XI века здесь жили и трудились Георгий Черногорец и Георгий Антонелли, известный агиограф Георгий Мцире. Два последних впоследствии перенесли свою деятельность на Афон. Во второй половине XI века во главе грузинской литературной школы на Черной горе стоял замечательный писатель и ученый, филолог и философ Ефрем Мцире, создавший эпоху в истории грузинской культуры. Рукописи, выполненные в монастыре Богородицы Каликос, встречаются далеко и за пределами Черной горы.<sup>33</sup> Этому вряд ли стоит удивляться. Биография Георгия Мтацминдели хорошо показывает, насколько в XI веке были тесными связи между грузинскими монастырями Черной горы, Иерусалима, Синая, Афона.<sup>34</sup>

Четвероевангелие 1061 года, в отличие от Алавердского, не имеет локализирующей надписи. Упоминается несколько раз только имя ее писца — монаха Николая, из чего можно заключить, что рукопись вышла из монастырского скриптория, хорошо знакомого с последними достижениями современного константинопольского искусства.

Из записи от 1757 года становится известным, что Четвероевангелие греч. 72 принадлежало греческому ученому Евгению Булгарису, и что он получил его от пероманаха Ссфрония из скита св. Павла. Это, несомненно, был афонский монастырь, что косвенно подтверждается привлечением биографических данных Евгения Булгариса. В 1754—1757 годах он был дидаскалом в Афонской академии, учрежденной близ Ватопеда. Своей ши-

<sup>31</sup> Р. Шмерлинг, *Образцы декоративного убранства грузинских рукописей*, с. 30; Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, с. 231; его же, *Грузинская миниатюра*, с. 20.

<sup>32</sup> Г. Менабде, *Очаги древнегрузинской культуры*, Тбилиси, 1948, с. 45; см. также, еп. Порфирий Успенский, *Восток христианский*, ч. III. *Восток монашеский*, Киев, 1877, с. 188—189; А. Цагарели, *Указ. соч.*, с. 29—30.

<sup>33</sup> А. Цагарели, *Указ. соч.*, с. 92.

<sup>34</sup> еп. Порфирий Успенский, *Указ. соч.*, ч. III, с. 188—189.

рокой эрудицией Евгений Булгарис способствовал тому, что число слушателей в короткий срок резко возросло. Встревоженные его популярностью, монахи обвинили его в «недостаточном послушании святой церкви», и он вынужден был покинуть Афон.<sup>35</sup> Дата его отъезда с Афона совпадает с обозначенной им в записи на л. 5 Четвероевангелия 1061 года. Впоследствии Евгений Булгарис переселился в Россию. Некоторое время он был библиотекарем при дворе Екатерины II, а в 1775 году получил сан архиепископа Славянского и Херсонского. Через четыре года Евгений Булгарис вышел на покой и поселился в Александро-Невской лавре, где и умер 27 мая 1806 года. Книги и рукописи его, вероятно, обширной библиотеки разошлись по различным книгохранилищам. Некоторые из них и теперь можно встретить в библиотеках Москвы и Ленинграда. Четвероевангелие 1061 года, судя по каталогу Е. Муральта, в 1840 году уже находилось в Публичной библиотеке.<sup>36</sup>

Упомянутый в записи Евгения Булгариса афонский монастырь св. Павла в его время был греческим. Посетивший Афон примерно в те же годы известный путешественник Василий Григорович-Барский о монастыре св. Павла записал: «Всегда тамо добродетелны жителствоваху мужие от Сербов, Русов же и от Болгаровъ, ныне же уже живут от Грековъ, понеже власть их наста».<sup>37</sup> Это свидетельство вполне согласуется с заключением Е. Э. Гранстрем относительно сербского происхождения автора записей XIV—XV века на славянском языке в Четвероевангелии греч. 72. Особенно в тесных связях с монастырем св. Павла находились Молдавия и Валахия, для которых он «одно время был тем же, что Зографский монастырь — для болгар, Хиландарский — для сербов, а Пантелеимоновский — для русских».<sup>38</sup> Много хранилось в монастыре св. Павла и славянских рукописей,<sup>39</sup> некоторые из которых впоследствии получили большую известность.<sup>40</sup>

<sup>35</sup> Основная литература о Евгении Булгарисе указ. в изд.: П. В. Верховский, *Учреждение Духовной Коллегии и Духовный Регламент*, Пб., 1916, предисловие к приложению, с. VI.

<sup>36</sup> E. de Muralt, *Catalogus codicum bibliothecae imperialis publicae graecorum*, col. 12, № 9.

<sup>37</sup> *Странствования Василья Григоровича-Барского по святым местам Востока*, ч. III, СПб., 1887, с. 393.

<sup>38</sup> К. М. Куев, *Судьба сборника Ивана Александра 1348 г.*, «Труды отдела древнерусской литературы АН СССР», XXIV, 1969, с. 120.

<sup>39</sup> Архим. Леонид, *Славяно-сербские книгохранилища на святой Афонской Горе, в монастырях Хиландаре и святом Павле*, «Чтения в имп. Обществе истории и древностей российских», 1875, I, с. 34—50; В. И. Григорович, *Очерк путешествия по европейской Турции*, изд. 2-е, М., 1877, с. 20—24; К. П. Дмитриев-Щеткович, *Обзор афонских древностей*. «Записки Академии наук», VI, СПб., 1865, прилож. 4, с. 14—18.

<sup>40</sup> Четвероевангелие 1356 г. болгарского царя Ивана Александра, (Б. Филов, *Лондонското евангелие на Иван Александър и неговите миниатюри*, «Списание на Българска академия на науките», кн. XXXVIII, София, 1927, с. 11—12; его же, *Миниатюрите на Лондонското евангелие на цар Иван Александър*, София, 1934); Томичева псалтырь: М. В. Шепкина, *Болгарская миниатюра XIV века*, М., 1963 (Сборник Ивана Александра 1348 г.); К. М. Куев, Указ. соч., стр. 117—121.

## NOUVELLES DONNÉES SUR DEL CHIARO

C. BOROIANU

On ne connaissait que peu de choses sur Anton Maria Del Chiaro, qui fut secrétaire diplomatique de Constantin Brancovan, jusqu'à la publication de nos premières contributions dans le vol. III de « *Studia bibliologica* »<sup>1</sup>. On le savait originaire de Florence, car il se faisait appeler *Florentino*, on savait qu'il avait servi dans la chancellerie princière sous trois princes — Constantin Brancovan, Ștefan Cantacuzène, Nicolae Mavrocordato — et qu'à son retour en Italie il avait écrit son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*<sup>2</sup>, livre de circulation européenne, largement utilisé au cours des temps, depuis Dimitrie Cantemir jusqu'aux traités d'histoire et d'histoire de la littérature roumaine élaborés par l'Académie roumaine.

Des recherches entreprises dans les archives et les bibliothèques de l'Italie nous ont permis de reconstituer en assez grande mesure le cours de la vie et de l'activité de ce mémorialiste de talent qui, après un séjour de presque sept ans en Valachie, a écrit à Venise une œuvre qualifiée par Nicolae Iorga « l'un des dons les plus précieux que nous ait faits l'Italie dans le domaine de la connaissance de notre passé »<sup>3</sup>.

Descendant d'une famille israélite, notre Florentin a porté durant les quinze premières années de sa vie, jusqu'à son baptême, le nom de David Teglia. Ses parents étaient probablement originaires de Livourne, où ce patronyme se rencontre aujourd'hui encore. Un certain David Teglia de Livourne, qui pourrait bien être le grand-père de Del Chiaro (nous avons déjà mentionné que celui-ci avait commencé par s'appeler

<sup>1</sup> C. Boroianu, *Anton Maria Del Chiaro*, dans « *Studia bibliologica* », vol. III, București, 1969, p. 115—132.

<sup>2</sup> Parue à Venise en 1718, à la typographie d'Antonio Bortoli.

<sup>3</sup> N. Iorga, *Introduction à Revoluțiile Valahiei de Anton Maria Del Chiaro* (Les révolutions de la Valachie par Anton Maria Del Chiaro), Jassy, 1929, p. V.

David), avait obtenu le 17 juin 1663 du grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le privilège de l'achat et de la taille des diamants et d'autres pierres précieuses. Pendant dix ans, personne en dehors de lui et de son associé, le marchand Efraim Cassuto, n'a eu le droit d'introduire et de faire commerce, dans les villes de Livourne et de Pise, de tels objets de prix<sup>4</sup>.

Le père de celui qui devait par la suite s'appeler Del Chiaro est Simon Teglia. Deux documents officiels l'attestent : l'un est le registre des baptêmes conservé dans les archives du célèbre Dôme de Florence, où se trouve la mention précise : « Anton Maria Del Chiaro, già Ebreo, chiamato David di Simone Teglia »<sup>5</sup>; l'autre est le témoignage fait par-devers le notaire, à Venise, par l'ancien secrétaire diplomatique, en faveur du petit-fils de l'ancien prince Brancovan, le mineur Constantin Brancovan (prénommé comme son père et comme son grand-père), où le nom du témoin Anton Maria Del Chiaro est complété par la mention : « fils de feu Simon »<sup>6</sup>.

Simon Teglia était commerçant, comme son père. Plus précisément, il était « appaltatore di carta »<sup>7</sup>, c'est-à-dire qu'il avait reçu du « Granduca » le privilège de fournir en papier les villes de Toscane. C'était donc un homme aisé. Il habitait Florence, où son fils est né. Après la mort de Simon, qui a eu lieu avant 1683, sa famille s'est sans doute installée à Livourne, d'où étaient les parents de Simon et peut-être de son épouse.

Il ne fait aucun doute que notre David Teglia est né à Florence. Le même registre des baptêmes spécifie en effet : « Nato in Firenze ». Lors du baptême, qui a eu lieu en 1683, le néophyte avait dans les 14 ans : « d'età d'anni 14, in circa ». Il était donc né en 1669, date confirmée par la chronique manuscrite des moines capucins de Livourne où, en rapport avec la conversion au catholicisme de David, il est précisé que celui-ci avait 14 ans. Cette chronique, dont le titre est *Libretto delle cose più memorabili succese nel Bagno e nelle Galere di S.A. al tempo del Padre Giunipero da Barga predicatore e del P. Mario da Lugliano*<sup>8</sup>, se trouve à l'Archivio Provinciale O.F.M. de Florence. On ne saurait préciser davantage la date de naissance (le mois et le jour) du futur Del Chiaro,

<sup>4</sup> *Pratica segreta*, vol. 192, f. 106<sup>v</sup>, Archivio di Stato, Firenze.

<sup>5</sup> *Battesimi Città di Firenze*, Maschi, 1682—1683, f. 105<sup>v</sup>, Archivio di Santa Maria del Fiore, Firenze.

<sup>6</sup> C. Esarcu, *Documente istorice inedite descoperite in arhivele din Veneția*, in «Revista pentru istorie, arheologie și filologie», I, vol. II, Bucarest, 1883, p. 151.

<sup>7</sup> *Relazione | di quando i Cappuccini | furono deputati | alla cura spirituale del | Bagno | e delle | Galere di Livorno |*. Raccolta dal P. Filippo da Firenze, Predicatore Cappuccino. / L'anno 1706, p. 93, à Archivio Provinciale O.F.M., Firenze.

<sup>8</sup> La chronique n'a pas été rédigée par le P. Giunipero da Barga, ainsi qu'il est indiqué erronément dans *Memoriale de ff. Minori Cappuccini della Toscana*, Firenze, 1932. Au sujet de la conversion de David, voir le ms., ff. 30<sup>v</sup>—31<sup>r</sup>.

vu que le registre des naissances de la Communauté israélite de Florence pour cette période a été détruit pendant la seconde guerre mondiale, de peur des persécutions nazies<sup>9</sup>.

C'est à Florence, sans doute, que David Teglia a eu son premier contact avec l'instruction et qu'aura eu lieu sa conversion au catholicisme. Les conversions se faisaient avec le concours de l'autorité d'Etat, qui accordait des rémissions de peines aux Juifs passés au catholicisme<sup>10</sup>. Plus d'une fois, la propagande parmi les Juifs était faite par des nobles, qui se proposaient même, généreusement, de leur servir de témoins et faisaient des dons coûteux à leurs filleuls.

En ce qui concerne la décision de David Teglia de passer au christianisme, il est à présumer qu'elle a été une conséquence des idées inspirées par la famille Del Chiaro, puisque son parrain était membre de cette vieille famille de gentilshommes florentins, dont la lignée remonte au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>.

Cependant, le jeune homme ne mit pas aussitôt en pratique sa décision de rompre avec sa famille et ses traditions religieuses. Probablement sur le conseil de son futur parrain, il attendit que sa famille, après la mort de Simon Teglia, s'établisse à Livourne et, surtout, il attendit d'accomplir 14 ans. En effet, les dispositions en vigueur donnaient le droit aux parents de revendiquer leurs enfants sous cet âge, s'ils quittaient le domicile familial et se faisaient baptiser, alors que ceux qui avaient accompli 14 ans échappaient à ce droit de revendication s'ils manifestaient la volonté de devenir catholiques<sup>12</sup>.

Le jeune David quitta la maison familiale dans la première moitié du mois d'août 1683 et se présenta chez les moines capucins de Livourne, qui avaient à leur charge les pensionnaires de plus ou moins longue durée du lieu de détention connu sous le nom de « Bagno dei forzati » ou de « Bagno delle galere », où expiaient leurs peines ceux condamnés aux travaux forcés et où étaient gardés aussi les esclaves de sur les galères pendant que celles-ci stationnaient dans un port.

Après une brève période de catéchuménat, le baptême eut lieu, avec le faste habituel, le vendredi 17 décembre 1683, au baptistère du Dôme de Florence, administré par Don Felice Monsacchi. Le parrain fut Leon Battista Del Chiaro, fils de Giulio Del Chiaro et de Lisabetta Alberti. Gentilhomme avantageusement connu et fortuné, il aura certai-

<sup>9</sup> Information due au grand rabbin de Florence.

<sup>10</sup> Antonio Ciscato, *Gli Ebrei in Padova (1300—1800)*, Padova, 1901, p. 144.

<sup>11</sup> Pour l'arbre généalogique, voir *Poligrafo Gargani*, ms. n° 579, Biblioteca Nazionale, Firenze.

<sup>12</sup> A. Ciscato, *op. cit.*, tome III, p. 433.



nement fait à son filleul, selon la coutume, de riches cadeaux. A l'occasion de son baptême, celui-ci prit aussi le nom de famille de son parrain.

L'année suivante (1684), par les soins du père Giunipero, le supérieur des capucins de Livourne, Anton Maria Del Chiaro était inscrit au Collège « San Salvatore » de Florence. Certes, la Florence du XVII<sup>e</sup> siècle ne se situait pas, comme activité artistique, au niveau des siècles antérieurs. Néanmoins, une vie culturelle assez intense continuait à y régner autour des collèges, de l'Université et des Académies, au premier plan desquelles se trouvait l'Accademia della Crusca. Les arts y avaient été supplantés par l'érudition. Fidèles aux traditions de la Renaissance, ces érudits se plongeaient dans les vieux documents, mettaient au jour des inscriptions. On procédait à des échanges d'informations et d'opinions. Francesco de Sanctis a fait remarquer que c'est de l'érudition qu'est née la critique. « L'étude du passé, montre ce maître de l'histoire littéraire, était comme une gymnastique intellectuelle, où l'esprit puisait de nouvelles forces... L'esprit nouveau accompagnait les érudits parmi les monuments anciens. Ils n'étaient même plus de simples érudits : c'étaient des critiques... Le critique de l'Italie était Muratori »<sup>13</sup>. L'œuvre d'assemblage et de publication des documents sera poursuivie au siècle suivant, à Florence comme dans d'autres villes d'Italie, entreprise des plus ardues, comparable à celle réalisée en France par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fondée par Colbert en 1663.

Le Collège « San Salvatore » n'avait pas un long passé derrière lui. Il avait été fondé par la Congrégation San Salvatore de Florence dans le but de donner aux membres de la congrégation ou aux jeunes gens qui se préparaient pour la carrière sacerdotale l'enseignement théologique nécessaire. Mais on y accordait aussi une grande attention aux disciplines humanistes (langue et littérature latines, langue et littérature hellènes, notions d'art poétique, philosophie, histoire, rhétorique).

Anton Maria Del Chiaro quitta le collège florentin avec de solides connaissances de latin, langue qu'il pratiquera avec facilité plus tard, tant à la chancellerie princière de Bucarest qu'à Venise, où il aura recours pour son *Istoria* à des sources rédigées exclusivement en latin. Mieux encore : il enseignera à ses futurs élèves, outre l'italien, la langue d'Horace.

Del Chiaro a étudié les humanités et la rhétorique au Collège « San Salvatore » pendant cinq ans, de 1684 à 1689.

Pendant la dernière décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, Del Chiaro a probablement suivi les cours d'une des universités toscanes. Il n'est même pas exclu qu'il ait fréquenté plusieurs universités, selon la coutume des

---

<sup>13</sup> Francesco de Sanctis, *Istoria literaturii italiene* (Histoire de la littérature italienne), traduction, étude introductive et notes par Nina Façon, București, 1965, p. 746.

étudiants, courante à cette époque, de passer d'une université à l'autre. Il aura donc vécu, lui aussi, cette « peregrinatio academica », phénomène explicable soit par le désir des jeunes d'enrichir leur expérience de la vie, d'étendre le champ de leurs connaissances, soit par leurs sentiments d'admiration pour tel maître qu'ils suivaient avec dévouement s'il avait été transféré d'une université à l'autre <sup>14</sup>.

Il existe des indices suivant lesquels Del Chiaro aurait suivi les cours de l'Université « degli artisti » de Padoue, où l'on enseignait la philosophie et la médecine, bien que son nom ne figure pas dans les registres de cette ancienne et glorieuse institution, qui avait été fréquentée un quart de siècle auparavant par le *stolnic* Constantin Cantacuzène. Il est avéré que, de ce temps, d'assez nombreux jeunes gens suivaient les cours des deux universités — « Università dei legisti » et « Università degli artisti » — sans y être régulièrement inscrits. A Padoue, Del Chiaro aura eu, entre autres, comme professeur le célèbre Antonio Vallisneri (3 mai 1661 — 18 janvier 1730), l'une des personnalités d'élite de la science italienne des premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, professeur de médecine pratique et théorique, membre de la « Royal Society » de Londres et de la « Academia Naturae Curiosorum » de Halle. A. Vallisneri (la famille s'appelait Vallisneri, mais le professeur avait adopté une forme plus musicale du nom) fut un précurseur de l'évolutionnisme. En démontrant que les insectes naissent d'œufs, il a donné le coup de grâce à la théorie de la génération spontanée <sup>15</sup>.

Del Chiaro citera en termes élogieux l'illustre médecin naturaliste dans son *Istoria*, lorsqu'il se réfère à la formation médicale, accomplie sous la surveillance directe du savant professeur padouan, de Georges de Trébizonde et de Jean Chrisoscoleos <sup>16</sup>.

Mais même si Padoue n'avait pas exercé dans la formation de Del Chiaro une influence qui justifiât de sa part le cri bien connu de Jean Zamoyski — « Patavium virum me fecit »<sup>17</sup> — il nous paraît hors de doute que ce vénérable centre universitaire a laissé en lui des traces profondes, lui a ouvert des horizons nouveaux et a achevé la formation encyclopédique du jeune Florentin.

Attiré par la vie trépidante de Venise, Del Chiaro quitte Padoue et s'inscrit comme secrétaire dans la maison de Bernardo Trevisano, ainsi que nous en informe A. Zeno dans une de ses lettres à son frère P. Pier

<sup>14</sup> Giovanni Fabris, *Gli scolari illustri della Università di Padova*, Padova, 1941, p. 11.

<sup>15</sup> Buffon a écrit sur lui : « Il est celui qui a parlé le plus à fond sur le sujet de la génération ».

<sup>16</sup> Del Chiaro, *Istoria...*, p. 191 et 229.

<sup>17</sup> G. Fabris, *op. cit.*, p. 5.

Caterino Zeno<sup>18</sup>. B. Trevisano (1653—1720) était un gentilhomme fort instruit, possesseur d'une bibliothèque riche en manuscrits et livres rares. Il est l'auteur d'une grammaire grecque et d'une grammaire hébraïque, il a publié *Meditazioni filosofiche* (1704), *Cursus philosophicus* (1712) et *Istoria delle lagune di Venezia*. Il était en relations étroites d'amitié avec Apostolo Zeno et avec Antonio Vallisnieri, qu'il avait souvent pour hôtes à sa résidence d'été de Conegliano, non loin de Trévise, au pied des Alpes. C'est le savant auteur de Padoue qui aura recommandé Del Chiaro à Trevisano. Nous avons des raisons de croire que Del Chiaro a accompagné Bernardo, ainsi peut-être que le frère de celui-ci, Francesco Trevisano, dans leurs voyages en France, apprenant à cette occasion assez bien le français pour avoir pu par la suite traduire sans difficulté des livres écrits en cette langue.

A Venise, Del Chiaro a connu Apostolo Zeno (1668—1750), homme de lettres et érudit, figure prestigieuse de la Venise de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Poète, dramaturge, historien, chercheur passionné des antiquités romaines et grecques, numismate, bibliophile, fondateur de l'« Academia degli Animosi », membre de non moins de 31 académies italiennes<sup>19</sup>, A. Zeno a été un animateur de la culture et un précurseur des coryphées du siècle des Lumières. Il a joui de son temps d'une estime et d'une influence considérables, tant en Italie que dans d'autres pays. L'empereur Charles VI le nomma poète et historien de la cour impériale de Vienne, où il vécut douze ans (1718—1730), précédant dans cette fonction l'illustre Métastase. Il a entretenu des rapports avec tous les personnages importants d'Italie et sa correspondance avec Antonio Vallisnieri, Lodovico A. Muratori, Bernardo Trevisano, Scipione Maffei, Antonio Magliabecchi, Giovanni Poleni, Marco Foscarini, etc. reflète ses préoccupations encyclopédiques<sup>20</sup>. C'était un homme généreux, toujours prêt à venir en aide à ceux qui se trouvaient dans le besoin. « E' mio naturale costume di far bene a tutti », déclarait-il dans une de ses lettres<sup>21</sup>. Del Chiaro compte parmi ceux qui ont bénéficié de son appui. Il se pourrait fort bien que Zeno l'ait introduit à l'« Accademia degli Animosi », qu'il l'ait poussé à écrire et à publier.

Entre 1702 et 1708, Del Chiaro a publié à Venise, à la typographie de Domenico Lovisa, *Breve / Compendio / della vita / del gloriosissimo / Santo*

<sup>18</sup> La lettre a été expédiée de Vienne et est datée du 23 août 1727. Elle est reproduite dans *Lettere di Apostolo Zeno*, t. IV, II<sup>e</sup> éd., Venezia, 1785, p. 205.

<sup>19</sup> Voir *Elogio di Apostolo Zeno*, dans « Giornale de' letterati », publié à Florence en 1751, t. VI, II<sup>e</sup> partie, p. 195.

<sup>20</sup> La correspondance a été publiée à Venise dans une première édition en 1752. La II<sup>e</sup> édition, plus ample, mais incomplète, a paru toujours à Venise en 6 volumes, en 1785, comprenant un total de XVI + 2391 p.

<sup>21</sup> *Lettere di A. Zeno*, éd. de 1785, t. II, p. 420.



Fig. 1

*Stefano | Protomartire | col ragguaglio della Traslazione del | di lui Sacro Corpo da Costanti-| nopoli a Venezia | nella Chiesa di S. Giorgio | dedicato | alla Pietosa Divozione delli Signori | Confratelli della Scuola e Sollevo | di Santo Stefano eretto nella | Chiesa Parochiale di esso | Santo in Murano |.* Cet opuscule a paru sans date et sans nom d'auteur. En ce qui concerne sa paternité, il existe une indication des plus précieuses qui permet de l'assigner à Del Chiaro. En effet, dans l'exemplaire conservé à la Biblioteca Marciana de Venise <sup>22</sup>, sur la page de garde, se trouve la mention autographe suivante d'Apostolo Zeno : « *Dono e componimento del Sig<no>re Anton Maria Del Chiaro Fiorentino* » (Don et composition de Monsieur A. M. Del Chiaro le Florentin). Il s'agit, comme on le voit, de l'exemplaire même offert par l'auteur à A. Zeno. Etant donné les relations étroites unissant l'écrivain vénitien et Del Chiaro, la paternité du *Compendio* est indiscutable <sup>23</sup>.

L'année de la parution de l'opuscule ne peut être établie de manière précise. Une mention du texte en révèle pourtant la période approximative. A la page 28, parlant du monastère San Giorgio, situé sur l'île qui fait face à la place Saint-Marc de Venise, Del Chiaro mentionne l'abbé Cleto Caspi, en tant que supérieur à ce moment du monastère (« *di cui sostiene presentemente il governo* »). Or celui-ci a été le supérieur du monastère de 1702 à 1708 et de 1714 à 1718, d'où il résulte que l'ouvrage a paru au cours d'une de ces courtes périodes. Et comme entre 1714 et 1716 Del Chiaro était en Valachie et qu'en 1717—1718 il s'est occupé de la rédaction et de la publication de son *Istoria*, le *Compendio* n'a pu être écrit et paraître que pendant l'intervalle 1702—1708.

Le *Compendio* est un ouvrage hagiographique qui relate brièvement la vie de saint Etienne et la translation de ses reliques à l'église San Giorgio. Après qu'Andrea Palladio, le célèbre architecte (1508—1580), eut construit la monumentale église San Giorgio Maggiore, les reliques du saint furent déposées avec beaucoup de faste, le 15 août 1581, dans le nouvel édifice, où ils se trouvent aujourd'hui encore. Dans sa dernière partie, le *Compendio* fournit des preuves à l'appui de l'authenticité des dites reliques.

A Venise, Del Chiaro entretenait des rapports non seulement avec Bernardo Trevisano et Apostolo Zeno, mais aussi avec les amis de ceux-ci, parmi lesquels l'illustre Antonio Vallisneri. C'est sans doute celui-ci qui l'a poussé à traduire du français en italien le volumineux traité de médecine du docteur Saint-Hilaire, paru en première édition à Paris,

<sup>22</sup> A la cote Misc., 2363.4.

<sup>23</sup> A. Cicogna, *Saggio di bibliografia veneziana*, Venezia, 1847, p. 70 indique également Del Chiaro comme l'auteur du *Compendio*. De même chez Soranzo, dans *Aggiunte al Saggio di bibliografia veneziana del Cicogna*.

en 1680, en deux volumes : *L'anatomie / du / corps humain, / avec ses maladies, / et les remèdes / pour les guérir, / selon les auteurs anciens / et modernes.* / Tome premier. / A Paris, / chez Jean Couterot, rue S. Jacques, a l'image S. Pierre / MDCLXXX /. Avec Privilège du Roy / 240 pages (I<sup>re</sup> partie) + 190 pages (II<sup>e</sup> partie). Le II<sup>e</sup> volume a pour titre : *Les / remèdes / des maladies / du corps humain, / selon les auteurs anciens / et modernes /* (même éditeur et année), 320 pages.

La seconde édition du traité, parue en 1684 (le premier volume) et 1685 (le second volume), est considérablement augmentée (le premier volume a 581 pages, le second 504 pages en un format beaucoup plus grand : 19/12 cm) et complétée par 55 planches anatomiques. Les deux premières éditions ont été publiées sans nom d'auteur. Celui-ci n'apparaît qu'à partir de la III<sup>e</sup> édition, sur la page de titre : *L'anatomie / du / corps humain / avec / ses maladies / par le sieur De Saint Hilaire*, Paris, 1698.

En examinant les différentes éditions du traité (1680, 1684, 1685, 1698, 1702), jusqu'à l'année où a paru la traduction de Del Chiaro, nous sommes arrivé à la conclusion que celui-ci a utilisé la II<sup>e</sup> édition, de 1685. La traduction italienne, imprimée dans la typographie bien connue du Séminaire de Padoue en 1709, est elle aussi sans nom d'auteur.

Un compte rendu du *Giornale de' letterati d'Italia*, vol. I, 1710, p. 413—415, fournit quelques intéressantes précisions : « Quoique son nom ne soit pas indiqué, le traducteur est le sieur Antonio Maria Del Chiaro le Florentin, qui s'est fort bien acquitté de sa mission ». L'auteur du compte rendu montre ensuite que le traité de Saint-Hilaire avait été traduit en entier (ce qui représente un total de 1085 pages dans la II<sup>e</sup> édition française), mais qu'on n'en a publié que la dernière partie, vu qu'il manquait les gravures nécessaires aux chapitres d'anatomie du I<sup>er</sup> volume.

La traduction de Del Chiaro est intitulée : *Trattato / de' rimedi / per le / malattie / del corpo umano / tradotto dal franzese / con due lettere in fine, / l'una di Ragguaglio di varie Osservazioni nuove ne' / Vermini del corpo umano, intorna alla loro origine, / indicazioni, e rimedi ; l'altra sopra gl'Insetti / dentro gl'Insetti.* / In Padova, MDCCIX, / nella Stamperia del Seminario, Appresso Gio. Manfrè, / con licenza de' Superiori e Privileggio. / 323 p. La traduction est correcte et justifie les appréciations favorables de l'auteur (anonyme) du compte rendu du « *Giornale de' letterati d'Italia* ». Nous présumons que celui-ci n'est autre qu'Antonio Vallisnieri, étant donné que tous les ouvrages de médecine étaient présentés dans le « *Giornale* » par le célèbre professeur padouan, l'un des fondateurs et des rédacteurs de la revue. Il s'avère ainsi que Del Chiaro non seulement connaissait bien la langue française, mais qu'il était également au courant des problèmes et de la terminologie des sciences médicales.

# TRATTATO DE' RIMEDJ

PER LE

## MALATTIE

DEL CORPO UMANO

TRADOTTO DAL FRANZESE;

Con due Lettere in fine,

*L'una di Ragguaglio di varie Osservazioni nuove ne' Vermini del Corpo umano, intorno alla loro origine, indicazioni, e rimedj; L'altra sopra gl' Insetti dentro gl' Insetti.*



IN PADOVA, M.DCCIX.

Nella Stamperia del Seminario, appresso Gio: Manfrè,  
Con Licenza de' Superiori, e Privileggio.

Fig. 2

A Venise, Del Chiaro aura peut être connu Nicolae Caragiani, l'agent très actif de Constantin Brancovan, que l'*Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* n'omet pas de mentionner. N. Caragiani était probablement Roumain de Macédoine, originaire de Jannina, et il entretenait des relations d'amitié et commerciales avec ses compatriotes de Moscopole<sup>24</sup>. C'est peut-être lui qui a invité Del Chiaro à se rendre en Valachie, où le besoin se faisait sentir d'un secrétaire pour l'italien. La décision d'entreprendre un aussi long voyage fut prise par celui-ci en 1709. Il aura d'ailleurs entendu parler de la cour de Brancovan et de l'admiration du prince pour l'Italie non seulement par Caragiani, mais aussi par d'autres Vénitiens ayant voyagé dans les pays roumains ou qui étaient en relations commerciales avec eux.

Apostolo Zeno, Bernardo Trevisano, Antonio Vallisnieri et d'autres érudits, dont les connaissances sur la Valachie étaient minimales, ont demandé avec insistance à Del Chiaro, avant son départ, de recueillir et de transmettre à ses compatriotes des informations sur ce peuple qui descendait des Romains. Il régnait en Italie le même intérêt pour les pays roumains qu'en Allemagne, qui allait demander quelques années plus tard à Dimitrie Cantemir des informations du même ordre sur la Moldavie. Dans sa préface au lecteur, Del Chiaro parle des « demandes insistantes faites par des personnes érudites pour que je recueille toutes les informations plus importantes » sur la Valachie<sup>25</sup>.

Le départ de Del Chiaro a eu lieu « vers la fin de l'année 1709 », comme il le montre au même endroit. Plus loin, il dit que, voyageant vers Belgrade, il s'est arrêté deux semaines, en mars 1710, à Sarajevo<sup>26</sup>. On se demande s'il a pu vraiment mettre si longtemps (trois à quatre mois) de Venise à Sarajevo, alors que Miron Costin nous informe que, de son temps, on ne mettait de Belgrade à Venise que trente jours. Ici une précision s'impose. A Venise, la fin de l'année ne signifie pas la fin du mois de décembre, mais la fin de février, car dans la Sérénissime République l'année commençait le 1<sup>er</sup> mars. Ainsi donc, Del Chiaro est parti vers la fin de février 1710 (d'après l'actuel calendrier) et est arrivé à Bucarest, compte tenu de son arrêt à Sarajevo, vers la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai 1710. Par conséquent, le Florentin n'est entré en fonction comme secrétaire du prince ni en 1697, suivant l'indication des encyclopédies italiennes<sup>27</sup>, ni en 1714, comme l'a affirmé l'his-

<sup>24</sup> Voir Valeriu Papahagi, *Moscopole, metropola comercială și culturală a românilor din Peninsula Balcanică în secolul al XVIII-lea* (Moscopole, métropole commerciale et culturelle des Roumains de la péninsule balkanique au XVIII<sup>e</sup> siècle), Roșiorii de Vede, 1939, p. 8.

<sup>25</sup> Del Chiaro, *Istoria...*, p. XII.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 35.

<sup>27</sup> *Enciclopedia Treccani*, vol. XII, p. 516; *Dizionario enciclopedico italiano*, vol. III, Roma, 1956, p. 801; *Grande dizionario enciclopedico Utet*, vol. VI, II<sup>e</sup> éd., Torino, 1968, p. 101.



torien N. Dobrescu <sup>28</sup>, ni en 1709, ainsi que l'ont soutenu Nicolae Iorga <sup>29</sup>, Ramiro Ortiz <sup>30</sup>, Salvatore Sibilìa <sup>31</sup> et, plus récemment, Ștefan Ionescu et Panait P. Panait <sup>32</sup>.

Le trajet de Venise à Bucarest, par Sarajevo et Belgrade, en diligence a dû durer près de dix semaines. La fatigue du voyage avait comme contrepoids l'attrait de nouveaux décors, comme ceux offerts par la Bosnie, la Serbie et la Valachie. Bucarest, en plein printemps, n'a pu manquer d'impressionner le voyageur par son paysage inédit, ses habitations insulaires perdues dans leurs immenses jardins, à l'ombre d'arbres séculaires.

Bien reçu partout, Del Chiaro parlera plus tard dans son *Istoria* de l'inappréciable hospitalité roumaine. A la cour princière, le Florentin prit place à côté des cinq autres secrétaires pour les langues étrangères, qui travaillaient sous les ordres directs de l'érudit *stolnic* Constantin Cantacuzène. Le nouveau secrétaire, qui avait accompli quarante ans, était pourvu non seulement d'une culture encyclopédique, accumulée au cours de ses longues années d'études dans les écoles d'Italie, mais aussi d'une riche expérience de la vie, acquise dans les grands centres de Florence, Padoue et Venise. Sa présence rappelait au *stolnic* ses propres années d'études en Italie, à Venise et à Padoue, ainsi que ses illustres professeurs padouans. Il invitera souvent Del Chiaro chez lui et il est certain que beaucoup des informations sur le pays et le peuple roumains, ainsi que sur la famille Cantacuzène, lui auront été fournies par le vieux *stolnic* et par son frère, le spathaire Mihai Cantacuzène. Malheureusement, les relations entre les puissants frères Cantacuzène et Constantin Brancovan n'étaient plus celles d'autrefois, depuis que les premiers voyaient leur influence et leur rôle dans la direction des affaires du pays menacés par les fils du prince. Leurs intrigues à Constantinople aboutiront au dénouement tragique de l'été de 1714.

Brancovan était entré dans la vingt-deuxième année de son règne, un règne sage et habile, tout de prudence, dédié à la paix par l'équilibre de la politique étrangère. Del Chiaro a admiré sa souplesse politique, son affabilité, sa bonté, sa générosité, sa vocation pour la culture. A la cour

---

<sup>28</sup> N. Dobrescu, *Istoria bisericii române din Oltenia în timpul ocupațiunii austriace — 1716—1739* (Histoire de l'Eglise roumaine d'Olténie au temps de l'occupation autrichienne — 1716—1739), București, 1906, p. 74.

<sup>29</sup> N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* (Histoire des Roumains par les voyageurs), vol. II, II<sup>e</sup> éd., București, 1928, p. 10.

<sup>30</sup> Ramiro Ortiz, *Per la storia della cultura italiana in Romania*, Bucarest, 1916, p. 121.

<sup>31</sup> Salvatore Sibilìa, *La Romania da Decebalo a Carol II. Visione storica in relazione ai rapporti con l'Italia*, Bologna, 1939, p. 147.

<sup>32</sup> Șt. Ionescu et Panait I. Panait, *Constantin vodă Brîncoveanu. Viața, domnia, epoca* (Le prince Constantin Brancovan. Sa vie, son règne, son époque), București, 1969, p. 51.

princière, le Florentin trouva quelque chose de l'atmosphère culturelle de l'Italie. Le médecin en chef du prince était le comte italien Bartolomeo Ferrati, qui avait remplacé son compatriote Jacopo Pilarino, nommé consul de Venise à Smyrne. Le prédicateur de la cour était Giovanni Abrami, Grec de Venise. Le prince entretenait une correspondance avec la Sérénissime République. Ses fils, notamment Ștefan, parlaient l'italien. La bibliothèque de Brancovan aussi bien que celle du *stolnic* renfermaient des livres italiens. Les anciens boursiers du prince en Italie étaient maintenant professeurs à l'Académie princière. Dans l'architecture des palais qu'il avait bâtis l'influence italienne était visible. Aux murs étaient suspendus de grands miroirs vénitiens. Enfin, la cour du palais de Bucarest était aménagée en style italien par des jardiniers venus de la lointaine péninsule.

Del Chiaro dut pourtant renoncer au costume occidental et se vêtir à la manière orientale. De sa tenue d'autrefois il ne garda que la perruque, le chapeau, la cravate et la canne de bambou.

Présent dans la suite du prince lors de ses voyages à travers le pays, souvent invité sur les terres et dans les manoirs des boyards, Del Chiaro eut l'occasion de connaître et d'admirer les beautés et les richesses de la Valachie. Il prend contact avec les paysans, entre dans leurs maisons, est frappé par la propreté de leurs intérieurs. Il enregistre avec une évidente satisfaction les qualités du peuple roumain, dont il s'efforce d'apprendre la langue, qui lui dévoile des ressemblances insoupçonnées avec la langue de son pays. Les noms roumains, d'une part, la langue, tant par son lexique que par sa structure grammaticale, d'autre part, sont à ses yeux de puissants arguments pour la romanité de ce peuple. Les mots roumains utilisés au cours de l'exposé (au nombre de 138), ainsi que le vocabulaire et les propositions roumaines insérées à la fin de l'*Istoria* (135 autres termes roumains), démontrent que le secrétaire diplomatique de Brancovan s'était familiarisé avec la langue du pays.

Del Chiaro a été le contemporain et parfois même le témoin oculaire d'événements de large résonance européenne. Ainsi, en premier lieu, le conflit russo-turc de 1711, lorsque Brancovan, prudent, n'intervint pas. Le Florentin croyait que si le prince valaque avait expédié les provisions demandées par le tsar, les Russes auraient été vainqueurs sur le Prut en 1711. Adversaire des Turcs, Del Chiaro loue Dimitrie Cantemir pour l'aide fournie aux Russes, ainsi que Toma Cantacuzène, qui avait rallié sans en avertir le prince le camp de Pierre le Grand.

Quoique secrétaire princier, Del Chiaro garde sa liberté de pensée par rapport au point de vue officiel, tel qu'il est exprimé dans la chronique de Radu Greceanu. A cet égard, ses opinions coïncidaient avec celles du métropolitain Antim Ivireanul, dont il admirait les multiples talents et dont il mentionne dans son œuvre l'activité culturelle.

Pendant ses heures de loisir, Del Chiaro traduisait du français en italien *Le Massime degli Orientali*. Cette traduction s'est perdue, mais Del Chiaro en parle dans son *Istoria*, lorsqu'il donne la liste des principaux ouvrages imprimés sous le règne de Constantin Brancovan, de lui connus. Voici ce qu'il en dit : « *les maximes des Orientaux*, traduit du français en italien, traduction faite par moi et dédiée au prince Constantin Brancovan, sur l'ordre duquel le père Jean Abrami (alors prédicateur au service du prince) les a traduites en grec populaire, mais non sans leur apporter d'importantes modifications. Puis elles ont été traduites du grec en roumain par les soins de l'archevêque de Valachie Antim, qui les a imprimées dans les deux langues, aux frais d'Apostol Manu, en 1713, à Bucarest ».

Le titre du livre dans la traduction de Del Chiaro, *Le massime degli Orientali*, reproduit le titre français : *Les maximes des Orientaux*, alors que le titre de la traduction roumaine due à Antim s'éloigne quelque peu du titre original, ce qui s'explique par le fait qu'Antim a travaillé sur la version néo-grecque de Jean Abrami : Γνωμικά παλαιῶν τινων φιλοσόφων.

La source de l'œuvre imprimée en 1713 à Bucarest n'a été identifiée que ces derniers temps, par Alexandru Duțu. Dans un article publié dans la revue « Steaua », celui-ci émet l'opinion que Del Chiaro a apporté d'Italie le manuscrit de la traduction, « fait qui implique l'existence de relations personnelles entre lui et l'orientaliste français ou les cercles scientifiques parisiens d'où il aurait pu obtenir le livre ». L'orientaliste dont il s'agit est Antoine Galland (1646 — 1715), célèbre par sa traduction des *Mille et une nuits*, et le livre de celui-ci traduit par Del Chiaro est : *Les bons mots et les maximes des Orientaux*. Traduction de leurs ouvrages en arabe, en persan et en turc, Paris, 1694<sup>33</sup>. Alexandru Duțu a repris le problème dans une ample étude, intitulée *Peregrinarea cărților de « desfătare » brîncovenesti* (Chemins parcourus par les livres d'« amusement » au temps de Constantin Brancovan)<sup>34</sup>, où, par des transcriptions répétées, il suit à la piste l'intense circulation des maximes dans toutes les régions roumaines. Elles ont été réimprimées à deux reprises au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Rîmnic (1783) et à Sibiu (1795); une partie d'entre elles sont même entrées dans un recueil de chants religieux (les premières pages de *Octoiul Mic*, Jassy, 1786).

Les maximes ont été recueillies par Antoine Galland de « quelques livres arabes, persans et tures de morale, autant en vers qu'en prose »,

<sup>33</sup> Al. Duțu, *Contribuții documentare la tratatul de « Istoria literaturii române »* (Contributions documentaires au traité d'« Histoire de la littérature roumaine »), dans « Steaua », XVI, 1965, n<sup>o</sup> 9, p. 119.

<sup>34</sup> Al. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII—1700—1821* (Coordonnées de la culture roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle — 1700—1821), études et textes, București, 1968, p. 23, 116.

les sources étant du reste difficile à identifier. Les plus de deux cents sentences morales transcrites par Al. Duțu en annexe à son étude, avec le texte français en regard, montrent que Jean Abrami ne s'est pas trop écarté de l'original. Del Chiaro a donc exagéré lorsqu'il mentionne que le prédicateur grec « les a traduites en grec populaire, mais non sans d'importantes modifications » (p. 44).

Peu de temps après la parution de l'ouvrage *Pilde filosofești* (Sentences philosophiques), « qui a été pieusement dédié à Son Altesse le gouverneur de Valachie le voïvode Ioan Constantin Basarab », le règne de celui qui avait patronné durant près de vingt-six ans la culture roumaine devait prendre fin dans des circonstances dramatiques. Del Chiaro vécut les terribles jours de la fin mars (ancien style) 1714, lorsque Constantin Brancovan fut déposé et obligé de se rendre avec la plus grande partie de sa famille à Constantinople. Il écrira dans son *Istoria* des pages impressionnantes sur la décapitation barbare du prince en août 1714, ainsi que sur son admirable comportement.

Del Chiaro conserve sa fonction de secrétaire diplomatique sous le règne de Ștefan Cantacuzène, pour lequel il n'éprouve guère de sympathie, le considérant responsable de la chute de Brancovan et l'accusant d'avoir interdit l'entrée en Valachie des gazettes et des calendriers italiens (p. 198). Il existe de puissants indices qu'en 1714—1716 Del Chiaro a rempli non seulement la fonction de secrétaire, mais aussi celle de professeur d'italien et de latin auprès des fils de Ștefan Cantacuzène et de Nicolae Mavrocordato, le premier prince phanariote.

Les professeurs d'italien et de latin étaient très recherchés de ce temps, aussi les étrangers connaissant ces langues trouvaient-ils sûrement et rapidement à se placer dans les maisons pleines d'enfants des boyards. Del Chiaro mentionne que ceux qui, dans différents pays, s'élevaient contre les pratiques de la religion catholique trouvaient asile en Valachie, où ils gagnaient leur vie en enseignant le latin<sup>35</sup>. L'italien aussi bien que le latin étaient utilisés dans les relations diplomatiques, c'étaient des langues internationales. Et puis [rappelons-nous les liens de toute une vie du *stolnic* Constantin Cantacuzène avec l'Italie, l'influence italienne au temps du règne de Constantin Brancovan, l'importance des échanges commerciaux entre la Valachie et Venise. Dans un tel contexte, il est vraisemblable que le *stolnic* ait demandé à Del Chiaro à être le professeur de ses petits-fils Radu et Constantin, les fils de Ștefan Cantacuzène.

Le 7 juin 1716, Ștefan Cantacuzène était exécuté à Constantinople en même temps que son père, l'érudit *stolnic*. La princesse Păuna, veuve

<sup>35</sup> Del Chiaro, *Istoria...*, p. 28 et 93.

du prince exécuté, réussit à s'échapper avec ses fils, s'embarquant à Constantinople sur un bateau qui les amena à Messine. Traversant l'Italie du sud au nord, avec des haltes à Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, les fuyards arrivèrent à Vienne au début du mois de novembre 1716.

Le trône princier fut occupé par Nicolae Mavrocordato, que les Turcs avaient nommé antérieurement en Moldavie. Son règne fut de courte durée, de février à novembre 1716, temps durant lequel Del Chiaro continua à exercer ses fonctions de secrétaire diplomatique et de professeur, cette fois-ci auprès des fils de Nicolae Mavrocordato.

Nicolae Mavrocordato, fait prisonnier par les Autrichiens, fut conduit à Sibiu avec toute sa famille. Del Chiaro l'accompagna dans cette jolie ville de Transylvanie, où tous arrivèrent le 7 décembre 1716. Avant leur départ de Tirgoviște, Del Chiaro était intervenu auprès du commandant Dettin en faveur du prêtre Jean Abrami, que le prince avait fait enfermer dans un cachot au monastère de Snagov<sup>36</sup>. Sur les insistances du secrétaire princier, le prêtre vénitien fut mis en liberté.

Se rendant compte que l'exil du prince allait être de longue durée, Del Chiaro décida de retourner à Venise, par Vienne. Il arriva dans la capitale autrichienne vers le milieu du mois de janvier 1717. Là il rencontra la princesse Păuna et ses fils, qui avaient sollicité l'aide du pape Clément XI (1711—1740).

Au printemps de 1717 Del Chiaro retourne à Venise, où il commence la rédaction de son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, sur la base des notes prises au cours de son séjour en Valachie.

En novembre 1717, Del Chiaro reçoit à Venise la visite du docteur Georges de Trébizonde, ancien boursier de Constantin Brancovan à Padoue. Demeuré fidèle à la famille de son bienfaiteur, le médecin venait avec une procuration de la part de la princesse Marica, la veuve de Constantin Brancovan, pour faire reconnaître les droits de son petit-fils âgé de dix ans, Constantin, fils de son fils aîné dénommé également Constantin, sur l'argent déposé à Venise par son époux. Del Chiaro fut cité pour déclarer sous serment que le défunt prince n'avait pas laissé de testament et que, par conséquent, sa fortune devait revenir à son petit-fils comme unique successeur, les filles mariées étant exclues de la succession<sup>37</sup>.

Jusqu'en novembre 1717, lorsqu'il rendit son témoignage, Del Chiaro avait écrit 114 sur les 254 pages de *l'Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*<sup>38</sup>. Le reste allait être écrit pendant les trois mois suivants. A la fin de l'année 1717 — de l'année vénitienne, c'est-à-dire

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 221.

<sup>37</sup> C. Esarcu, *Documente...* dans « Revista pentru istorie, arheologie și filologie », 1<sup>re</sup> année, vol. II, Bucarest, 1883, p. 151.

<sup>38</sup> Del Chiaro, *op. cit.*, p. 114. Del Chiaro a comparu devant le notaire le 26 novembre.

I S T O R I A  
 D E L L E  
 MODERNE RIVOLUZIONI  
 D E L L A  
 VALACHIA,

Con la Descrizione del Paese; Natura, Costumi,  
 Riti, e Religione degli Abitanti;

*Annessavi la Tavola Topografica di quella  
 Provincia, dove si vede ciò, che è restato  
 nella Valachia agli Austriaci nel  
 Congresso di Passarowitz:*

COMPOSTA DA ANTONMARIA DEL CHIARO  
 FIORENTINO.

IN VENEZIA, MDCCXVIII.

Per Antonio Bortoli.

A spese dell' Autore.

*Con licenza de' Superiori, e Privilegio dell' Eccellentiss. Senato,  
 e anco della Santità di N. S. Papa Clemente XI.*

Fig. 3

fin février 1718 — l'ouvrage était prêt <sup>39</sup>. Avant d'être imprimée, l'*Istoria* fut lue à l'état de manuscrit par A. Zeno, qui fit à son sujet un compte rendu sommaire, mais élogieux, dans le vol. XXX (1718) de « Giornale de' letterati d'Italia ». Ce périodique avait été fondé par Apostolo Zeno, Antonio Vallisnieri et Scipione Maffei, à Venise, en 1710, mais l'animateur en fut A. Zeno, qui réussit à le faire paraître jusqu'en 1740. Ce fut là, du reste, son titre de gloire, car la revue était un organe de publicité pour toute l'Italie (comme l'indique son titre) et a donc contribué à préparer le terrain pour l'unité de l'Etat.

Peu de temps après la parution de son livre, Del Chiaro quittait l'Italie et s'établissait pour quelques années à Londres. Son départ a eu lieu à la fin de 1718 ou au commencement de 1719. En effet, dans une lettre adressée de Vienne, le 31 décembre 1718, au docteur A. Vallisnieri, A. Zeno dit entre autres : « On m'a dit et on m'a écrit des choses fort curieuses sur Monsieur A. C. . . . Ce serait pire s'il allait s'installer en Angleterre. . . . Je ne veux ni le dire, ni le croire » <sup>40</sup>. Ce « Monsieur A. C. » ne peut être qu'Anton Del Chiaro, qui avait pris la décision de partir pour l'Angleterre. Ainsi que nous l'avons montré plus haut, le Florentin était en relations tant avec le célèbre médecin padouan qu'avec le poète officiel de la cour de Vienne. Aucun des amis ou des correspondants de Zeno, en dehors d'Anton Del Chiaro, n'avait un nom commençant par ces initiales. Quant au but du départ de celui-ci pour Londres, il est difficile de le préciser. On peut supposer qu'il y fut engagé comme secrétaire et professeur d'italien.

Au bout de quelques années, sa situation à Londres était devenue précaire. D'autre part, ses relations avec Zeno n'étaient plus aussi bonnes qu'autrefois, car voici ce que celui-ci écrit à son frère P. Pier Caterino Zeno, à Venise : « Savez-vous qui m'a écrit de Londres ? Anton Maria Del Chiaro, qui a demeuré à la maison Trevisano et qui a écrit une histoire de la Valachie. Il m'écrit qu'il se trouve dans la plus grande misère et qu'il voudrait venir à cette cour <sup>41</sup>. Mais moi je lui réponds que s'il veut mourir de faim, il n'a qu'à faire ce voyage. Il ne me manque plus que ça, d'avoir cet homme auprès de moi ; de ma vie je n'ai connu une personne plus impertinente et plus imprudente. S'il n'ajoute pas foi à mes dires, il sera convaincu par Faustina, à qui j'ai assez dit là-dessus » <sup>42</sup>. La lettre a été expédiée de Vienne le 23 mars 1726.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 234.

<sup>40</sup> A. Zeno, *Lettere* . . . , t. II, p. 460.

<sup>41</sup> La cour de Vienne, où Zeno était encore engagé en qualité de poète et d'historiographe officiel.

<sup>42</sup> A. Zeno, *op. cit.*, t. IV, p. 100—101.

Ce qui était intervenu entre-temps, ce qui avait fâché l'écrivain vénitien, les raisons pour lesquelles A. Zeno — qui avait aidé autrefois Del Chiaro et, huit ans auparavant, avait écrit des paroles élogieuses sur l'*Histoire des révolutions modernes de la Valachie* et sur son auteur — parlait maintenant avec tant de passion contre lui, voilà des questions auxquelles on ne peut répondre à l'heure actuelle. Mais ce qui, plus que le courroux de Zeno, nous intéresse dans le fragment de lettre cité, c'est la nouvelle qu'en mars 1726 Del Chiaro se trouvait encore à Londres, qu'il était dans la gêne et qu'il aurait désiré s'engager à la cour de Vienne. La réponse de Zeno était décourageante. Pour le faire renoncer à son projet, celui-ci recourut aux bons offices de Faustina Bordoni (1695 — 1781), un célèbre mezzo-soprano vénitien qui en 1725 — 1726 avait chanté avec grand succès à Vienne et s'appropriait maintenant à partir pour une série de représentations d'opéra à Londres<sup>43</sup>.

Del Chiaro fut obligé de rentrer en Italie. Il avait 57 ans. Dépourvu de ressources, il fait de nouveau appel à l'aide de Zeno. Passant outre à ses ressentiments, reflétés comme nous venons de le voir dans sa correspondance de cette période, Zeno intervient en faveur de l'ancien secrétaire princier. Il prie son vieil ami Anton Francesco Marmi, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, gentilhomme de la cour du grand-duc de Toscane, personnage en vue de cette époque, secrétaire de la célèbre « Accademia della Crusca » de Florence, de lui trouver un poste de professeur dans sa ville natale. Marmi, faisant jouer son influence (après la mort de Magliabecchi il deviendra bibliothécaire du duc), lui trouve un poste de professeur à l'école publique de Portoferraio. Nommé « maestro pubblico d'umanità »<sup>44</sup>, Del Chiaro enseigne la grammaire italienne, le latin, la rhétorique, l'histoire, des éléments de logique et de mythologie<sup>45</sup>.

Peu de temps après, apprenant que son protecteur, le duc Antonio Ferdinando Gonzaga va épouser Teodora, fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, Del Chiaro recueille des vers laudatifs en vue d'un livre dédié à cet heureux événement. Ce livre, dont s'est occupé Anton Maria Del Chiaro, a paru en 1727 à Pise sous le titre : *Clio festeggiante | per le felicissime nozze | dell'altèzze serenissime | D'Antonio | Ferdinando | Gonzaga, | duca di Guastalla, | Bozzolo, Sabioneta ecc. | e Teodora, | Principessa | di Hassia Darmstat*<sup>46</sup>. C'est une brochure de 16 pages, du format 22/16 cm. Après la préface dédicatoire (p. 3 — 4), en date du 17 février 1727, le livre

<sup>43</sup> Voir *Enciclopedia della musica*, vol. I, G. Ricordi, Milano, 1963, p. 295.

<sup>44</sup> Voir la lettre de Zeno du 10 mai 1727 à son frère Pier Caterino Zeno, dans *Lettere...*, vol. IV, p. 184.

<sup>45</sup> Eugenio Branchi, *Corografia, fisica, storica e statistica dell'isola dell'Elba*, ms. rédigé en 1859, p. 65 (à la Bibliothèque communale de Portoferraio).

<sup>46</sup> Parue à Pise, à la typographie de Domenico Carotti.



CLIO FESTEGGIANTE

PER LE FELICISSIME NOZZE

DELL' ALTEZZE SERENISSIME

D' ANTONIO

FERDINANDO

GONZAGA

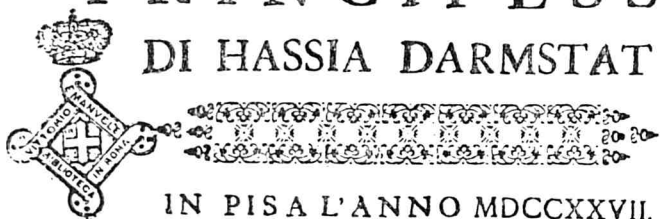
DUCA DI GUASTALLA,

BOZZOLO, SABIONETA, &c.

E TEODORA

PRINCIPESSA

DI HASSIA DARMSTAT



IN PISA L'ANNO MDCCXXVII.

Per Gio: Domenico Carotti Stampatore del S. Uffizio.  
*Con licenza de' Superiori.*

Fig. 4

renferme 12 sonnets (p. 5—16) signés par le chanoine Pietro Ranieri Corazzi, le chanoine D'Abramo, P. M. di Firenze, T. B., L'Accademico Disunito, L'Accademico Scordato, Bastiano Gramozza, Bramozzo Magarti, Tommaso Baragazzi (deux sonnets). Ainsi qu'on peut voir, les auteurs ont signé de leurs pseudonymes académiques.

La préface de Del Chiarò ne présente qu'un intérêt biographique. Elle confirme que son auteur est rentré à une date relativement récente d'Angleterre et révèle que ses relations avec le duc de Guastalla, Antonio Ferdinando Gonzaga, auquel il avait dédié en 1718 son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, se maintiennent tout aussi bonnes. Une fois de plus, le Florentin proclame publiquement son admiration, son respect, son attachement et sa reconnaissance pour celui qui l'avait aidé autrefois et dans l'appui duquel il espère encore. Il montre qu'apprenant, à son retour d'Angleterre, le mariage projeté, il a fait appel à une série de personnes de talent pour composer ce recueil de vers en l'honneur de l'heureux événement. Il s'agit de vers laudatifs, sans mérites artistiques, tous en italien. Deux ans plus tard, le duc Antonio Ferdinando Gonzaga, ce « protecteur des sciences », selon l'expression de Del Chiaro, mourait au retour d'une chasse d'un stupide accident dû à sa propre imprudence.

Après 1727, les nouvelles sur Del Chiaro s'éteignent. Son nom n'apparaît dans aucune des correspondances publiées jusqu'à ce jour. La découverte de ses archives personnelles (si elles n'ont pas disparu pour toujours), de lettres adressées à ses amis et connaissances, ainsi que d'autres documents faisant partie de collections particulières, réussiront peut-être un jour à éclairer les parties encore obscures de sa vie et de son activité.

## QUELQUES PROBLÈMES CONCERNANT LE RÉGIME DE LA DOMINATION OTTOMANE DANS LES PAYS ROUMAINS

(concernant particulièrement la Valachie \*)

ION MATEI

### 1. POSITION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES ET LEUR RÉGIME DANS LE CADRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

Bien que l'historiographie roumaine ait fait, surtout ces derniers temps, d'appréciables progrès dans la connaissance du régime de domination ottomane dans les Principautés roumaines, le problème est loin d'être en tous points éclairci. Font tout particulièrement défaut les précisions sur l'évolution du statut juridique des Principautés pendant cette période. Pour une bonne part, cette situation est due au manque de textes officiels de l'époque où s'est établie la suzeraineté ottomane. Durant ces dernières décennies néanmoins, quelques nouvelles données de source ottomane (autres que les sources narratives, par ailleurs assez vagues) sont venues enrichir la documentation, sans toutefois conférer de réponses à maintes questions.

Outre la pénurie des matériaux documentaires, certaines déficiences existent également dans le domaine de l'interprétation des documents et des méthodes de recherche. On peut même parler d'une interprétation erronée du régime de suzeraineté ottomane, par l'application d'une terminologie propre à la féodalité européenne ; or, ces notions ont eu parfois

---

\* Fragment d'un ouvrage de plus grandes proportions, consacré aux *qapūkehayā* de Valachie, dont nous publions une partie du chapitre d'introduction. En constatant que la plupart des recherches effectuées jusqu'à présent autour du problème du régime de domination ottomane dans les Principautés sont parties des états de fait observés en Moldavie et Transylvanie, l'auteur — dans un cadre plus général et comparatif — envisage ici tout spécialement la situation, moins étudiée, de la Valachie. Ne s'agissant néanmoins que d'un chapitre introductif, et non pas d'une investigation de caractère spécial, l'auteur ne se propose pas de présenter une étude exhaustive, mais seulement de mettre en lumière quelques problèmes posés surtout par certains matériaux et de nouvelles données.

un contenu analogue, dans l'Empire ottoman et dans le droit islamique, mais non pas identique. De fait, il convient en ce sens de tenir compte de l'évolution de ces institutions dans les conditions du développement de l'Etat et du droit ottomans d'une part, autant que, d'autre part, de l'action exercée par certains éléments nouveaux dus à l'impact ottoman-européen quoique ceux-là ne sont connus que dans les grandes lignes.

Quant aux problèmes liés aux méthodes de recherche, il faut dire qu'à peu d'exceptions près, les recherches, d'habitude limitées au moment de l'établissement de la suzeraineté ottomane ou à des moments de pointe, ont considéré ces conclusions valables pour toute la période où s'est exercée cette suzeraineté, sans envisager l'évolution du régime et sans tenir compte des données offertes par la comparaison du développement des Principautés roumaines avec les zones de l'Empire ottoman qui ont connu — ne serait-ce que temporairement — un régime similaire. Il est vrai que l'évolution du régime juridique déroborait souvent la modification des formes aux regards du chercheur qui emploie, sans pressentir le danger, des termes et des notions des XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècles lorsqu'il s'occupe des XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècles.

Il est évident qu'en signalant ces défauts méthodologiques, nous présentons des desiderata maxima, difficilement réalisables à l'état actuel de la connaissance des documents. D'autant moins peut-il être dans notre intention d'aborder ici tous ces problèmes. D'ailleurs, l'espace qui leur revient dans le présent travail est assez limité : ils réclament en fait des recherches distinctes, par rapport auxquelles nous ne pouvons que nous borner à en esquisser certains aspects, en utilisant l'historiographie et quelques données plus récentes.

Les Principautés roumaines, tout comme d'autres pays ou zones non musulmanes ou d'autres régions musulmanes éloignées (la République de Raguse, certaines îles de la mer Egée, les Principautés géorgiennes ou le Khanat de Crimée, etc.), n'ont pas été comprises dans le système administratif ottoman, mais formaient des entités séparées, des zones privilégiées, jouissant d'une très large autonomie administrative (les traités modernes d'histoire turque les englobent sous la désignation *tabî imtiyazlı hükümetler ve beylikler*).

Aussi bien, en parlant des actes authentifiant la suzeraineté ottomane, l'historiographie roumaine employa-t-elle pendant longtemps le terme de « traité » et ce n'est que plus tard que, sur le modèle européen, elle utilisa celui de « capitulations ». Longtemps également, l'historiographie roumaine et celle de l'étranger tinrent pour authentiques des traités invoqués comme ayant été conclus entre la Moldavie et l'Empire ottoman, ainsi que le traité prétendument conclu entre Mircea l'Ancien et Bāyazīd I<sup>er</sup>. Mais tous ces traités s'avérèrent plus tard être

des faux de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est vrai qu'en évoquant des circonstances réelles et en partant d'une pratique consacrée, ces documents ne furent pas contestés dans leur essence par les Turcs et même acceptés ultérieurement comme authentiques.

Il n'y a pas lieu de refaire ici l'historique du problème<sup>1</sup>, qui est de nouveau analysé dans un ouvrage récent, où les dernières recherches de l'historiographie roumaine sont mises à profit<sup>2</sup>; toutes les enquêtes font ressortir le fait qu'en dépit de la forme sous laquelle ont été conservés les soi-disant traités (des faux ou des falsifications *ad hoc* ultérieures, XVIII<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècles), ces traités s'appuyaient sur un fonds historique réel<sup>3</sup>. En effet, on peut reconstituer une tradition des réglementations avec la Porte. Ainsi, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le voïvode Petru Cercel les invoquait à Constantinople (en 1580)<sup>4</sup>, et en 1601, après la chute de Michel le Brave, les boyards valaques rappelaient les 140 années qui s'étaient écoulées depuis la reconnaissance de la suzeraineté ottomane par la Valachie (l'année 1468 selon les historiens)<sup>5</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la même tradition se retrouve chez les chroniqueurs, ainsi que dans d'autres témoignages; telle, par exemple, en 1676, la suivante mention chez De la Croix, secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople: « La Moldavie n'a point été subjuguée par les Turcs. Bogdan Vodă l'offrit et se soumit volontairement à Mehmet II »<sup>6</sup>.

Il va de soi qu'à défaut de documents originaux, nous ne pouvons préciser la nature de ces réglementations, surtout en ce qui concerne la Valachie qui, la première des Principautés roumaines, a connu leur nécessité.

<sup>1</sup> Le problème a été étudié pertinemment pour la première fois par C. Giurescu dans *Capitulațiile Moldovei cu Poarta otomană* (Les capitulations de la Moldavie avec la Porte ottomane), Bucarest, 1908. Sur les « capitulations » de la Valachie et le « traité » de Mircea l'Ancien avec Bâyezid I<sup>er</sup>, voir P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* (Mircea l'Ancien), p. 343—344; M. Berza, *Haraciul Moldovei și Țării Românești* (Le tribut de la Moldavie et de la Valachie), dans *Studii și materiale de istorie medie*, II, 1957, p. 27. Une esquisse dans *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), II, Bucarest, 1962, particulièrement le chapitre *Le régime de la domination ottomane*, p. 778—779.

<sup>2</sup> Ștefan Ștefănescu, *Țara Românească de la Basarab I « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul* (La Valachie depuis Bassarab I<sup>er</sup> le « Fondateur » jusqu'à Michel le Brave), Bucarest, 1970, notamment le chap. III: *Les capitulations avec la Porte ottomane et la situation politique de la Valachie*, p. 101—140.

<sup>3</sup> Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 139.

<sup>4</sup> Academia română, *Memoriile Secțiunii Istorice*, cité dorénavant: Acad. roum., Mem. Sect. Ist., S. III, t. VIII, 1928, p. 289; cf. *Istoria României*, vol. II, p. 793.

<sup>5</sup> B. Cămpina, *Complotul boierilor și « răscoala » din Țara Românească din iulie-noiembrie 1462* (Le complot des boyards et l'« insurrection » de Valachie de juillet-novembre 1462), dans *Studii și referate de istoria României*, I, Bucarest, 1954, p. 599—624; Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 117.

<sup>6</sup> Voir « Revista istorică », 1937, p. 133; V. Mîhorcea, *Les lignes du développement de la diplomatie roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », IX, 1970, 1, p. 97, note 69.

Nous disposons cependant de termes de comparaison qui, corroborés avec certains renseignements des sources narratives, permettent une meilleure connaissance des faits. Il convient tout d'abord de rappeler les problèmes de méthode essentiels. Ainsi, ne saurions-nous rien comprendre à l'essence des rapports roumano-turcs et particulièrement à leur régime juridique si nous partions des traités bilatéraux de modèle européen et si nous n'examinions pas ces rapports dans leur évolution. En effet, si l'on analyse les réalités politiques et l'évolution historique des institutions ottomanes il est impossible de ne pas tenir compte des différences entre la structure de l'Etat ottoman au début du XV<sup>e</sup> siècle et celle de la seconde moitié de ce siècle ou surtout, celle du siècle suivant. En même temps, on ne saurait ignorer le fait que parmi tous les pays autonomes non musulmans, les Principautés roumaines ont été les plus importants et que dans le cadre même de l'Empire, elles ont exercé une influence marquante, non seulement sur le plan politique international mais aussi dans l'ensemble du système politique ottoman, où leur statut a constitué un « modèle ».

La forme la plus usuelle par laquelle un Etat musulman établissait un statut, qu'on pourrait considérer similaire à celui accordé par l'Empire ottoman aux Principautés roumaines, était l'octroi de l'ainsi nommée *ʿahdnāme*. Le Coran prescrit une guerre perpétuelle aux Infidèles (*ġihād*). Le *ġihād* n'est donc pas seulement une obligation individuelle (*fard<sup>c</sup>ayn*), mais un devoir assigné à toute la communauté musulmane (*fard kifāya*). La finalité immédiate de cette guerre était d'imposer aux Infidèles un tribut précisé ultérieurement sous la forme d'un impôt foncier (*harāġ*) et d'un autre, personnel (*ġizya*). Ces deux termes ont fini plus tard par se confondre. Dès lors, l'imām de la communauté musulmane devait faire *ġihād* contre les peuples du « territoire de la guerre » (*dār al-ḥarb*) se trouvant dans le voisinage immédiat du territoire de l'Islam (*dār al-islām*), afin de transformer en *dār al-islām* ce qui n'était encore qu'un *dār al-ḥarb*. Entre ces deux régimes, il existait toutefois un régime intermédiaire, celui du « territoire des tributaires », avec lesquels l'Islam avait conclu un traité (*dār al-solḥ* ou *dār al-ʿahd*). Cette notion intermédiaire a toujours été un sujet de controverses entre les différentes écoles juridiques musulmanes <sup>7</sup>.

<sup>7</sup> Des aspects généraux chez Th. W. Juynboll, *Handbuch des islamischen Gesetzes...*, Leyde, 1908; E. Tyan, *Institutions du droit public musulman*, p. I; M. Gaudefroy-Demombynes, *Les Institutions musulmanes*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, 1946, p. 120. sommairement; M. Canard, *La guerre sainte dans le monde islamique et le monde chrétien* (II<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord), Alger, 1936, p. 605-624. Dans l'historiographie roumaine, la question a été analysée pour la première fois par A. Decei, *Tratatul de pace — Sulhname — încheiat între Sultanul Mehmed II și Ștefan cel Mare la 1479* (Le traité de paix — Sulhname — conclu entre le sultan Mehmet II et Etienne le Grand en 1479), dans « Revista istorică română », 15, 1945, 4, p. 465-494. Je n'ai pas pu consulter Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*, Baltimore, 1955, avec un recueil de textes.

Ainsi, al-Māwardī (974—1058), auteur d'un ouvrage considéré un véritable modèle parmi les traités de droit public musulman<sup>8</sup>, considérait le *dār al-ʿahd* un territoire pris en possession par les Musulmans et confié aux anciens maîtres qui devaient payer un *harāğ* selon les dispositions prévues dans un accord. Ces terres ne devenaient donc pas des *dār al-islām*, et les maîtres autochtones pouvaient les vendre ou transférer<sup>9</sup>. Par contre, d'après Abū Hanīfa (m. 767), le plus éminent représentant de l'école qui porte son nom (une des quatre principales écoles de jurisprudence musulmane), ces territoires, de par la convention même intervenue, ne pouvaient être considérés comme faisant partie du *dār al-islām*, attendu que dans son système il ne pouvait y avoir que soit un *dār al-ḥarb*, soit un *dār al-islām*<sup>10</sup>.

Dans son ouvrage, al-Māwardī inscrivait parmi les obligations de l'imām celle de maintenir en état de défense les forces frontalières (*tuğūr*) et d'assurer l'approvisionnement et l'équipement de celles-ci en tout ce qui était nécessaire, afin que « l'ennemi ne pût, à cause de quelques négligences, commettre des méfaits et verser le sang d'un Musulman ou d'un allié (*muʿāhad*) ». Ce terme d'« allié » ne désignait pas seulement les tributaires *dimmī*, liés aux Musulmans par un pacte de protection, mais aussi, en général, les populations des régions limitrophes qui s'engageaient de n'entreprendre aucun acte d'hostilité, en recevant en échange la promesse d'une protection<sup>11</sup>.

Les historiens se sont souvent heurtés aux contradictions qui existent entre les différentes écoles juridiques au sujet de la détermination du statut des territoires *ʿahd*. M. Cheïra<sup>12</sup>, par exemple, a suggéré qu'il valait mieux recourir aux chroniqueurs et à la pratique. La définition donnée par al-Māwardī n'évoque que des variations du système financier, mais l'historien égyptien considère qu'en tout premier lieu il faut tenir

<sup>8</sup> al-Māwardī, *Kitāb al-Aḥkām al-sultāniyya*, Le Caire, 1327/1909, voir aussi la traduction en langue française de E. Fagnan, *Les statuts gouvernementaux ou règles de droit public et administratif*, Alger, 1915. Des arabistes de prestige, tels C. Brockelmann, J. Sauvaget, ont considéré l'ouvrage de Māwardī comme théorique et en contradiction avec le témoignage des sources. D'autres auteurs, par contre, considèrent l'ouvrage comme s'intégrant dans le contexte politique de l'époque de l'auteur. Dans ce sens, plus récent, voir H. Laoust, *La pensée et l'action politiques, d'Al-Māwardī*, « Revue des Etudes Islamiques », 36, 1968, 1, p. 11—92; Idem, *La politique de Ġazālī*, Paris, 1970, p. 257.

<sup>9</sup> *Kitāb al-Aḥkām al-sultāniyya*, trad. Fagnan, p. 291.

<sup>10</sup> La doctrine d'Abū Hanīfa a surtout été propagée, par ses élèves, en Orient, ensuite répandue et appuyée par les Seldjoukides et plus tard par les Ottomans. Un de ses élèves, Abu Yūsuf (m. 798), dans *Kitāb al-ḥarāğ*, voir traduction de Fagnan, *Le livre de l'impôt foncier*, Paris, 1921, ne fait pas de distinction entre un territoire *ʿahd* et le *dār al-islām*.

<sup>11</sup> apud H. Laoust, *La politique de Ġazālī*, p. 257.

<sup>12</sup> M. Cheïra, *Le statut des pays « ʿahd » aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles*, dans *Actes du XXI<sup>e</sup> Congrès des orientalistes*, 1948, Paris, 1949, p. 275—277.

compte des aspects politiques et militaires. Aux premiers siècles de l'islam, le statut appliqué aux pays limitrophes se distinguait par trois principes :

1. Occupation limitée aux points stratégiques
2. Maintien des chefs et des rois autochtones
3. Maintien des forces locales en vue d'une action concertée avec les Arabes contre l'ennemi commun.

M. Cheira a poursuivi l'application de ces trois principes — par quoi le statut des pays *'ahd* s'approchait de la conception romaine des *fœderati* —, en Transoxiane, en Arménie et en Afrique (Kaïrouan, Tunis et Tanger).

Cette politique a assuré le succès des Omayyades, et certaines zones ont été englobées ultérieurement (sous les Abassides) dans le système arabe. Il est surprenant de remarquer à quel point les principes d'organisation des premiers temps de l'islam a été continué aussi par l'Empire ottoman, en général pour des raisons identiques, bien que dans des conditions différentes.

En partant de ces principes, nous pouvons nous demander si la Valachie a reçu un pareil statut par *'ahdnâme*<sup>13</sup>. Des recherches plus récentes établissent l'existence du paiement d'un tribut (*ḥarāğ*) et d'une « entente » de Mircea l'Ancien avec Mahomet I<sup>er</sup> en 1415, renouvelée en 1417<sup>14</sup>, sans exclure aussi la possibilité non seulement du paiement du *ḥarāğ*, mais encore la réglementation écrite des rapports avec les Turcs dès le temps de Bāyazīd I<sup>er</sup> vers 1391 ou 1393<sup>15</sup>.

Les sources historiques manquent de précision. Ainsi, Idrīs Bitlisī, un des chroniqueurs ottomans, mentionne que les princes de la Valachie étaient tributaires (*ḥarāğ giüzār*) et signataires de certains engagements (*mu'ahid*) — terme qui signifie aussi vassal — déjà du temps du père

<sup>13</sup> Le terme d'*'ahdnâme* (de *'ahd* et de *nâme*) a évolué du sens qu'il avait en rapport avec l'octroi d'un statut de *dār al-'ahd* à celui de « traité » de paix et de bon voisinage, situation qui, dans la conception islamique, ne pouvait être que temporaire. A partir du VII<sup>e</sup> siècle, dans l'Empire ottoman, *'ahdnâme* ne s'appliquera plus que dans le sens de « traité » n'étant renouvelé dans le vieux sens de privilège qu'au prince de Transylvanie et parfois à Raguse. Les Européens ont traduit cet *'ahdnâme* par « capitulation », terme qui, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, commença à prendre un autre sens. Étendus, en vertu du principe de la nation la plus favorisée, les anciens privilèges accordés à la France, au XVI<sup>e</sup> siècle, finirent par constituer un frein pour le développement de l'Empire ottoman et des pays qui en faisaient partie.

Dans les Principautés roumaines, des XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles jusqu'à l'indépendance de l'Etat roumain, on entendait par « capitulations » autant les anciens privilèges fondés sur l'*'ahdnâme* et sur lesquels était basée l'autonomie des pays, que les « capitulations » accordés par l'Empire ottoman aux puissances européennes et qui contenaient des dispositions relatives aux deux pays (v. I. C. Filitti, *România față de capitulațiile Turciei* (La Roumanie et les capitulations de la Porte), Bucarest, 1915, I<sup>re</sup> éd.) Sur l'*'ahdnâme*, v. : J. Schacht art. *'ahd*. *Enc. Islām* 2<sup>e</sup> éd. I. p. 262 ; Idem, art. *amān*, *ibidem* s.v. ; I. Abel, art. *dār al-harb*, *ibidem*, s.v. ; H. Inalcik, art. *dār al-'ahd*, *ibidem*, s.v. ; Idem, art. *Bughdān*, *ibid.*

<sup>14</sup> Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 116.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 116, note 39.



et des aïeux du sultan Mehmed Čelebi<sup>16</sup>, ce qui, *stricto sensu*, suppose qu'un *harağ* fut payé aussi pendant le règne de Mourad I<sup>er</sup> ! Quant à Vlad Dracul, le même chroniqueur consigne qu'il était tributaire « dès les temps anciens » et qu'en attaquant Silistra, il violait son serment (*nahz-i 'ahd*)<sup>17</sup>. D'un ancien engagement *'ahd* parle également Ibn Kemal, lorsqu'il relate la confirmation de Radu le Beau en tant que prince de la Valachie<sup>18</sup>. Les chroniqueurs byzantins n'emploient que rarement le terme de traité ; ils disent que « la paix a été conclue » avec la Serbie et la Valachie : lors de l'avènement de Murād II, raconte Ducas, des envoyés du despote serbe et du voïvode valaque saluèrent le nouveau sultan<sup>19</sup>. Chalcocondyle<sup>20</sup> note qu'en 1443, la paix étant conclue, la Valachie demeurait comme par le passé tributaire des Turcs et amie des Hongrois.

De ces quelques témoignages, il résulterait que durant la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la Valachie était non seulement tributaire envers les Turcs, mais elle y était liée, engagée, par un serment (*'ahd*). Comme cet « engagement » ne saurait être autre chose que l'acquiescement à la situation d'un pays « *'ahd* », compris dans ce système, il reste à établir le moment où la Valachie reçut des Turcs un *'ahdnāme* ou un acte similaire consacrant cette situation.

Cette date ne saurait être établie avec quelque approximation que vers la fin du règne de Mircea, époque à laquelle les deux parties avaient tout intérêt à régler leurs rapports ; le paiement d'un *harağ* durant le règne de Bāyazīd constituait une solution de transition, alors que la situation politique internationale au temps de Mehmed Čelebi offrait des circonstances favorables à Mircea l'Ancien pour régler ses rapports avec les Ottomans en 1415 ou 1417, et décider ces derniers à accorder un *'ahdnāme* au prince de la Valachie. Cet acte, l'*'ahd*, a été accordé probablement aussi à d'autres princes, pendant le règne de Murād II, mais apparemment on ne considéra plus utile de le renouveler formellement lorsque la Valachie commença d'être incluse dans les traités conclus entre les Turcs et la Hongrie. La Valachie ne cessa d'être tenue pour un territoire *'ahd* aussi ultérieurement, puisqu'elle n'a jamais été transformée en un territoire *dār al-islām*.

Un peu plus tard, au début du XVI<sup>e</sup> siècle et surtout durant les campagnes de Soliman contre la Hongrie, les rapports turco-roumains demandaient à nouveau à faire l'objet d'une réglementation. Un document

<sup>16</sup> Idrīs Bitlīsī, *Hešt Behišt*, dans *Chroniques turques...* extraits I, p. 163.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>18</sup> Ibn Kemal, *Tevārīh-i Al-i 'Osmān*, *ibid.*, p. 206 : « lorsque longtemps se passa depuis l'*'ahd* du temps que Radu le Beau avait été détrôné... »

<sup>19</sup> Ducas, *Istoria turco-bizantină* (Histoire turco-byzantine), éd. V. Grecu, XXVIII, 10, p. 238—239.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 188.

turc des archives de Topkapı sarayı nous en offre, explicitement, certaines données. C'est le rapport d'un haut dignitaire ottoman qui nous renseigne sur les préparatifs diplomatiques faits par les Turcs à la veille de ces batailles décisives. Ils essayèrent de soulever les Szekler (Sekület) de Transylvanie et de s'assurer la coopération des voïvodes de la Valachie et de la Moldavie <sup>21</sup>. Lors de sa visite au prince de Valachie, celui-ci chercha à s'en esquiver en prétextant l'état précaire de sa santé et la jeunesse de son fils, mineur, qui ne saurait pouvoir prendre part à une campagne. En échange, il n'omit pas de rappeler le renouvellement de « l'*ahdnāme* qui avait été sollicité » <sup>22</sup>. Il faut entendre par là que le voïvode roumain — fort probablement Neagoe Basarab (ou bien un de ses successeurs au trône de la Valachie) — se rendait compte que son pays se trouvait isolé et qu'une réglementation juridique de ses rapports avec les Turcs lui était nécessaire, réglementation qui, sans doute, n'avait plus été solennellement demandée et rétablie depuis assez longtemps.

Ce n'était pas le cas de la Moldavie qui jouissait d'une situation privilégiée : elle avait conclu un pareil acte déjà du temps d'Etienne le Grand l'*ahdnāme* accordé par Mehmed II <sup>23</sup> et renouvelé par ses successeurs pouvait être présenté aux Turcs lorsqu'ils le demandaient <sup>24</sup>.

Nous ne savons pas si un *ahdnāme* a été envoyé au prince de Valachie ; on peut supposer que, puisqu'il fut revendiqué au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'époque où il fut accordé était encore proche pour en faire mention. Plus tard, un semblable acte ne fut plus accordé qu'au prince de Transylvanie et la persistance des formulations empruntées aux anciens *ahdnāme* peut encore être observée au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans les documents de nomination des voïvodes de la Moldavie. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les chroniqueurs valaques savaient toujours que l'*ahdnāme* était la forme spéciale du *berāt* accordé au voïvode de Transylvanie, alors que Dimitrie Cantemir, dans sa description du cérémonial d'investiture des princes moldaves, ne fait mention d'aucune formule prise à l'*ahdnāme*.

Que le sultan n'ait plus renouvelé expressément l'*ahdnāme* à l'occasion de la nomination d'un nouveau prince ou de l'augmentation du *harāğ*, ne signifie pas que le régime juridique de la domination ottomane en Valachie ait changé, et cela d'autant plus que le territoire du pays

<sup>21</sup> *La Chronique de Peçevi (Târîh, I, Istanbul, 1281)*, p. 14, mentionne qu'à la veille de son expédition contre la Hongrie, « le sultan Solman le Magnifique a manifesté de faux sentiments d'amitié envers les princes de Valachie et de Moldavie qui n'avaient pas prêté leur appui au Roi de Hongrie ».

<sup>22</sup> Archive *Top Kapı Sarayı Müzesi Arşivi* E 11691 ; Archives d'Etat de Bucarest ; Microfilms Turquie 1966, bobine c. 256—257. Je remercie mes collègues M. Guboglu et M. Mehmet de me les avoir signalés.

<sup>23</sup> Publié par A. Decei, *art. cit.*

<sup>24</sup> Archive *Top Kapı Sarayı Müzesi Arşivi*, document signalé par M. Mehmet.

continuait de jouir en fait de la situation d'un *dār al-‘ahd*<sup>25</sup>. On ne connaît donc pas le contenu des *‘ahdnāme* de la Valachie. Des termes de comparaison existent néanmoins. L'un est constitué par l'*‘ahdnāme* accordé à la Moldavie sous Etienne le Grand, par ceux accordés à Raguse, enfin par d'autres encore, accordés plus tard à la Transylvanie. Il y a cependant des différences d'époque. Les *‘ahdnāme* accordés à Raguse ou celui accordé à la Moldavie sont très simples, tandis que ceux accordés à la Transylvanie, notamment ceux du XVII<sup>e</sup> siècle, sont très longs (soit, transcrits, 10 — 12 pages). L'acte concernant la Moldavie, publié par A. Decei<sup>26</sup> en 1945, est un *‘ahdnāme* sans conteste, tel qu'il ressort du texte : *‘ve bu‘ahdnāmeyle ser efrāz qıldım ki elinde ğihet-i itiqād ve sebeb-i itimādi ola’*.

Les principaux éléments de cet acte sont : le désir du prince de s'engager à payer un *harağ* (cette fois augmenté) et de devenir à l'égard du sultan « ami de l'ami et ennemi de l'ennemi » (*dosta dost ve dūšmana dūšman*). Les *ahdnāme* ultérieurs, tels par exemple ceux du XVII<sup>e</sup> siècle, renouvelés en même temps que les *berāt* de nomination du prince, comprirent beaucoup plus de clauses, mais qui, de fait, ne réglementaient que de nouvelles situations issues de la pratique. Ainsi, la clause générale « ami de l'ami et ennemi de l'ennemi » se transformera en une multitude d'obligations expressément spécifiés : conserver de bons rapports avec les voïvodes de Valachie et de Moldavie, mais sans leur accorder asile en cas de rébellion, pas plus que le droit d'acquérir des propriétés foncières en Transylvanie ; restituer les prisonniers faits des deux côtés au cours des conflits avec « les Beys des frontières » — à l'exception de ceux passés à l'Islam ; maintenir de bonnes relations avec les cités et les régions faisant partie de l'Empire ottoman (sous administration ottomane) ; accorder des facilités à l'armée ottomane au cas où elle serait appelée à défendre la Transylvanie... Ne feront pas défaut non plus les clauses secondaires, le droit du prince de Transylvanie d'envoyer des ambassadeurs (*elçi*) et des agents diplomatiques (*qapūkehayā*, *qapūkethudāsi*) auprès de la Porte, auxquels il sera accordé *nafaqa* (habitation [*qonāq*], frais de séjour [*tayyn*] et rang [*qaftān*]). Cette dernière clause est très impor-

<sup>25</sup> L'absence d'un octroi formel de l'*‘ahdnāme* peut être mise en relation aussi avec certaines situations d'ordre international et diplomatique. Nous venons d'indiquer ci-dessus que les traités conclus entre l'Empire ottoman et la Hongrie, dénommés généralement aussi *‘ahdnāme*, contenaient également des clauses concernant la Valachie, tout comme, plus tard, ceux conclus avec la Pologne, comprirent des clauses concernant la Moldavie. L'activité diplomatique de l'Empire ottoman s'intensifiant sans cesse, des traités à clauses bilatérales (indifféremment de la forme de l'acte) et portant le nom d'*‘ahdnāme*, furent conclus de plus en plus souvent. Avec la chute de la Hongrie et la création d'une Principauté de Transylvanie, la Valachie cessa d'être en fait un pays frontalier. A ce sujet, voir les paragraphes suivants.

<sup>26</sup> A. Decei, *art. cit.*, p. 47. De la différence entre *‘ahdnāme* et *ħaḫḫ-ı şerif* (confusion que font certains chercheurs), voir Mustafa A. Mehmet, *Diın raporturile Moldovei cu Imperiul otoman in a doua jumătate a veacului al XV-lea* (Des relations de la Moldavie avec l'Empire ottoman pendant la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle), dans « Studii », XII, 1960, 5, p. 165.

tante car elle démontre que le droit de représentation auprès de la Porte ottomane était inclu dans la conception islamique de l'*ahdnāme*, même s'il ne fut pas toujours indiqué de manière précise et explicite par les clauses de l'acte, tel cet *ahdnāme* accordé à l'occasion du *berāt* du 12/21 juin 1649 à Georges Rákóczy II pourtant l'un des plus développés qui soit et partant pris pour modèle<sup>27</sup>.

Qu'un *ahdnāme* renouvelé — ou un régime de *dār al-ahd* — fut accordé aussi à la Valachie, cela va de soi, car le droit islamique ne connaissait pas d'autre variante (la situation d'un *dār al-ahd* était déjà en elle-même temporelle et tant soit peu ambiguë s'il fallait tenir compte des divergences de doctrines). Pour des raisons politiques et même de chancellerie, la Porte ne confirmait plus formellement un engagement.

Dans la pratique, les rapports entre la puissance musulmane, qui accorde le privilège par « engagement » (en terminologie européenne, en « suzeraine ») et le pays qui, en vertu de cet engagement, reçoit le privilège d'être considéré un *dār al-ahd* (en terminologie européenne, en pays « vassal ») prévoient un certain nombre d'obligations et de droits ou privilèges. La principale obligation d'un pays soumis au *dār al-ahd* était de épayer *harağ* (souvent augmenté à l'occasion du renouvellement de l'acte). En même temps, le chef du pays respectif s'oblige à être « ami de l'ami et ennemi de l'ennemi », formule diplomatique habituelle d'un *ahdname*.

De la formulation lapidaire de l'*ahd* découlent encore une série d'obligations secondaires, usuelles d'ailleurs aussi dans les rapports suzerain-vassal de conception européenne (envoi d'otages, présents */peškeš/*, achat des musulmans tombés en esclavage à la suite d'une guerre */fedā, fidye/*, la participation aux chasses du sultan par l'envoi de faucons — à ce qu'il paraît une très ancienne coutume mongole). En échange, le pays qui jouissait du régime d'un *dār al-ahd*, obtenait en premier lieu *ahd wa amān*, par conséquent la paix dans un sens général.

L'*ahdnāme* ne comprend donc dans sa formulation classique que des clauses générales se référant plutôt aux rapports bilatéraux. En tout cas, il ne contient pas les clauses que les faussaires des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ont dû considérer comme devant se trouver dans de semblables « traités ». Leur point de vue n'était en fait que l'expression du désir d'un retour à une autonomie que les Principautés roumaines avaient connue auparavant et qui, particulièrement pendant les derniers siècles, avait

<sup>27</sup> Franz Babinger, *Zwei türkische Schutzbriefe für Georg II Rákóczy von Siebenburgen, aus dem Jahre 1649*, extrait de « Le Monde oriental », Uppsala, 1920, p. 115—151.

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (le chroniqueur Mustafā Selānki indique même la date de 1597), ce droit fut étendu aussi aux envoyés de Venise, Moldavie, Valachie et Raguse, qui avaient à Constantinople les plus anciennes agences diplomatiques et qui, vraisemblablement, ne bénéficiaient pas jusqu'alors de ce droit accordé aux ambassadeurs et aux envoyés extraordinaires (*Tārīh*, ms. de la Bibl. Nationale de Sofia, Bulgarie, f<sup>o</sup> 82 ; v. *Cronici turcești...*, p. 383.)

été violée. Indépendamment de la doctrine des juristes musulmans, d'ailleurs pleine de contradictions, aussi bien à des époques plus reculées qu'à celles plus récentes auxquelles nous nous référons, les intérêts politiques et militaires réclamaient l'octroi d'un tel statut dans lequel se percevaient en fait les trois principaux traits analysés ci-dessus et qui s'appliquaient à des territoires de ce genre pendant les trois premiers siècles de la domination arabe. Ils découlaient du reste de la pratique et de la théorie générale concernant les terres 'ahd : l'occupation militaire limitée aux points stratégiques ; le maintien des voïvodes et des organismes autochtones ; le maintien des forces locales, afin que les princes respectifs puissent être *mu'ahid* (liés par « traité ») en même temps que Vassaux, avec l'obligation de prendre part aux expéditions du sultan.

Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les privilèges des Principautés roumaines se retrouvent dans la formule « *min küll-il vüğuh (serbest) mafrüz el qâlem ve maktu 'el qadem* »<sup>28</sup>. N'appartenant pas aux 'ahdnâme classiques cette formule se rencontre partiellement dans des actes turcs indiquant des privilèges et des autonomies locales dans l'Empire, des réglementations que certains historiens comprennent sous le terme de *adaletname*<sup>29</sup>. On reconnaissait à travers cette formule le droit des Principautés de jouir de liberté (*serbestiyet*) en toute question et le fait qu'elles n'avaient point été incluses dans la comptabilité générale de l'Empire, le terme de *mafruz el qalem* étant d'habitude employé pour les terres *maqtu'*<sup>30</sup> ou *muqata'a*, autrement dit celles dont les impôts n'étaient pas prélevés directement par les fonctionnaires turcs, mais par les autorités locales ou encore par les anciens maîtres qui payaient un *harāğ* ou un *ğiziya* global<sup>31</sup>. Ce *maktu'* était cependant qualifié d'être *el qadem* (« depuis les anciens

<sup>28</sup> Le terme est connu d'un acte turc du 24 septembre 1763 (1177 rebî 'I 16), aux Archives de l'Etat à Bucarest, Doc. turc. II/168 et de la mention qui est faite dans l'*Histoire* de Michel Cantacuzène et celle de Dionisie Fotino (v. [M. Cantacuzène] *Ἱστορία τῆς Βλαχίας...* Vienne, 1806, p. 131). Il est reproduit aussi dans la « réglementation » *kanunname* de 1792, publiée par M. Mehmet dans « *Studii* », 19, 1967, 4, p. 703. Cela prouve que le terme était connu des Roumains avant 1770 et qu'une recherche sur les anciens « privilèges » constituait une préoccupation déjà manifestée. Du reste, lors des pourparlers avec les Russes, en 1774, ainsi qu'à l'occasion des entretiens ultérieurs, les délégués turcs n'ont pas contesté l'autonomie en son essence, pour faire insérer ensuite ces privilèges dans les actes de l'Empire, comme étant authentiques (voir Hurmuzaki, *Documente...*, série nouvelle, vol. I et A. Decei, *op. cit.*, p. 473 ; Şt. Ştefănescu, *op. cit.*)

<sup>29</sup> Halil Inalcik, *Adâletnameler*, dans « *Türk Tarih Belgeleri Dergisi* », II, 1965, 3-4, p. 83 : il mentionne le terme de « *min kull-il vüguh...* » et explique que le terme « *serbest* » (libre) n'a pas en tout endroit la même acception.

<sup>30</sup> Le premier territoire *maqtu'* a été l'Arménie qui, sous les Arabes, a connu une autonomie approchant celle du temps des Ottomans (cf. art. M. Canard, *Armynya*, Enc. Islam. 2<sup>e</sup> éd, vol. I, p. 663). Le système *muqata'a* aurait été introduit en Arménie au IX<sup>e</sup> siècle. Sur les registres *muqā'a'a*, v. L. Fekete, *Siyakat Schrifstum* et Gy. Káldi-Nagy, *Tureckie res-trovye knigi mukā'a'a kak istoričeskie istočniki*, dans *Fontes Orientales*, I, Moscou, 1964, p. 76-90.

<sup>31</sup> Halil Inalcik, *Adâletnameler*, p. 75. Ces territoires dénommés par un terme global *mukata'at* (de la racine q.ṭ, couper), finiront par être désignés en arabe comme des provinces et dans la terminologie fiscale ottomane le terme signifie impôt prélevé séparément ou, plus tard encore, « fermage ».

temps »), ce qui dénote la reconnaissance d'une situation antérieure encore persistante.

D'ailleurs, les Turcs n'ont pas inclu les pays roumains dans leur système législatif *qanunnāme*, ce terme de *qanunnāme* ayant été donné à certaines réglementations tardives, lorsque la Porte Ottomane fut obligée de réaffirmer les anciens privilèges des Principautés roumaines par l'octroi de *ḥatt-i šerifs*. Dans ces soi-disant *qanunnāme*, une réglementation interne était établie, les actes demeurant néanmoins secrets.

Le territoire des Principautés ne pouvait être considéré comme faisant partie du *dār al-Islām*, pour la bonne raison que de tout temps il existait une nette séparation des deux domaines (*iḥtilaf-i dār*) et surtout parce qu'une partie du territoire de la Valachie (compris dans les cités danubiennes Turnu, Giurgiu, Brăila et les villages environnants) avait ce régime, totalement différent du restant du pays. De là, découlaient une série de conséquences : l'existence d'une frontière qui partageait en deux les provinces de l'Empire — provinces qui souvent étaient divisées en deux pays, deux domaines —, l'autonomie judiciaire du pays qui possédait sa propre législation et qu'il continuait d'édicter, ainsi que son système d'administration de la justice, l'interdiction et l'exclusion de la succession (les Musulmans ne peuvent hériter d'un non-Musulman et inversement), etc.

Le droit des Principautés roumaines de se faire représenter à la Porte procède de la vieille pratique (spécifiée ou non) des anciens *ʿahdnāme*, et leurs mandataires avaient un tout autre caractère que les représentants administratifs des différentes provinces ottomanes.

Il est inutile d'ajouter que tous ces droits furent d'une manière ou d'une autre violés ou interprétés dans le sens qui convenait le mieux au gouvernement ottoman. L'établissement des sujets musulmans dans les pays, leur droit de posséder des biens immobiliers, d'y exercer un commerce, l'extension de la domination turque au-delà des frontières fixées ont fait l'objet de continuelles revendications, suivies de réglementations qui, bien que souvent résolues au détriment des Principautés roumaines <sup>32</sup>, ont sans cesse réaffirmé les principes de leur autonomie.

<sup>32</sup> Voir M. M. Alexandrescu-Dersca, *Despre regimul supușilor otomani în Țara Românească în veacul al XVIII-lea* (Sur le régime des sujets ottomans en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle), dans « Studiu », XIII, 1961, 1, p. 92 sq.; Șt. Ștefănescu, *Țara Românească...* (La Valachie...), p. 103, 39 (chap. III); I. R. Mircea, *Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », 5, 1967, 1-2, p. 77-86. Les essais de réglementation des conflits de frontière par des tentatives de condominium roumano-turc ont donné quelques résultats, voir notre ouvrage *Instituți de origine turcă în sud-estul Europei și în țările române* (en cours de rédaction). Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le droit de douane à Giurgiu était prélevé en partie par le fonctionnaire turc (*emni*) et par le voivode de Valachie. La même réglementation régissait aussi certaines régions litigieuses au Danube, des marais, dont certains seront pris plus tard par les Turcs.

Par conséquent, s'il fallait définir le régime juridique de la domination ottomane en Valachie, il faudrait tenir compte que ce pays avait un genre de statut provisoire de *dār al-'ahd*, régime reconnu par l'Empire ottoman dans les relations internationales, sans qu'il y ait pourtant renouvellement formel de l'*'ahdnāme* usuel au moment du *berāt* de confirmation du prince. Petit à petit, ce *berāt* finit par être bien peu différent de ceux d'autres hauts dignitaires ottomans, de même rang (gouverneurs de province).

Essentiellement différents étaient les insignes de la souveraineté ainsi que le cérémonial de l'investiture, lesquels conservaient les vestiges d'anciennes traditions; avec le temps, les insignes subirent certaines modifications, de fait « orientalisatrices ».

Afin de mieux comprendre ce statut, nous croyons qu'il serait utile de l'examiner sous un angle historique et comparatif.

## 2. CONDITIONS DES CONQUÊTES OTTOMANES

En général, les conquêtes ottomanes se réclamaient d'un système, poursuivi avec conséquence et non dépourvu d'une remarquable capacité d'utiliser toute condition favorable. L'instauration de la domination sur un pays ou sur une région se faisait en deux étapes<sup>33</sup>. Au début, comme résultat immédiat de batailles décisives, précédées et suivies d'expéditions dévastatrices et d'intimidations, une certaine suzeraineté prélude à la conquête s'établissait sur les pays voisins. L'assujettissement ne se parachevait que par une habile exploitation de toutes les circonstances et contradictions politiques et sociales existant dans les conditions d'affaiblissement général provoqué par l'émittement féodal. Ainsi, les Ottomans tentaient d'utiliser les disputes dynastiques entre prétendants en éliminant parfois la dynastie locale, ou en encourageant les disputes religieuses et les conflits entre les différents seigneurs féodaux de l'endroit, etc. Cette période, qui s'achevait par l'instauration de l'administration ottomane sur le territoire respectif, pouvait être assez réduite (7 à 8 ans dans le cas de la Bulgarie) ou beaucoup plus longue, comme dans le cas des territoires serbes, où l'instauration des différents pachaliks a exigé plusieurs décennies. Ce système s'était avéré nécessaire à cause des changements structuraux introduits dans les régions où les Turcs instauraient leur domination directe : transformation de la plus grande partie du territoire en *dār al-Islām*, introduction du système des *timar*, une nouvelle division administrative qui ne tenait nullement compte des traditions locales, avec de nouveaux fonctionnaires (*şu-başı*, *qādī*, etc.). Mais,

<sup>33</sup> H. Inalcik, *Ottoman methods of conquest*, dans « *Studia Islamica* », 1954, 2, p. 103.

pour la mise en application de ces changements, seules les conditions internes caractérisées par l'affaiblissement des forces sociales capables d'opposer une résistance armée sérieuse ne suffisaient pas. La colonisation et l'islamisation ont été, en conséquence, les méthodes les plus connues qui accompagnèrent les conquêtes turques dans la péninsule balkanique (autant que dans d'autres pays) et qui eurent plus que des résultats politiques, car — si la conquête ottomane des Balkans a simplifié la carte politique du Sud-Est de l'Europe — elle en a, sans aucun doute, compliqué l'éthnographie <sup>34</sup>.

C'est d'une certaine manière, le cas de la Hongrie. Après 1526, les armées turques se sont retirées. D'ailleurs, les conditions qui leur auraient permis une prise de possession immédiate manquaient. A ce qu'il semble, le sultan aurait préféré l'instauration en Hongrie, devenue turque par suite de la bataille de Mohács, d'un régime similaire à ceux de Moldavie et de Valachie. Mais cette solution était irréalisable à cause du voisinage immédiat des Impériaux et du manque de forces pro-turques. Par contre, en Transylvanie agissait des facteurs qui favorisaient les particularismes (les anciennes formes voïévodales, les disputes religieuses); aussi, pouvait-on y trouver d'importantes forces hostiles aux Habsbourg, dont, souvent, les Turcs n'ont pas manqué de se servir. De la sorte, il devenait évident pour les Turcs que la seule solution était la prise de la Hongrie en possession directe. Après 1541, ils introduisirent, à cette fin, l'administration turque, à commencer par une nouvelle division territoriale, sans respecter les anciens comitats, une partie des terres devenant des *hass* des *zi'âmet*s ou des *timars*. Mais, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Turcs s'avèrent incapables de coloniser la Hongrie, ou d'entreprendre une politique d'islamisation. Pour faire face, d'une part, aux intérêts stratégiques de la défense de ce bastion avancé de l'Empire ottoman et, d'autre part, à la résistance à l'Islam, qui se montrait ici plus active qu'ailleurs, il n'y avait qu'une solution de compromis : une domination aux frontières assez confuses, où en de nombreux endroits s'installait une sorte de condominium turco-hongrois, les impôts et les redevances étant partagés entre les nouveaux maîtres turcs et les anciens seigneurs hongrois <sup>35</sup>.

<sup>34</sup> Idem, *L'Empire ottoman*. Rapport à la session plénière du I<sup>er</sup> Congrès International des Etudes Balkaniques, Sofia, 1966; voir L. Barkan, *Osmanlı İmparatorluğunda bir İskân ve kolonizasyon metodu olarak Surgunler*, dans « Istanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası », tome 15, 1953—1954, p. 209—237; N. Todorov, *La situation démographique de la Péninsule balkanique au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, dans « Annuaire de l'Université de Sofia », 5, 53, 1959, 2.

<sup>35</sup> J. Perényi, *Trois villes hongroises sous la domination ottomane au XVII<sup>e</sup> siècle*, *Actes du premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-est Européennes*, Sofia, 1969, p. 581; Klara Hegyi, *Le condominium hungaro-ottoman dans les vilayets hongrois*, *ibid.*, p. 593. Sous le régime de l'occupation turque, à côté des nouveaux propriétaires fonciers turcs, les anciens propriétaires hongrois continuaient à percevoir des impôts. Le système des vilayets et des *sangaqs* n'a pas été à même d'annuler le fonctionnement des comitats hongrois.



La Valachie a été le premier des pays roumains à subir l'attaque turque, à participer aux campagnes antiottomanes de ses alliés balkaniques et à connaître de manière directe l'invasion et l'incessante menace ottomane. Elle a été aussi la première à devoir racheter sa paix, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. A l'exception des chroniques turques et byzantines — qui ne contiennent que des données assez imprécises — nous manquons de sources qui puissent nous renseigner sur le caractère de la paix conclue avec les Turcs. Nous supposons que vers la fin du règne de Mircea l'Ancien, un *'ahdnāme*, pareil à celui qui fut plus tard accordé à Etienne le Grand, a réglé (tout aussi temporairement d'ailleurs) les rapports avec les Turcs. De plus, ignore-t-on si cet *'ahdnāme* a été ou non renouvelé. A en croire Ducas, Mourad II aurait renouvelé au début de son règne les « traités » avec Vlad Dracul, prince de Valachie. S'ils le furent aussi plus tard, on l'ignore ; l'intention des Turcs de conquérir la Valachie semblait n'attendre que le moment propice. La première étape de l'instauration de la domination avait été accomplie. Normalement, la seconde devait suivre. La conjoncture politique ne l'a pas permis durant tout le XV<sup>e</sup> siècle. La résistance active, de même que l'attitude des boyards à l'égard de la domination turque, a déterminé les Ottomans à en ajourner l'exécution. La situation politique la plus favorable s'est fait jour vers 1521. Délivrés des querelles dynastiques et des menaces asiatiques (1514), ayant conquis la Syrie et l'Égypte (1517), le sultan ottoman pouvait tourner ses regards vers l'Europe. La chute de Belgrade, suivie de la mort de Neagoe Basarab, offrirent aux Turcs les conjonctures les plus favorables — stratégiques, internationales et internes en ce qui concerne la Valachie, à une intervention ottomane. La résistance organisée pendant le règne de Radu de la Afumați, la participation d'une grande partie des boyards — menacés de perdre leurs terres —, l'appui populaire accordé à cette lutte, déterminèrent les Turcs à renoncer ou tout au moins à ajourner l'exécution de leur plan. Ils avaient tout intérêt à éviter une révolte de grandes proportions à la veille de la grande bataille de Hongrie, ou le lendemain de celle-ci. Les instructions données à Ferruh Aga en 1525 sont très claires en ce sens : éviter tous les « troubles » ou toute action pouvant compromettre les intérêts du sultan <sup>36</sup>. Cet ajournement ayant eu lieu au cours de la troisième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, l'intention des Turcs de conquérir la Valachie ne cessa de se manifester durant tout le siècle, et même au cours du XVII<sup>e</sup>. Du moins, les nouvelles de Constantinople sont aussi fréquentes qu'alarmantes, de même que l'angoisse est continuellement présente dans les sources internes roumaines. La conjoncture internationale fut exploitée par les cercles gouvernementaux turcs qui, à ce qu'il

<sup>36</sup> I. H. Uzunçarşılı, *Osmanlı Tarihi*, II, p. 419, note 3.

semble, pendant un bon bout de temps pratiquèrent un chantage continu. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les circonstances semblaient favorables à une campagne de conquête; à un moment donné, on put croire que c'était chose faite<sup>37</sup>. Mais, la résistance acharnée et l'offensive de Michel le Brave les obligèrent à renoncer à leur plan. Au XVII<sup>e</sup> siècle les Turcs cherchèrent d'autres formules qui, sans supprimer l'autonomie, devaient la limiter par degrés<sup>38</sup>.

En conclusion, on peut reprendre la question que les historiens roumains se sont parfois posée; pourquoi les Turcs n'ont-ils pas conquis les pays roumains? La réponse, devenue classique, est celle des raisons économiques: les Principautés roumaines rapportaient beaucoup plus à la Porte, dans leur situation autonome, qu'elles n'auraient pu donner sous une administration ottomane directe. P. P. Panaitescu<sup>39</sup>, dans une étude consacrée à ce problème a mis l'accent sur les intérêts majeurs de l'Empire, les pays roumains n'étant pas placés sur le chemin stratégique de l'expansion ottomane. D'autres auteurs ont invoqué également la position géographique, les voies de communication difficiles, l'épuisement de la capacité de colonisation, enfin, n'ont été oubliées ni les conditions internes roumaines. Mais, toutes ces explications sont valables à condition d'être prises en bloc, chacune d'elles ayant agi avec plus ou moins de force, suivant le moment; prises isolément, chacune d'elles ne peut offrir qu'une explication partielle.

On pourrait conclure que les Turcs n'ont pas pu conquérir la Valachie lorsqu'ils le voulurent et, lorsqu'ils purent le faire plus facilement, des causes multiples les ont empêchés.

La résistance roumaine a été, certes, le principal facteur du maintien de l'autonomie de la Valachie, et ensuite de la défense de son statut bien trop chèrement payé, mais dont l'importance historique, nationale et internationale ne saurait être suffisamment relevée. Il convient d'y ajouter la conjonction des facteurs issus de la politique internationale.

De l'analyse des faits historiques, les conclusions suivantes s'imposent: l'établissement de la domination ottomane en Valachie (aussi bien qu'en Moldavie) s'avère un processus d'une durée relativement

<sup>37</sup> II. Inalcik, *L'Empire ottoman...*, loc. cit., p. 14, note 2, considère que l'Empire ottoman a poursuivi avec insistance une politique d'incorporation graduelle dans le système impérial, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. La crainte d'une action similaire continue toutefois durant le XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>38</sup> Des détails fondés sur des documents internes roumains, chez Șt. Ștefănescu, *op. cit.*

<sup>39</sup> P. P. Panaitescu, *De ce n-au cucerit turcii Țările Române* (Pourquoi les Turcs n'ont-ils pas conquis les Principautés roumaines), dans « Revista Fundațiilor », 5, 1944, p. 293—304; Idem, *Interpretări românești* (Interprétations historiques roumaines), Bucarest, 1947; plus atténué dans *Introducere la istoria culturii românești* (Introduction à l'histoire de la culture roumaine), Bucarest, 1969, p. 22.

longue, qui s'est développé grâce à une série de circonstances internes et internationales qui ont agi de concert ; ces circonstances expliquent les solutions auxquelles on est arrivé à la fin de la résistance opposée par les pays roumains. Bien que le régime juridique de la domination ottomane soit demeuré en son essence le même qu'au début de l'établissement de cette domination, il a toutefois subi — en relation avec les autres formes (politiques et économiques) de la domination ottomane — des modifications et des variations qui ont graduellement limité l'autonomie. Mais, cette autonomie fondée sur un statut a été continuellement rendue actuelle et elle a constitué le fondement des revendications formulées au XVIII<sup>e</sup> et surtout au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Une analyse comparative des statuts des trois pays roumains peut contribuer à une meilleure compréhension de cet aspect extrêmement important de la vie politique roumaine. C'est ce que nous nous proposons de faire dans les chapitres à suivre.

## LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE\*

HARALAMBIE MIHĂESCU

### III

Dans la Dalmatie orientale, les inscriptions latines sont plus rares et moins nombreuses qu'en Dalmatie occidentale ; elles apparaissent surtout dans les vallées des principales rivières, où la population romanisée s'y était établie, s'occupant de l'agriculture. Ces vallées ont une orientation nord-est, c'est-à-dire vers le bassin de la Save, par où passait l'une des plus importantes voies de communication de l'Empire romain, qui reliait l'Adriatique (en passant par Aquileia) à la vallée du Danube et au Pont-Euxin. Nous mentionnerons les localités où figurent des inscriptions latines, en partant de l'ouest vers l'est, à savoir celles des vallées du Colapis (Kupa), de l'Una, du Vrbas, de la Drina et de la Morava de l'ouest.

Dans la vallée supérieure du Colapis (Kupa), plus précisément dans celle de son affluent Mreženica, nous trouvons 5 inscriptions à Josipdol

---

\* Abréviations : BD = « *Bulletino d'archeologia e storia dalmata* », Split, 1878—1919 ; C = *Corpus inscriptionum Latinarum*, III, Berlin 1862—1902 ; Garašanin = M. et D. Garašanin, *Arheološka nalazišta u Jugoslavii*, Beograd, 1951 ; GMBH = « *Glasnik Zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini* », Sarajevo, 1889— ; IJug = *Anlike Inschriften aus Jugoslavien*. Heft 1 : *Noricum und Pannonia Superior* bearbeitet von Viktor Hofflner und Balduin Saria, Zagreb, 1938 ; OeJ = « *Jahreshefte des Oesterreichischen archaologischen Institutes* », Wien, 1898— ; Pavan = M. Pavan, *Ricerche sulla provincia romana di Dalmazia*, Venezia, 1958 ; RA = « *Revue archéologique* », Paris, 1882— ; Sp = « *Spomenik Srpske Akademije* », Beograd, 1888— ; St = « *Starinar. Organ Srpskog arkeološkog Društva* », Beograd, 1884— ; Šašel = Anna et Jaro Šašel, *Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia... repertae sunt*, Ljubljana, 1963 ; WMBH = « *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegovina* », Wien, 1893—1916.

(au sud d'Ogulin)<sup>1</sup>, 2 à Munjava<sup>2</sup> et 1 à Primišlje<sup>3</sup> sur l'antique voie de Sisacia (Sisak) vers Senia (Senj), après avoir dépassé Quadrata (Vojnić), quelque part avant d'entrer en montagne (peut-être dans l'actuelle localité de Čakovac) se trouvait la cité des Japodes, nommée Metulum, conquise par Octave en 35 av. n. ère, où il nous est resté 2 inscriptions<sup>4</sup>.

Remontant la vallée de l'Una, à partir de la frontière avec la Pannonia Superior, nous avons à droite Goricka, avec 1 inscription<sup>5</sup>. Près de Bosan. Krupa il y en a 1 à Hasanbegovci<sup>6</sup> et 1 à Majdanište<sup>7</sup>. À l'ouest de Bosan. Krupa, on a mis au jour à Gata<sup>8</sup> 2 inscriptions fragmentaires. En amont, il y avait sur la rive gauche de l'Una, à Brekovicica, un *castellum*, où se sont conservées 2 inscriptions<sup>9</sup>. Sur la rive droite, au nord de Bihać, on a découvert 7 inscriptions fragmentaires à Crkvina<sup>10</sup> et 16, également fragmentaires, à Založje<sup>11</sup>. À Bihać, il y avait un centre administratif, sans avoir cependant rang de *municipium*, où il nous est resté 5 inscriptions, dont l'une mentionne un *princeps Iapodum*<sup>12</sup>. Tout près, à Cavkić<sup>13</sup>, on en a trouvé 5, ainsi que 2 à Privilica<sup>14</sup> et 7 à Pritoka<sup>15</sup>. Au sud de Bihać, dans l'actuelle localité de Golubić, sur la rive gauche de l'Una, on a localisé l'ancienne ville, élevée probablement au rang de *municipium*, de Raetinium, avec 67 inscriptions, où figurent les noms romains de Aurelius, Domitius, Flavius, Julius et Licinius<sup>16</sup>. Au nord-est de Golubić, dans le village de Ribić, il y a 2 inscriptions<sup>17</sup>. Plus à l'ouest, il y en a 3 à Udbina<sup>17a</sup> ainsi que 3 *milliaria* à Debelo Brdo (Titova Korenica)<sup>18</sup> et une inscription cursive sur un vase du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle. Dans la vallée supérieure de l'Una, on a découvert 1 inscription à Jakir<sup>19</sup>. À droite de l'Una, à l'est de Kulen Vakuf 3 ont été mis

<sup>1</sup> C 3024, 3025, 10059, 10060, 14333.

<sup>2</sup> C 3020, 3021.

<sup>3</sup> C 3029.

<sup>4</sup> BD, XXXVIII, 1925, p. 9; OeJ, XXI-XXII, 1922-1924, B. 495.

<sup>5</sup> C 3937 = 10821 = IJug 524.

<sup>6</sup> GMBH, XLV, 1933, p. 9.

<sup>7</sup> GMBH, n.s. XX, 1965, p. 7.

<sup>8</sup> GMBH, V, 1893, p. 49-50.

<sup>9</sup> C 10036 a = 13272; WMBH, XI, 1909, p. 139.

<sup>10</sup> GMBH, n.s. XII, 1957, p. 163-165.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 165-169.

<sup>12</sup> C 14323-14326, 15062.

<sup>13</sup> C 15077; GMBH, V, 1893, p. 53; n.s. XII, 1957, p. 167-168.

<sup>14</sup> C 15066, 15067.

<sup>15</sup> C 13278; Sp. LXXVII, 1934, p. 5-6; LXXXVIII, 1938, p. 99-100; GMBH, LI, 1939, p. 8; n.s. VI, 1951, p. 303.

<sup>16</sup> C 10033-10043, 13269-13282, 14015-14017, 14323, 15062-15084; GMBH, III, 1893, p. 55-57, n.s. VI, 1951, p. 303-304; Sp. LXXXVIII, 1938, p. 97-98; XLII, 1940, p. 135; Pavan 192-196.

<sup>17</sup> C 14330; GMBH, n.s. IV-V, 1949-1950, p. 57.

<sup>17a</sup> C 2997, 2998, 10030.

<sup>18</sup> C 13306-13308; GMBH, n.s. II, 1947, p. 40.

<sup>19</sup> C 9864.

au jour à Krnjeuša<sup>20</sup>, 1 à Skakavac (Sarute)<sup>21</sup>, 1 à Smoljana<sup>22</sup> et 1 à Crljevica<sup>23</sup>. Dans le bassin de l'affluent Unac nous en trouvons 1 à Drvar<sup>24</sup> et 2 à Prekaja<sup>25</sup>.

Dans la vallée de la Sana, à la confluence de la Japra, 2 inscriptions<sup>26</sup> ont été trouvées à Blagaj. La voie qui longe la vallée de la Japra aboutit aux mines de Suhača, avec 4 inscriptions<sup>27</sup>, ensuite à Clandate (Rakanska Barice), avec 1 seule<sup>28</sup>, et à Agići Gornji, avec 1 seule inscription également<sup>29</sup>. En continuant le chemin par la vallée de la Sava, nous en trouvons 1 à Cikota<sup>30</sup>, 7 à Ljubija<sup>31</sup>, 2 à Briševo<sup>32</sup>, 1 à Splonum (Stari Majdan)<sup>33</sup>, 1 à Bravsko (entre Bosan. Petrovac et Ključ)<sup>34</sup>, 1 à Gornji Ribnik<sup>35</sup>, 1 à D. Pecka<sup>36</sup>, 2 à Varcar Vakuf<sup>37</sup>, et 1 à Baloja (Podrašnica), sur le chemin qui mène à Jndenea et à la dépression de Glamoč (Glamočko polje)<sup>38</sup>. La région située entre l'Una et le Verbanus (Vrbas) a livré 61 inscriptions<sup>39</sup>.

Dans la vallée du Verbanus (Vrbas), près de la frontière avec la Pannonia Superior, il y avait la station Ad Fines (Laktaši), où l'on a trouvé 2 inscriptions<sup>40</sup>. Poursuivant en amont le chemin vers Salona le voyageur atteignait la halte (*mansio*), dite *Castra* (Banja Luka), avec 1 inscription<sup>41</sup>. Plus haut, en remontant un petit affluent de la rive gauche, dans l'actuelle localité Mrkonić Grad, il nous est resté 1 inscription<sup>42</sup>. Vis-à-vis, un affluent de la rive droite nommé Ugar, nous conduit à Miloševci, où il y a 2 inscriptions<sup>43</sup>. Dans la ville de Jajce, à la confluence du Vrbas et de la Pliva, il y avait un *municipium* ou un *vicus*, où se sont conservés d'importants vestiges archéologiques, ainsi qu'une

<sup>20</sup> C 14973; WMBH, VIII, 1902, p. 106—107; Sp, LXXVII, 1934, p. 9.

<sup>21</sup> C 13328.

<sup>22</sup> C 14014.

<sup>23</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 27.

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>25</sup> GMBH, XLIII, 1931, p. 22—23; Sp, LXXVII, 1934, p. 19.

<sup>26</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 7; GMBH, LI, 1939, p. 12.

<sup>27</sup> Sp, LXXXVIII, 1938, p. 124.

<sup>28</sup> C 8376a = 13242.

<sup>29</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 7—8.

<sup>30</sup> GMBH, n.s. XII, 1957, p. 119.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 85—102.

<sup>32</sup> C 13239, 13240.

<sup>33</sup> C 1322.

<sup>34</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 11.

<sup>35</sup> GMBH, XL, 1928, p. 93.

<sup>36</sup> C 13984 = GMBH, n.s. VI, 1951, p. 310.

<sup>37</sup> C 13238, 13243.

<sup>38</sup> C 14976.

<sup>39</sup> C 9847—9864 a, 13232—13234, 13981—13988, 14318—14321, 14970—14976.

<sup>40</sup> C 3936, 10820.

<sup>41</sup> C 14221.

<sup>42</sup> C 13238.

<sup>43</sup> GMBH, n.s. XII, 1957, p. 117—119.

inscription<sup>44</sup>. Dans les environs, nous en trouvons 1 à Divičani<sup>45</sup>, 1 à Metalja<sup>46</sup> et 1 à Peratovci<sup>46\*</sup>. A la confluence de la Pliva et de la petite rivière de Mladučka, à Šipovo, il y a eu probablement un *castrum* comme l'attestent, d'ailleurs, les vestiges archéologiques et les 8 inscriptions trouvés sur les lieux<sup>47</sup>. En amont de la Mladučka, à une certaine distance de la rive droite, à Trnovo, il est resté 1 inscription<sup>48</sup>. Sur un autre affluent de la Pliva, nommé Janja, il y a 1 inscription<sup>49</sup> à Mujdžići, et à Vaganj<sup>50</sup> également 1 inscription. Enfin, sur le cours supérieur de la Vrba, avant de s'engager dans le chemin de montagne vers Prozor, qui aboutit dans la vallée de la Neretva, de la Dalmatie occidentale, il y avait la cité de Bistue Vetus, élevée au rang de *municipium*, où ont été mises au jour 14 inscriptions latines<sup>50\*</sup>.

Dans le bassin de la Bosna, à la frontière avec la Pannonia Superior, près de la confluence de la Spreča, on a découvert des traces romaines, ainsi que 2 inscriptions à Dobož<sup>51</sup>, 2 à Dabravine<sup>52</sup> et 2 à Breza<sup>53</sup>. Plus haut, sur la rive gauche de l'affluent Usora, près de la confluence avec la Bosna, au sud de Dobož, on a ramené au jour 6 inscriptions à Makljanovac<sup>54</sup>. Sur la rive gauche de l'affluent Lašva, à l'ouest de son embouchure avec la Bosna, la ville de Bistue Nova (Vitez près de Zenica), devenue *municipium* sous les Flaviens (69—91 n.è.), a conservé 21 inscriptions latines où figurent les noms romains de Aelius, Aurelius, Flavius et Ulpius<sup>55</sup>. A proximité nous en trouvons aussi 1 à Stranjani<sup>56</sup> et 1 à Janjici, sur la rive droite de la Bosna<sup>57</sup>. A l'ouest, 14 inscriptions se sont conservées à Mali Mošunj, sur la rive droite de la Lašva<sup>58</sup>. Un peu plus haut, en suivant un petit affluent de Lašva, nommé Bila, nous avons 1 à

<sup>44</sup> WMBH, II, 1894, p. 87—93; GMBH, LII, 1940, p. 19; n.s. VI, 1951, p. 305.

<sup>45</sup> Sp, LXXXVIII, 1935, p. 105, nr. 9.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 104, n° 8.

<sup>46\*</sup> GMBH, LII, 1940, p. 19.

<sup>47</sup> GMBH, XXII, 1910, p. 182—190; XXXVIII, 1926, p. 40; XLII, 1930, p. 157—158; WMBH, XII, 1912, p. 140—143; Sp, LXXXVIII, 1935, p. 102, nr. 6.

<sup>48</sup> C 15109.

<sup>49</sup> Sp, LXXXVIII, 1938, p. 103.

<sup>50</sup> C 9864.

<sup>50\*</sup> GMBH, XVIII, 1906, p. 151—159; XLIV, 1932, p. 55—65; WMBH, XI, 1909, p. 107—108; Pavan 59—60.

<sup>51</sup> WMBH, XI, 1909, p. 116—117; GMBH, n.s. III, 1948, p. 178—179; Šašel, ILJ 97.

<sup>52</sup> GMBH, XXVI, 1914, p. 223—226.

<sup>53</sup> *Ibid.*, XXV, 1913, p. 409—420; XXVI, 1914, p. 21.

<sup>54</sup> C 8376 b = 12750, 12757, 12758 = 14618, 12759 = 14619, 14222; Sp, LXXVII, 1934, p. 18.

<sup>55</sup> WMBH, I, 1893, p. 273—284; C 8381, 8382, 12761—12767; GMBH, XLIV, 1932, p. 35—55; XLVIII, 1936, p. 24.

<sup>56</sup> Sp, LXXXVIII, 1935, p. 107, n° 11.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 107, n° 12.

<sup>58</sup> GMBH, V, 1893, p. 690—691, 700—704; C 12778—12782, 13864, 13865.

Fazlić<sup>59</sup>, 5 à Putičevo<sup>60</sup> sur la Lašva, à l'est de Travnik, et 1 à Travnik<sup>61</sup>. Au sud de cette localité il y en a 1 à Dolac<sup>62</sup>, et à l'est, 1 à Turbe<sup>63</sup>.

Revenons dans la vallée de la Bosna. En amont de sa confluence avec la Lašva, mentionnons 8 inscriptions à Višnjica<sup>64</sup>, 3 à Donja Zgošća<sup>65</sup> et 3 à Dobrinja<sup>66</sup>. A l'embouchure de la petite rivière de Fojnička, on a découvert 3 inscriptions à Visoko<sup>67</sup>, 1 à Kiseljak<sup>68</sup>, 1 à Gromiljak<sup>69</sup> et 1 à Postinje<sup>69a</sup>; sur la rive droite de la Bosna 1 inscription à Župča<sup>70</sup> et, à l'est de Sarajevo, 2 à Bukovica<sup>70a</sup> et 2 à Blažuj<sup>71</sup>. On en a trouvé de même 2 à Pazarić<sup>72</sup>, sur la Zujevina, et plus loin au sud-ouest, en suivant le chemin de montagne vers Konjic, 1 autre à Ivan Sedlo<sup>73</sup>. A l'ouest de Sarajevo il y a eu un important centre urbain, peut-être une colonie romaine à Ilidža (Aquae S...), où se sont conservées 15 inscriptions présentant des noms romains comme Aurelius, Baebius et Iulius<sup>74</sup>. On en a trouvé également 7 à Sarajevo<sup>75</sup>, 2 au village de Breza<sup>76</sup>, 1 à Švrakino Selo<sup>77</sup> et 1 à Mitrović<sup>78</sup>.

Une importante voie de communication passait par la vallée de la Drina en reliant la ville de Sirmium (Sremska Mitrovica), sur la Save, au port de Salona (Solin) à l'Adriatique. A la droite de cette rivière, à Banja Koviljača, on a mis au jour 1 inscription, aujourd'hui disparue, et à Brasina 2 autres qui ont eu le même sort<sup>79</sup>. A Zvornik<sup>80</sup> on a découvert 3 inscriptions et 2 autres à Divić<sup>81</sup>, au sud-ouest de cette localité. A la confluence de la Drina et du Jadar, il y avait une halte (*mansio*),

<sup>59</sup> GMBH, V, 1893, p. 321 = C 12761.

<sup>60</sup> C 2765, 2766, 2766 a, 8383, 8384.

<sup>61</sup> WMBH, XII, 1912, p. 166.

<sup>62</sup> GMBH, XIII, 1958, p. 155 = Šašel, ILJ 100.

<sup>63</sup> Sp, LXXXVIII, 1935, p. 106, n° 10.

<sup>64</sup> Sp, LVII, 1933, p. 71; GMBH, XLVIII, 1936, p. 15-24; n.s. XII, 1957, p. 122.

<sup>65</sup> GMBH, I, 1938, p. 170-172; n.s. VI, 1951, p. 308-309.

<sup>66</sup> Sp, XLVII, 1909, p. 183-184.

<sup>67</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 40; LXXXVIII, 1938, p. 109-110.

<sup>68</sup> C 8379.

<sup>69</sup> GMBH, n.s. XII, 1957, p. 121.

<sup>69a</sup> Sp, LXXXVIII, 1935, p. 111, n° 15.

<sup>70</sup> Sp, LXXXVII, 1937, p. 40.

<sup>70a</sup> Sp, LXXXV, 1933, p. 50; GMBH, XLIV, 1932, p. 4.

<sup>71</sup> C 8776, 12755.

<sup>72</sup> C 8378, 13863.

<sup>73</sup> C 10164.

<sup>74</sup> C 8377, 10164, 10165, 13006-13016, 13858, 14321, 14621; Sp, LXXXV, 1933, p. 69; GMBH, LII, 1940, p. 15; n.s. XIV, 1959, p. 113-136; D. Sergejevski, «Novitates Musei Sarajevoensis», XIII, 1936, p. 2-; Pavan 34-36.

<sup>75</sup> Sp, LXXXV, 1933, p. 69-71; GMBH, XLVII, 1935, p. 22; LII, 1940, p. 16-18.

<sup>76</sup> Sp, XCIII, 1940, p. 141; GMBH, LV, 1943, p. 14-16, n° 8.

<sup>77</sup> C 8374.

<sup>78</sup> C 13311.

<sup>79</sup> St, IX, 1892, p. 39; Garašanin 144.

<sup>80</sup> C 12742; GMBH, LIII, 1941, p. 4; n.s. VI, 1951, p. 306.

<sup>81</sup> WMBH, XI, 1909, p. 181; GMBH, LIII, 1941, p. 4.



nommée Ad Drinum (Drinjača), où l'on a trouvé 2 inscriptions <sup>82</sup>. À l'ouest de cette dernière localité, il y a une inscription <sup>83</sup> à Poderkvina et en amont du Jadar, sur l'affluent Pecka, 1 autre à Skadar <sup>83a</sup>. Plus haut sur la Drina, à Selenac, nous avons 1 inscription <sup>84</sup> et 1 également à Uzovica <sup>85</sup> et, près de l'embouchure de la Križevica, 1 à Mihaljevići <sup>86</sup>, 1 à Crkvina <sup>87</sup> et 2 à Ljubovija <sup>88</sup>. À Bratunac, nous avons 6 inscriptions funéraires <sup>89</sup> et 2 à Srebrenica <sup>90</sup>. À six km nord-est de cette dernière localité, au village de Gradina, il y avait un centre minier qui, au III<sup>e</sup> siècle, a été élevé au rang de *municipium* et ensuite de *colonia*. Il portait un nom d'origine illyrienne (Domavium), et nous a livré 47 inscriptions avec des noms romains comme Aelius, Avius, Aurelius, Claudius, Flavius, Iulius, Naevius, Papinius, Sergius, Ulpius et Valerius <sup>91</sup>. Un peu plus à l'est, dans le bassin de la Drina on a découvert 1 inscription à Poznanovići <sup>92</sup>, 2 à Tegare <sup>93</sup>, 1 à Bjelovac <sup>94</sup>, 4 à Bačevac <sup>95</sup>, 2 à Sikirić <sup>96</sup> et 1 à Fakovići <sup>97</sup>. Plus haut de Rogačica, sur la rive droite de la Drina, on en a mis au jour 4 à Crvica <sup>98</sup>, 1 à Žlijebac <sup>99</sup>, 1 à Osatica à l'ouest de Skelanji <sup>99a</sup>, 34 à Skelanji <sup>100</sup> et 4 à Bajina Bašta <sup>100a</sup>. Plus loin, en longeant la Drina, à la confluence du Rzav, nous avons 1 inscription <sup>101</sup> à Klasnik près de Vižegrad, 2 à Sopotnica <sup>101a</sup>, 1 à Garažde <sup>102</sup>, 6 à Ustikolina <sup>103</sup> et 1 à Gornje <sup>104</sup>, près de Foča.

<sup>82</sup> C 8363 = 12733, 8364 = 12742.

<sup>83</sup> WMBH, IX, 1904, p. 293.

<sup>83a</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 200.

<sup>84</sup> C 8365.

<sup>85</sup> Oe.J, VII, 1904, B. 12.

<sup>86</sup> C 1273.

<sup>87</sup> C 14616.

<sup>88</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 88.

<sup>89</sup> GMBH, XLII, 1930, p. 162; XLVI, 1934, p. 12–13.

<sup>90</sup> GMBH, n.s. VI, 1951, p. 307, n<sup>o</sup> 12.

<sup>91</sup> WMBH, I, 1893, p. 218–253; IV, 1896, p. 202–242; C 8359–8361, 12721–12738, 14218–14219<sup>9-20</sup>, 14614, 14615; GMBH, XLII, 1930, p. 162–163; XLI, 1934, p. 13, M. Baum–D. Srejšević, *Novi rezultati ispitivanja rimske nekropole u Sasana*. « Glanci i gradja za kulturnu istoriju istočne Bosne », III, 1959, p. 23–54; IV, 1960, p. 3–31.

<sup>92</sup> C 12743.

<sup>93</sup> C 12739, 12740.

<sup>94</sup> C 11274.

<sup>95</sup> Sp, XXXIX, 1903, p. 87–90.

<sup>96</sup> C 12746; Sp, XCIII, 1940, p. 145.

<sup>97</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 13.

<sup>98</sup> C 14219, 18; GMBH, XIX, 1907, p. 464–465; XLII, 1930, p. 163–164.

<sup>99</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 13.

<sup>99a</sup> WMBH, XI, 1909, p. 180.

<sup>100</sup> GMBH, XIX, 1907, p. 431–463; XLII, 1930, 164; n.s. VI, 1961, p. 308; Sp, LXXXVIII, 1935, p. 112.

<sup>100a</sup> C 6319–6321; Sp XCIII, 1940, p. 149.

<sup>101</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 115.

<sup>101a</sup> C 8370 = 13856, 8371.

<sup>102</sup> C 12752.

<sup>103</sup> C 8372, 8373, 14340; GMBH, XLVIII, 1936, p. 4–8.

<sup>104</sup> RA, 1959, n<sup>o</sup> 142.

Sur l'affluent Prača, de la rive gauche de la Drina, nous trouvons 10 inscriptions à Rogatica<sup>105</sup> et 1 à Živaljevići, dans la vallée de l'affluent secondaire, nommé Rakitnica<sup>106</sup>. Plus haut au long de l'affluent Bistrica, on a mis au jour 2 inscriptions à Miljevina<sup>106a</sup> et 1 à Ocrkavlje<sup>106b</sup>.

Dans le bassin du Lim, affluent droit de la Drina, les vestiges romains sont relativement nombreux. En amont de la confluence, à Rudo, on a découvert 2 inscriptions<sup>107</sup>, 5 à Priboj<sup>108</sup>, et 1 dans la vallée de la petite rivière de l'Uvac, à Radojnja<sup>109</sup>. Entre Priboj et Prijepolje, à la confluence du Lim et de la Bistrica, nous en avons 2 à Džurovo<sup>110</sup>, et à la confluence du Lim et de la Mileševska, 10 à Prijepolje<sup>111</sup>. A l'ouest de cette localité en direction de Pljevlja, nous trouvons 2 à Seljani<sup>112</sup>, 1 à Seljašnica<sup>113</sup>, 1 à Rošulje<sup>114</sup> et 1 à Otilovići<sup>115</sup>. Près de Pljevlja, au village de Komino, on a localisé le *municipium* S... avec 102 inscriptions présentant les noms romains de Aelius, Aemilius, Aurelius, Ulpus et Valerius. Le nom de cette cité antique est resté inconnu jusqu'à nos jours; on sait seulement qu'elle a obtenu le rang de *municipium* vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle<sup>116</sup>. Au sud-est de Pljevlja se trouve la localité de Radosovac, avec 1 inscription<sup>117</sup>. Dans la vallée du Lim, au sud de Prijepolje, 2 inscriptions se sont conservées dans le village de Kolovrat<sup>118</sup>. Plus haut, sur le Lim, il y en a 1 à Berane<sup>119</sup>, et 1 à Budimlje<sup>120</sup>. Il est intéressant de savoir qu'il y a également au loin, en montagne, 1 inscription à Bjelo Polje<sup>121</sup> et 1 autre à Andrejevica<sup>122</sup>.

<sup>105</sup> C 2766 b; GMBH, XIX, 1907, p. 468–469; XLVII, 1936, p. 9–14; WMBH, XI 1909, p. 182–183; XII, 1912, p. 160; RA, XIV, 1939, n° 303.

<sup>106</sup> C 14616; WMBH, VIII, 1902, p. 113.

<sup>106a</sup> Sp, LXXXVIII, 1938, p. 113; GMBH, XIII, 1958, p. 154.

<sup>106b</sup> Sp, LXXXVIII, 1938, p. 113.

<sup>107</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 15–16.

<sup>108</sup> C 13875; Sp, LXXI, 1931, p. 131–132; XCVIII, 1941–1948, p. 159–160.

<sup>109</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 105.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 131; St, n.s. I, 1950, p. 183.

<sup>111</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 137–139; XCVIII, 1941–1948, p. 161.

<sup>112</sup> C 13848; Sp, LXXI, 1931, p. 137–139.

<sup>113</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 139.

<sup>114</sup> Sp, LXXVII, 1934, p. 17.

<sup>115</sup> Sp, XCIII, 1940, p. 154.

<sup>116</sup> C 1708, 1709, 6339–6357, 8298, 8299, 8302, 8305–8307, 8312, 8316, 8318, 8327–8332; 12715, 12716, 13848–13855, 14217<sup>10</sup>, 14604, 14605; WMBH, VIII, 1902, p. 115–121; XII, 1912, p. 123–127; GMBH, XXI, 1909, p. 105–132; LII, 1940, p. 20; LIII, 1941, p. 5–9; Sp, XLVII, 1909, p. 188; LXXI, 1931, p. 118–120; XCIII, 1940, p. 155; XCVIII, 1941–1948, p. 129–131; OeJ, XIII, 1910, B. 228; St, XVIII, 1967, p. 201–206; XIX, 1968, p. 101–109; XX, 1969, p. 25; Zbornik Fil. Fak. Beograd, XI, 1970, p. 75–81.

<sup>117</sup> C 8322.

<sup>118</sup> C 8308; Sp, XCVIII, 1941–1948, p. 161.

<sup>119</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 10.

<sup>120</sup> C 13832.

<sup>121</sup> Sp, LXXI, 1931, p. 11.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 4 = VD, I, 1932, p. 71.

Entre la Drina et la Morava, près de la frontière avec la Pannonia Inferior, les inscriptions sont rares : mentionnons, au sud-ouest de Singidunum (Beograd), dans le bassin de la Kolubara, 1 à Beljina <sup>123</sup>, 1 à Boždarovac <sup>124</sup> et 1 à Tomislavgrad, près de Županjac <sup>125</sup>.

En échange les inscriptions sont relativement nombreuses dans le bassin de la Morava de l'Ouest et de ses affluents. Près de la frontière avec le Moesia Superior, nous en trouvons 3 à Čačak, (dont une chrétienne) <sup>126</sup>, 2 à Rudnik <sup>127</sup>, 2 à Ježevica sur la rive gauche, dans les montagnes <sup>128</sup>, et 1 à Negrišori, sur le petit affluent Bjelica <sup>129</sup>. Plus à l'ouest, entre Požega et Visibaba, dans la zone minière de la vallée de la Morava, il y avait une ville, dont nous ne connaissons que les six premières lettres du nom : *municipium Malves*... Ici se sont conservées 28 inscriptions avec des noms romains comme : Aelius, Aurelius, Flavius, Iulius, Statius, Ulpius et Valerius <sup>130</sup>. Au nord-ouest, sur l'affluent Lužnica, au village de Karan, on a mis au jour 2 inscriptions <sup>130\*</sup>, et dans le bassin de la rivière du Skrapez, à l'est de Kosjerić, 4 à Tubići <sup>131</sup> et 1 à Vranjani <sup>132</sup>.

Dans la vallée de l'affluent nommé Džetinja, dans l'actuelle localité de Titovo Užice, il y a eu un *municipium* (Paramum ?) dont il nous est resté 28 inscriptions <sup>133</sup>. A l'ouest de cette localité, au village du Vrutci, 2 inscriptions <sup>134</sup> se sont conservées et un peu plus loin, à Bioska, 2 autres <sup>135</sup>. Au sud de Titovo Užice, dans le village du Mačkat, on a découvert 7 inscriptions <sup>136</sup>.

Dans le bassin de l'affluent Moravica, en amont de Požega, on a découvert 1 inscription à Gorobilje <sup>137</sup>, 2 à Prilipac <sup>138</sup>, 2 à Arilje <sup>139</sup> et,

<sup>123</sup> Sp, XLVII, 1909, p. 173.

<sup>124</sup> *Ibid* ; OeJ, XII, 1909, B. 192.

<sup>125</sup> GMBH, n.s. XII, 1957, p. 109.

<sup>126</sup> Sp, XCVIII, 1941—1948, p. 251—253.

<sup>127</sup> C 6313, 6314.

<sup>128</sup> C 14611 ; Sp, XLVII, 1909, p. 183.

<sup>129</sup> C 8337.

<sup>130</sup> C 1669—1671, 8339—8343, 8345—8351, 12719, 14607—14612 ; Sp, XXXIX, 1903, p. 82—88 ; XLVII, 1909, p. 177 ; XCVIII, 1941—1948, p. 151—155 ; GMBH, LII, 1940, p. 20—22.

<sup>130\*</sup> OeJ, VII, 1904, B.9 ; Sp, XLVII, 1909, p. 185.

<sup>131</sup> Sp, XXXIX, 1903, p. 88 ; XLVII, 1909, p. 185 ; LXXI, 1931, p. 84.

<sup>132</sup> C 8344.

<sup>133</sup> C 8353—8355, 8358, 14613 ; Sp, XXXIX, 1903, p. 84 ; LXXI, 1931, p. 226 ; LXXV, 1933, p. 75 ; XCVIII, 1941—1948, p. 239—241 ; OeJ, XII, 1909, B. 199 ; RA, 1956, n° 131.

<sup>134</sup> C 12718 ; OeJ, VII, 1904, B.9 = Sp, XCVIII, 1941—1948, p. 242.

<sup>135</sup> C 14613, 14619 ; Sp, XLVII, 1909, p. 188.

<sup>136</sup> C 6318, 8534 ; Sp, XLVII, 1909, p. 187 ; LXXI, 1931, p. 226 ; XCVIII, 1941—1948, p. 247—248.

<sup>137</sup> C 8352.

<sup>138</sup> Sp, XCIII, 1940, p. 152 ; XCVIII, 1941—1948, p. 157.

<sup>139</sup> C 6317, 8338.

à 10 km sud de cette localité, 1 à Gradina<sup>140</sup>. Toutes ces localités dépendaient du *municipium Malves*... (localisé entre Požega et Visibaba).

Faisant le total pour toute la Dalmatie, nous obtenons 8020 inscriptions latines, dans 405 localités. La plupart d'entre elles, c'est-à-dire 6767 (dans 253 localités) proviennent de la Dalmatie occidentale. Dans cette région, le processus de romanisation a commencé plus tôt, en donnant naissance à 8 *coloniae* (Aequum, Doclea, Epidaurum, Iader, Ljubuški, Narona, Salona et Scodra) et à 19 *municipia* ou *oppida* (Acruvium, Albona, Arba, Asseria, Blandona, Burnum, Corinium, Municipium Magnum, Novae, Pituntium, Planona, Reditae, Risinium, Scardona, Senia, Tarsatica, Tilurium, Tragurium et Varvaria), tandis qu'en Dalmatie orientale, sur un territoire beaucoup plus étendu, il n'y a eu que 2 *coloniae* (Aqua S... et Donavium) et 8 *municipia* où *oppida* (Bihać, Bistue Nova, Bistue Vetus, Jajce, Municipium Malves..., Municipium P..., Municipium S... et Raetinium). La première convergeait vers l'Adriatique et l'Italie, et la seconde, vers la Save et le Danube : ces différences essentielles ont pu engendrer également certaines divergences d'ordre linguistique.

#### DIFFUSION TERRITORIALE DES INSCRIPTIONS LATINES

362. Josipdol (Ogulin)	5	383. Skakavič (Sarute?)	1
363. Munjava (Ogulin)	2	384. Smoljana (Bosan. Petrovac)	1
364. Primišlje (Ogulin-Blagaj)	1	385. Crljevica (Una)	1
365. Metulum (Čakovac?)	2	386. Drvar (Unac)	1
366. Gorička (Dvor)	1	387. Prekaja (Unac)	2
367. Hasanbegovci (Bosan. Krupa)	1	388. Blagaj (Sana)	2
368. Majdanište (Bosan. Krupa)	1	389. Suhača (Japra)	2
369. Gata (Bosan. Krupa)	2	390. Clandate (Rakanske Basice?)	1
370. Brekovica (Bihać)	2	391. Agići Gornji (Japra)	1
371. Crkvina (Bihać)	7	392. Cikota (Sana)	1
372. Založje (Bihać)	16	393. Ljubija (Sana)	7
373. Bihać	5	394. Briševo (Sana)	3
374. Cavkić (Bihać)	5	395. Splonum (Stari Majdan)	1
375. Privilica (Bihać)	2	396. Bravsko (Bravsko polje)	1
376. Pritoka (Bihać)	7	397. Gornji Ribnik (Sana)	1
377. Raetinium (Golubić)	67	398. D. Pecka (Sana)	1
378. Ribić (Golubić)	2	399. Varcar Vakuf	2
379. Udbina (Golubić)	3	400. Baloia (Podrašnica)	1
380. Debelo Brdo (Titova Korenica)	4	401. Inter Unam et Verbanum	61
381. Kakir (Una)	1	402. Ad Fines (Laktaši)	2
382. Krnjeuša (Kulen Vakuf)	3	403. Castra (Banja Luka)	1

<sup>140</sup> C 12717.

404. Mrkonić Grad	1	452. Selenac (Drina)	1
405. Miloševci (Ugar)	2	453. Uzovica (Drina)	1
406. Jajce (Vrbas)	1	454. Mihaljevići (Drina)	1
407. Divičani (Vrbas-Pliva)	1	455. Crkvina (Drina)	1
408. Metaljka (Vrbas-Pliva)	1	456. Ljubovija	2
409. Pcratovci (Vrbas-Pliva)	1	457. Bratunac (Drina)	6
410. Šipovo (Pliva-Mladučka)	8	458. Srebrenica	2
411. Trnovo (Mladučka)	1	459. Domavium (Gradina)	47
412. Mujdžići (Janja)	1	460. Poznanovići (Drina)	1
413. Vaganj (Janja)	1	461. Tegare (Drina)	2
414. Bistue Vctus (Bugojno?)	14	462. Bjelovac (Drina)	1
415. Doboj (Bosna-Spreča)	2	463. Bačevac (Drina)	4
416. Dabravine (Bosna-Spreča)	2	464. Sikirić (Drina)	2
417. Breza (Bosna-Spreča)	2	465. Fakovići (Drina)	1
418. Makljenovac (Usora)	6	466. Orvica (Drina)	4
419. Bistue Nova (Vitez-Zenica)	21	467. Žiljebac (Drina)	1
420. Stranjani (Vitez)	1	468. Osatica (Skelanji)	1
421. Janjici (Bosna)	1	469. Skelanji	34
422. Mali Mošunj	14	469a. Bajna Bašta	4
423. Fazlići (Bila-Lašva)	1	470. Klasnik (Višegrad)	1
424. Putičevo (Lašva)	5	471. Sopotnica (Drina)	2
425. Travnik (Lašva)	1	472. Goražde (Drina)	1
426. Dolac (Travnik)	1	473. Ustikohna (Drina)	6
427. Turbe (Travnik)	1	474. Gornje (Foča)	1
428. Višnjica (Bosna)	8	475. Rogatica (Prača)	10
429. Donja Zgošća	3	476. Živaljevići (Rakitnica)	1
430. Dobrinja (Bosna)	3	477. Mljevina (Bistrica)	2
431. Visoko (Fojnica)	3	478. Ocrkavlje (Bistrica)	1
432. Kiseljak	1	479. Rudo (Lim)	2
433. Gromiljak	1	480. Prboj (Lim)	5
434. Podstunje	1	481. Radojnja (Uvac)	1
435. Župča (Bosna)	1	482. Džurovo (Lim-Bistrica)	2
436. Bukovica (Bosna)	2	483. Prijepolje (Lim-Milčevska)	10
437. Blažuj	2	484. Seljani (Prijepolje)	2
438. Pozarić (Zujevina)	2	485. Seljašnica (Prijepolje)	1
439. Ivan Sedlo	1	486. Rošulje (Prijepolje)	1
440. Aquae S... (Ilidža)	15	487. Otlovići (Prijepolje)	1
441. Sarajevo	7	488. Municipium S... (Komino- Pljevlja)	102
442. Breza (Sarajevo)	2	489. Radosovac (Pljevlja)	1
443. Švrakino Selo	1	490. Kolovrat (Lim)	2
444. Mitrović (Sarajevo)	1	491. Berane (Lim)	1
445. Banja Koviljača (Drina)	1	492. Budimlje (Lim)	1
446. Brasina (Drina)	2	493. Bjelo Polje	1
447. Zvornik (Drina)	3	494. Andrijevića	1
448. Divić (Zvornik)	2	495. Beljina (Kolubara)	1
449. Ad Drinum (Drinjača)	2	496. Boždarevac (Kolubara)	1
450. Podcrkvina	1	497. Tomislavgrad (Županjac)	1
451. Skadar (Peccka)	1		

498. Čačak (Zapad. Morava)	3	507. Vrutci (Titovo Užice)	2
499. Rudnik (Zapad. Morava)	2	508. Bioska (Titovo Užice)	2
500. Ježevica (Zapad. Morava)	2	509. Mačkat (Titovo Užice)	7
501. Negrišori (Bjelica)	1	510. Gorobilje (Moravica)	1
502. Municipium Malves... (Požega-Visibaba)	28	511. Prilipac (Moravica)	1
503. Karan (Lušnica)	2	512. Arilje (Moravica)	2
504. Tubići (Škrapez)	4	513. Gradina (Arilje)	1
505. Vranjani (Škrapez)	1	514. Bosniae incertae	11
506. Municipium... (Titovo Užice)	28	515. Dalmatiae incertae	358
		516. Dalmatiae miliaria incerta	129

## EMPRUNTS ROUMAINS DANS LE LEXIQUE SERBO-CROATE

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

Si l'on se place sur le plan des rapports linguistiques roumano-serbo-croates, en étudiant notamment les termes roumains empruntés par le serbo-croate, on peut parler de deux grandes périodes. La première coïncide avec le Moyen Age en général, durant lequel le serbo-croate emprunta au roumain surtout les termes propres au langage pastoral — conséquence naturelle du phénomène de transhumance, qui ne devait cesser qu'au XV<sup>e</sup> siècle, quand la transhumance des pasteurs roumains vers le sud prit fin avec l'installation du pouvoir ottoman en Bulgarie<sup>1</sup>. La deuxième période se situe entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle (et même plus tard); cette fois il ne s'agit plus d'emprunts faits au langage pastoral, mais aux domaines de la vie socio-politique et culturelle-économique<sup>2</sup>. Les étroites relations économiques nouées entre ces pays justement à cette époque en sont une explication. Toutefois, il convient d'ajouter à celle-ci le « nomadisme » des artisans, et tout particulièrement celui des artisans macédoniens qui, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, devaient intensifier encore plus leurs pérégrinations à travers la péninsule balkanique, en finissant par aboutir en Roumanie.

Nécessairement, le phénomène linguistique de l'emprunt devait se faire sentir, visible et de manière prenante, dans le compartiment le plus perméable de la langue : le lexique. Nous nous sommes limitée dans la présente étude à l'examen de l'un des deux aspects fondamentaux présentés par les rapports lexicologiques réciproques, bi- ou plurilingues, celui qui a sa part de contribution à ce que nous pourrions nommer — par un terme pris à la physique — « l'osmose » des lexèmes, autrement dit,

---

<sup>1</sup> Armaş et collab., *Rsl.*, p. 112.

<sup>2</sup> *Idem*, *loc. cit.*

l'aspect de la réception dans une certaine langue des éléments lexicologiques propres à une autre langue.

Il y a déjà presque un siècle que B. P. Hasdeu<sup>3</sup> et I. A. Candrea<sup>4</sup> attiraient l'attention sur la nécessité d'une étude approfondie des rapports lexicologiques roumano-sud-slaves qui prendrait en considération non seulement les emprunts faits par le roumain des langues sud-slaves, mais aussi le phénomène inverse, des termes pris par les langues sud-slaves au roumain ou par le truchement du romain. Le premier à marcher dans cette voie fut Fr. Miklosich<sup>5</sup>, mais pour ce qui est du serbo-croate et du roumain, les recherches méthodiques des linguistes ont commencé à se diriger en ce sens seulement avec la parution des ouvrages fondamentaux de P. Skok<sup>6</sup> sur la chronologie, la localisation géographique, l'importance et le caractère des mots d'origine roumaine dans le serbo-croate. Par la suite, la question fut abordée et débattue par d'autres linguistes yougoslaves aussi, dont Al. Belić<sup>7</sup>, P. Ivić<sup>8</sup>, H. Barić<sup>9</sup>, I. Popović<sup>10</sup> et quelques autres encore.

Parmi les linguistes roumains, nous rappellerons ici ceux qui se sont occupés de l'étude du fonds lexicologique d'origine roumaine présent dans

<sup>3</sup> B. P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol. I. Bucarest, 1886, p. 934.

<sup>4</sup> I. A. Candrea, dans « Noua revistă română », 9/1900, p. 399—409.

<sup>5</sup> Fr. Miklosich, *Die Fremdwörter in den slavischen Sprachen*, Vienne, 1866 (où il présente pour la première fois seize mots roumains avec leurs correspondants respectifs des langues slaves); EW (où — outre les seize mots roumains déjà présentés dans l'ouvrage précédent — il mentionne encore plusieurs autres); Fr. Miklosich et E. Kažuzniacki, *Über die Wanderungen der Rumunen in den Dalmatischen Alpen und Karpaten*, « Denkschriften » der Wiener Akademie d. Wiss., XXX, 1879, p. 1—66.

<sup>6</sup> P. Skok, *Des rapports linguistiques slavo-roumains*, « Slavia », I/4 (1922), p. 485—494; III/1, p. 114—121; IV/1, p. 128—138; V/2, p. 325—346; VI/1, p. 120—129; 4, p. 758—766; VIII/3, p. 605—628; 4, p. 774—790; *Slave et roumain*, RES III (1—2)/1923, p. 59—77; *Studie iz srpsko-hrvatskog vokabulara*, « Rad », 222/1920, p. 114—136; *Prilozi k ispitivanju srpsko-hrvatskih imena mjesta*, « Rad », 224/1921, p. 98—167; *Iz srpskohrvatske toponomastike*, JF II/1921 p. 311—318; III/1922—1923, p. 77—78 et suiv.; VI/1926—1927, p. 65—95; *Lexikologičke studije*, JF VIII, 1928—1929, p. 88—102; *Studi toponomastici sull'isola di Veglia*, « Archivio glottologico italiano », Torino, XXI, 1927, p. 95—106; XXIV/1930, p. 19—55; XXV 1933, p. 114—141; XXVIII/1936, p. 55—63; XXIX/1938, p. 113—119; *Zadaci jugoslovenska romanistike*, Seminar za romansku filologiju Univerziteta u Zagrebu, Beograd, 1934 (réimprimé par « Glasnik jugoslovenskog profesorskog društva », Beograd, XIV/1934, p. 419—431. *Vojvodina I. Od najstarijih vremena do velike seobe*, Novi Sad, 1939 (Toponomastique de Vojvodine, p. 122 et suiv.).

<sup>7</sup> Al. Belić, *Dijalekti istočne i južne Srbije*, SDzb I/1905 et dans « Сборник по славяноведения », St.—Petersbourg, II/1905, p. 17—27.

<sup>8</sup> P. Ivić, *O govorima Banata*, JF, XVIII, 1949—1950, p. 153 et suiv.

<sup>9</sup> H. Barić, *Lingvističke Studije*, Sarajevo, 1954.

<sup>10</sup> I. Popović, *История српскохрватској језика*, Novi Sad, 1955 (chap. IV : *Јужни ловени у Италији, Аустрији, Маџарској, Румунији, Трчкој и Албанији*); *Jugoslovenski i rumuni u jezičkoj perspektivi*, « Dnevnik », Novi Sad, XIV—3172; 29. I. 1955; *Gesch.; Valacho-Serb.*, p. 101—121.



le serbo-croate : G. Pascu <sup>11</sup>, S. Pușcariu <sup>12</sup>, E. Petrovici <sup>13</sup>, Th. Capidan <sup>14</sup>, I. Popovici <sup>15</sup>, D. Gămulescu <sup>16</sup>, Al. Rosetti <sup>17</sup>, S. Niță-Armaș et collab. <sup>18</sup>.

La reprise des problèmes concernant l'influence exercée par le roumain sur le lexique serbo-croate ne nous semble pas devoir manquer d'intérêt. C'est que, jusqu'à présent, l'attention portée par les linguistes roumains et étrangers à ces problèmes n'avait pas pour objectif d'étudier dans leur totalité les éléments lexicologiques du serbo-croate, en vue de l'élaboration de quelque ouvrage d'ensemble. Ils ne se sont bornés qu'à l'étude de certains aspects, considérés sous divers rapports et le matériel qu'ils ont utilisé à cette fin n'atteste pas toujours un choix judicieux. D'autre part, pour autant que nous le sachions, on n'a procédé qu'à un choix sélectif des lexèmes figurant dans les grands dictionnaires ou dans les recueils dialectaux. Il s'ensuit que pour ce qui est du moment où eut lieu cette pénétration de l'élément roumain dans le serbo-croate, de l'établissement avec plus de précision de certaines étymologies et du chiffre approximatif de ces emprunts, ainsi que de l'étude méthodique de quelques termes ou de la localisation géographique de quelques autres, ils empâtissent, du fait d'une relativité par trop grande.

Naturellement, les multiples rapports roumano-sud-slaves de nature extralinguistique, rapports dont l'intensité change selon l'époque, font des problèmes liés à la provenance, aux voies de pénétration ou à la chronologie de l'élément roumain dans le serbo-croate des problèmes complexes, auxquels nous ne pouvons prétendre trouver à nous seule la solution définitive. Mais, ce qui pourra représenter — selon nous — une contribution personnelle à leur étude est d'une part la rédaction d'un répertoire lexico-étymologique aussi complet que possible et, d'autre part, partant de ce répertoire, la précision de la chronologie des faits de langage, ainsi que l'étymologie de certains termes ou leur localisation géographique.

Nous envisageons comme suit les critères de ce répertoire lexico-étymologique : l'énumération dans l'ordre alphabétique des mots roumains, sous la forme d'un petit dictionnaire à la fois étymologique et explicatif. En général, nous reproduirons la forme littéraire de chaque mot, ne faisant appel aux formes dialectales que là où la chose s'imposera. Ensuite, ce sera le tour des correspondances serbo-croates, avec une explication plus

<sup>11</sup> G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924.

<sup>12</sup> S. Pușcariu, *Istr.* II. p. 274—296.

<sup>13</sup> E. Petrovici, *Cuvinte argotice sud-slave de origine românească*, DR VII/1931—1933.

<sup>14</sup> Th. Capidan, *Les éléments des langues slaves du Sud en roumain et les éléments roumains dans les langues slaves méridionales*, « Langue et littérature », I/1940—1941, p. 199—214.

<sup>15</sup> I. Popovici, *Contribuție la studierea cuvintelor românești în sîrbocroată* (Réimprimé par la revue « Lumina », IX, Vrșac, IX, 1955/3—4.

<sup>16</sup> D. Gămulescu, *Impr.*, p. 531—540.

<sup>17</sup> Al. Rosetti, *ILR*.

<sup>18</sup> Armaș et collab., *Rsl.*, p. 59—123.

poussée que celle fournie aux mots roumains, avec l'indication de leur attestat chronologique (quand la date est connue) ainsi que de leur géographie. Quand il s'agira soit de préciser, soit d'élucider certaines étymologies nous entrerons dans des discussions plus amples pour peu qu'elles nous semblent utiles. La rubrique d'un seul et même « article de dictionnaire » comprendra aussi les mots dérivés.

Ce répertoire - « dictionnaire » une fois établi, nous passerons à la classification des termes respectifs par groupes thématiques et puis à la discussion de la portée de l'élément roumain dans le serbo-croate et de sa géographie. Notre modeste contribution sera de la sorte à même de suggérer d'autres hypothèses de travail en ce qui concerne les limites entre *roman* et *roumain*, entre l'élément daco-roumain, aroumain, istroroumain et méglénoroumain en tant qu'emprunts lexicologiques au profit du serbo-croate. Qui plus est, nous espérons qu'elle pourra préciser aussi le caractère de la migration roumaine à travers la péninsule balkanique.

Le problème à traiter ensuite sera celui de l'adaptation des formes roumaines au système phonétique et morphologique du serbo-croate, ainsi que de l'adaptation des formes grammaticales représentées par l'élément roumain.

Pour finir, l'étude comportera également un répertoire des toponymes d'origine roumaine ou supposée telle.



*a-bușile* (forme gramm. : *bușilea* ; *de-a bușilea* = « pe brinci » [à croupetons], DLRM 102) > ser. *jabușoliti* vb. = « marcher avec difficulté », Pușcariu, *Istr.* II 277, Rosetti, ILR 431 ; *dojabușoliti* = « arriver difficilement », Skok, ZRPh 41 (1921), p. 150 ; = « arriver à quatre pattes » (forme rencontrée à Lika, héritée des Vlaques du massif Velcbit), Skok, ER 91.

*alb* (< lat. *albus*, I. n.n. 1. = « couleur blanche » ; 2. = « objet, substance blanche » ; II. adj. : 1. = « arborant la couleur de la neige » ; 2. fig. « clair, brillant », DLRM 17) > ser. arg. *albuša* = n.f. *tzouika* (dans l'argot des chaudronniers de Cipulić-Bosnie, calqué sur le mac. arg. *belàčka* < *bel* = « blanc » + suff. *čka*, employé dans l'argot des artisans macédoniens, parallèlement à *ljuta*, *cujka*, *culjka* — ces deux derniers termes étant d'origine roumaine), Gămulescu, *Împr.* 533.

*arbore* (< lat. *arbor*, -is, n.m. 1. = « plante ligneuse avec un tronc solide et des branches couvertes de feuilles formant couronne » ; 2. « organe d'une machine qui reçoit et transmet le mouvement par la rotation de son axe » ; 3. « mat », DLRM 39) > ser. *Arborić*, *Arbulić*, « noms de

Vlaques de Trebinje (XIV<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles) et de la vallée de l'Ibar », Pușcariu, *Istr.* II, 278, Rosetti, ILR 431.

*are* (III<sup>e</sup> pers. sg. ind. prés. du v. *avoir* < lat. *habere*, DLRM 58) > ser. *are* « il est, il existe » (dans l'argot des chaudronniers de Bosanska Krajina), Gămulescu, *Impr.* 534.

*aĭipi* (< lat. \* *attempire* = *tepere*, v. « commencer à dormir, sommeil léger », DLRM 53) » ser. *Cipitor* n.m. top. d'une région où sont également signalés *Durmitor*, *Visitor*, Rosetti, ILR 341.

*baci* < ? n.m. « chef d'une bergerie », DLRM 63). Mot ancien (ar., mégl. *baču*) et d'origine obscure. En tant que terme pastoral, il a rayonné du roumain dans les langues des peuples voisins (Pușcariu, *Istr.* II 278). D'après P. Skok (ER 85), le mot serait d'origine balkanique, hé au ngr. *μπάτσος* = *γέρωνσεβαστός* (en Epire) et à l'alb. *bac* = « ami »; il aurait passé au-delà des Carpates par l'intermédiaire du roumain : hong. *bacs*, *bacsa*, *bacsó* = « Schäfer » et en polonais et slovaque avec le sens de « Oberschäfer ». Mais partant du critère sémantique, corroboré par le critère géographique nous sommes enclins à penser que le roumain *baci*, d'origine balkanique, thraco-illyrienne, a été emprunté par le serbe *bâc* (n.m.) avec les sens suivants : 1. « montagnard » (XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles); 2. « nom de village Bačka », RJA I, 141; 3. « chef de la bergerie, le plus âgé entre les bergers d'une bergerie »; 4. « celui qui s'occupe de la laiterie d'une bergerie », Berneker, SEW 37, RSA I 346. Ces acceptions du terme, on les retrouve un peu partout en Serbie (Popović *Valacho-Serb.* 101). Le mot *bâc* en serbe a donné de nombreux dérivés : *bâca* (n.m.) hyp. de *bač* : « Otići će bača, ostaće snaša » (dicton populaire), RJA I 141. Les femmes de Vojvodine usent de ce terme pour désigner leur beau-père (Karadžić, 18);

*băčar* (n.m.) « une personne s'associant aux bergers pour garder et veiller en commun sur les moutons » (en Serbie et dans la région de Kneževac), RJA I 142; « socius rei oviarie communis », Karadžić 18;

*Bačarević*, *Bačlija* n. de persoane, Armaș, Rsl, 73;

*bačarica* < *bačar* « épouse du bač », Armaș, Rsl, 73;

*bačarka* < *bačar* 1. « épouse du bač »; 2. « femme qui s'occupe de traire les moutons et les chèvres », Armaș, Rsl, 73;

*bačarski* adj. poss. < *bačar*, Armaș, Rsl 73;

*bačev* adj. poss. < *bač*, Armaș, Rsl 73;

*Bačev Do* n.m. « Bačeva Dola », « village à proximité de Dubrovnik », RJA I 142;

*Băčevac* n.m. < *bač* « n. de villages et de personnes »; « village en

- Slovénie » ; « village en Serbie (région de Kruševac) », RJA I 142 ;  
*bačevanje, bačijanje* n. verbal <*bačevati, bačijati*, Armaş Rsl 73 ;  
*bačevati, bačijati, bučuvati*, v. 1. « association en vue de faire paître les troupeaux en commun durant l'été » ; 2. « la traite organisée selon un ordre préétabli », Armaş, Rsl 73 ;  
*Băčevci* n.m. pl. <*bač* « village en Serbie », RJA I 142 ;  
*Băčevica* n.f. « village en Serbie », RJA I 142 ;  
*bačevina, bačija* n.f. 1. « bergerie, abri, bâtiment où l'on conserve le lait » ; 2. « le laitage obtenu dans une bergerie » ; 3. « les bêtes d'une bergerie », Armaş, Rsl 73 ;  
*báčica* n.f. « montagnarde, habitante des montagnes », RJA I 142 ;  
 « ovinne curatrix », Karadžić 18. On rencontre ce terme à Kosmet (Skok, ER 85) ;  
*Báčica* n.f. « n. de montagnes en Serbie », RJA I 144 ;  
*bačija* n.f. <*bač* 1. « habitation dans le voisinage d'un pâturage alpestre », RJA I 142 ; « locus et casa mulgendis aestate ovibus », Karadžić 18 ; 2. « l'appellation passe de l'endroit à l'action (en automne, quand approche le moment de quitter le pâturage) » RJA I 142 ; 3. « village des bouches de la Vape en Unac », RJA I 142 ;  
*bačiski, bačijiski* adj. pos. <*bačija*, Armaş, Rsl 73 ;  
*bačijanje* n.n. <*bačija, bačar* « res oviaria communis », Karadžić 18 ; « action de traire en commun les bêtes de petite taille » (Serbie), RJA I 142 ;  
*bačijarka* n.f. <*bačar* « épouse du bač », Armaş, Rsl 73 ;  
*báčijiski* adj. poss. <*bačija*, RJA I 142 ;  
*bačijati* v. <*bačija, bačijanje* « habere partem in re oviaria comuni », Karadžić 18 ;  
*bačilište* n.n. « gîte, abri », Armaş, Rsl 73 ;  
*bačilo* n.n. « gîte, abri », « bergerie », Armaş, Rsl 73 ;  
*Bačin Do* n.m. *Bačina Dola* « village en Slavonie » RJA I 142 ;  
*báčina* n.f. « locus et cas mulgendis aestate ovibus », Karadžić 18 ;  
 « bergerie », « hameau ». Le mot s'explique à l'instar du terme *bač* (« berger à une bergerie ») par l'influence du vlaque (Dragomir, *Vlahii* 65) ;  
*báčina* n.m. augm. <*bač* RJA I 142 ;  
*Báčina* n.f. « village en Serbie », « village en Dalmatie », RJA I 142 ;  
*báčinac* n.m. 1. « habitant du village Bačinc (Serbie) » ; 2. « n. d'une région en Serbie : à proximité de Požarevac et Smederevsk », RJA I 142 ;  
*báčirci* (*báčinâcâ*) adj. poss. « Brda bačinaca » RJA I 142 ;

*Báčinci* n.m. pl. « n. de villages dans les régions de Srem et de Vukovar », RJA I 142 ;

*báčinka* n.f. « femme du village Bačina » (Serbie), RJA I 142 ;

*báčinski* adj. poss. <Bačina (Serbie), « bačinska opština », RJA I 142 ;

*bačiski* adj. <*bačijski* RJA I 142 ;

*báčište* n.n. 1. « l'emplacement d'une bergerie » ; 2. « en Serbie, n. de divers endroits des régions Crna Reka, Krajinsk, Kneževac », RJA I 142 ;

*bačka* n.f. « regio baciensis », Karadžić 18 ; 2. « adj. poss. <*Bačka* » (à partir du XVII<sup>e</sup> siècle), RJA I 143.

*bade* (<?) n.m. (pop.) 1. « terme de respect à la campagne avec lequel on s'adresse à un homme plus âgé » ; 2. « terme employé à la campagne par les femmes pour s'adresser à l'aimé » ; par ext. « amoureux », « amant », DLRM 63 > ser. *bada* n.m. « terme par lequel une jeune femme appelle les plus jeunes membres de sexe masculin de la famille », RSA I 232.

*balaur* (<var. : *balaoană*. Terme rencontré en dr., ar. d'où il a passé dans le ngr., l'alb., le bg., le ser. — en Monténégro et à Raguse — Pușcariu, *Istr.* II 278) n.m. 1. « monstre fantastique, imaginé sous la forme d'un serpent à une ou plusieurs têtes, souvent ailé » ; 2. « nom donné par le peuple à la constellation du dragon » (comp. avec l'alb. *bollë* « serpent »), DLRM 64 > ser. *bălaur* n.m. RSA I 268 et *balaura* n.m. et f. 1. « dragon » RSA I 268 ; 2. « terme de reproche (en Serbie) » : « Prvi si balaura / Odlogi balaura jedan », RJA I 163. Var. : *blăbor* n.m., Rosetti, ILR 432 ; *blăor* n.m. « une espèce de serpent », Skok, ZRPh 28 (1914—1915) 664 ; *blăvor* n.m. « grand serpent denté dont on dit qu'il n'attaque pas les hommes mais seulement les serpents s'attaquant aux hommes », Karadžić, 29 ; *blăvor*, *blavur*, *blăor*, *blor*, *babor*, *glavor* n.m. 1. « sorte de lézard sans pieds, long d'environ 1 m » (attesté au XVI<sup>e</sup> siècle), RJA I 427 ; 2. « une espèce de poisson marin — Sanrus » (Dubrovnik : *blăvur*), RSA I 597 ; RJA I 163 et RSA I 597 le font dériver du roum. *balaur* ; Berneker, SEW 58 le fait dériver de l'alb. \**bolve*, *bolc* <belua (bellua). Un rapprochement entre l'alb. *bullār* et le roum. *bălaur* se retrouve chez P. Skok (ER 169—170) aussi. Vu leur phonétisme, ainsi que leur apparition relativement tardive, il nous semble également que les termes ser. *bălaur* et *balaura* sont des emprunts directs du roumain. Le mot et ses variantes donna en serbe toute une série de termes dérivés : *blavórak* n.m. hyp. <*blavor* (utilisé par un auteur du XVI<sup>e</sup> siècle) RJA I 427 ; *blavòruša* n.m. <*blavor*, *bloruša* RJA 427 ;

*blāvur* n.m. <*blavor* (Dubrovnik) RJA I 427; *blör* n.m. <*blavor*, *blaor* « sorte de serpent bariolé, à tête plate », RJA I 448; *blòruša* n.f. <*blor* « sorte de serpent » RJA I 448.

*bale* (<lat. \**baba* pop. « mucosité, salive » DRLM 64) > ser. *bàle* n.f. pl. « mucosité, salive » (signalé au XVIII<sup>e</sup> siècle), RJA I 164; Berneker, SEW 41; RSA I 256. D'après Fr. Miklosich, EW, le mot aurait pénétré en serbe par l'intermédiaire du roumain, donnant les mots dérivés : *balav*, *balavac*, *balavica*, *balavka*, *baleša*, *balo*, *balonja* (Pușcariu, *Istr.* II, 278).

*baligă* (<? var. : *bălegă*. Comp. avec l'alb. *bagëlë* n.f. « excrement des grandes bêtes », DLRM 65) > ser. *bălega*, *baljega* n.f.; var. *balog*, n.m., *baloga* n.f. « stercus pecorum », « excréments des animaux » (attesté au XVII<sup>e</sup> siècle), RJA I 164; Berneker, SEW 41; Karadžić 13. En effet, l'origine du mot demeure obscure; on le retrouve en dr., ar., mégl., alb., ser., ukr., ainsi qu'à Istrie, à Sisano (Pușcariu, *Istr.* II 278). D'après P. Skok, ER, 100—101 du roumain le mot aura passé en ukrainien (*belega*, *beloh*). Mais pour ce qui est du serbo-croate, ce terme serait ou bien le fruit de quelque influence turque médiévale dans les Balkans (Coumans, Petchénègues) — ce qui ne nous semble guère probable vu son absence du bulgare — ou l'effet d'une influence thraco-illyrienne. Dans ce dernier cas, le serbe *bălega* appartiendrait à la série des mots *bač* et *stopanin*. En ce qui nous concerne, le fait que l'aspect phonétique du mot accuse une proche similitude de la variante dialectale roumaine — *balegă* —, plaidant donc en faveur d'une transmission non pas « littéraire » mais orale; le fait que pour dériver de l'albanais ce mot aurait dû subir des transformations phonétiques complexes (et il reste à savoir si de telles transformations auraient été conformes aux normes de la langue ser. : alb. *baigë* > *băggë* > serb. *bălega* ?); enfin, son attestation en ser. à une époque plus tardive, sont autant d'arguments en faveur de l'hypothèse que ce terme, d'origine balkanique, aura été conservé par la langue roumaine (et plus tard, après la scission, dans tous ses dialectes), pour être transmis par l'intermédiaire des bergers au serbo-croate. Le substantif *bălega* (*baljega*, *balog*) a donné les mots dérivés suivants :

*balëganje* n.m. « cacatio pecorum », RJA I 164, Karadžić 13;

*balëgati* v. « stercus facere », RJA I 164; Karadžić 13;

*Balegovac* n.m. « village en Bosnie, près de Dubica », RJA I 166;

*băleșica* n.f. dim. <*bălega*, Karadžić 13.

*baltă* (<? n.f. « eau dormante permanente, à l'ordinaire peu profonde et avec une riche végétation aquatique »; par ext. « lac »; 2. « eau de

pluie retenue par une concavité du terrain, creux rempli d'eau ou bournier »; (par exagération) « eau ou n'importe quel autre liquide ayant versé par terre » DLRM 65). Mais l'étymologie du mot roumain est sud-slave, pour être plus précis, bulgare dialectale : v.sl. (v. bg.) бѣлѣ > bg. бѣлѣ (Bernstein, *Gramm.*, p. 197) > bg. dial. бѣлѣ (BER I 54). On peut également accepter pour le terme roum. *baltă* l'influence gr. βάλτα ou alb. *balltë*, mais en aucun cas quelque influence slave commune, de « l'époque où le sl. c. *a* et *ǫ* n'avaient pas encore subi de transformations » comme Vl. Georgiev (*Вокалната система*, 55) le pense, car la période où le roumain a subi une influence directe de la part du slave n'est pas antérieure au VI<sup>e</sup> siècle, autrement dit pas antérieure au moment de la diversification dialectale du slave commun. Pour nous, le terme roum. *baltă* > ser. dial. *bâta* « mare », Armaş, Rsl 74 (comp. avec l'ar. *bată*, Skok, ER 121); « eau dormante, marécage »; « dans l'île Krk on appelle *bâta* n'importe quel creux rempli d'eau de pluie ». D'après RJA I 206 *bâta* < *te. batak*, alors que selon Skok, ER 121 *bâta* = *bata* serait un mot d'origine thraco-illyrienne. Les deux hypothèses peuvent se soutenir, à notre avis, sans écarter cependant la possibilité d'un emprunt direct du roumain ou — pour être encore encore plus précis — du bg. dial. par le truchement du roumain (ou peut-être de l'aroumain), d'autant plus que le sens qu'on donne à ce terme dans l'île Krk est identique à celui qu'il a en roumain : *baltă* dans sa deuxième acception, ainsi qu'en aroumain (v. Skok, ER *l. cit.*). Et si l'on tient compte également de l'argument historique — les Roumains étant signalés en Veglia (Krk) dès les XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles — notre hypothèse n'est pas dépourvue de fondement.

*Bâta* 1. « nom de régions en Croatie et au Monténégro (dans un monument latin du XIII<sup>e</sup> siècle) »; 2. « nom porté par deux villages en Hongrie, l'un près de Buda, l'autre près de Mohács », RJA I 209; *Bâta* n.m. « nom propre masculin (dans un document latin du XIII<sup>e</sup> siècle) » RJA I 206.

*barbă* (< lat. *barba* n.f. « poils qui poussent au menton et sur les joues des hommes » 2. « menton »; 3. « touffe de poils qui poussent sous la mâchoire de certains animaux », DLRM 67) > ser. *barba* n.f. 1. « barbe » (dans l'argot des musiciens) < ar. *barba*; 2. « père » (dans l'argot des musiciens de Šlegovo) < ar. *barbă*, Gămulescu, *Impr.* 534; *barbos*, *brbos* « vieil homme » < roum. *bărbos* ou l'ar. *bărbos* Gămulescu, *Impr.* 534.

*Barbarasa* « n. de Vlaque », Puşcariu, *Istr.* II 279;

*Barbulović* « n. de personne », RJA I 183;

*Berbos* <roum. *bărbos* « nom de personne (à Zara) », Rosetti, ILR 432 ; « le nom Juraj Berbos », 1527, Pușcariu, *Istr.* II, 275

*bărbat* (<lat. *barbatus* n.m. 1. « personne adulte de sex masculin » ; « homme en pleine maturité, plein de virilité » ; 2. « époux », DLRM 73 > ser. *Barbat* « nom porté par deux villages de Dalmatie » ; RJA I 182 le fait dériver de l'it. *barbato* ;

*Barbatovac, Barbatovo* « n. de plusieurs villages en Serbie » <roum. *bărbat*, Skok, ZRPh 38 (1914—1915) p. 55 ; Pușcariu, *Istr.* II 279 ; *Bărbatôvei* « n. de village en Serbie » (circ. de Toplica), Pușcariu, *Istr.* II 279. RJA I 183 pose sous le point d'interrogation son étymologie du roum. *bărbat* ;

*Berbatović* « n. de personne », Skok, ZRPh 38 (1914—1915) p. 55.

*barz* (<? adj. roum. et ar., *bardzu-dză* « bălan » [teinte de couleur très claire, presque blanche] Pușcariu, *Istr.* II 279) > ser. *barzast* (appliqué aux chèvres) « ni blanc, ni bariolé », Pușcariu, *Istr.* II 279, Rosetti, ILR 432 ; « chèvre bigarée, le dos noir, l'abdomen et la tête blancs », RȘA I 306. A la différence de S. Pușcariu (*Istr.* II l. cit.) et d'Al. Rosetti (ILR), qui sont d'avis que *barz* est un terme adopté par le serbo-croate du roumain et non pas de l'albanais, ainsi qu'un certain nombre d'autres termes du langage pastoral, P. Skok (ER 115), le signalant chez les bergers dalmates et serbes, estime qu'il s'agit d'un terme appartenant au langage pastoral balkanique (comp. avec le bg. бързав). Il a donné lieu aux dérivations : *barza, barzeša, barzica, barzan, barzilo, barzulić, barzulijca, barzulij, RSA I 305—306* ;

*Barzilo* « n. de bouc », Rosetti ILR 432 ;

*Barzilovica* « n. de village » (dans la région de Belgrade), Pușcariu, *Istr.* II 279.

*bășică* (<lat. \* *bessica* = *vessica* ; var. rég. *beșică* ; 1. « sac membraneux du corps des hommes et des bêtes contenant certaines sécrétions de l'organisme » ; 2. « organe interne chez les poissons, de la forme d'un petit ballon rempli d'un mélange gazeux facilitant la natation » ; 3. « petite tumeur de la peau remplie d'une substance liquide » [= ampoule], DLRM 74) > ser *běšika* n.f. 1. « vésicule » ; 2. (chez les poissons) « sac d'air » 3. « sorte de sac confectionné d'habitude dans une vésicule de porc et auquel on donne diverses destinations », RJA I 256 ; Berneker, SEW 53 ; Karadžić 24 ; RSA I 536 ;

*běšikast* adj. « de la forme d'une vésicule », Armaș, Rsl 75 ;

*běšikica, beșićica* 1. « sac de forme vésiculaire contenant du vénéin (chez les abeilles) » ; 2. « petite tumeur sur la langue des animaux », Armaș, Rsl 75 ;



*bešičnik* « vésicule », Armaş, Rsl 75.

Bien que les ouvrages précités fassent dériver le terme ser. *běšika* du roum. *băşică* (dial. *beşică*), jusqu'à la preuve contraire nous optons, en ce qui nous concerne, pour la thèse de P. Skok (ER 141), qui attribue ce mot à « la latinité balkanique » : alb. *mëshikë*, *pshikë*, *fshikë*, roum. *băşică*, *beşică* (Transylvanie, Moldavie) <lat. *věssica*, it. *vesica*.

*berbec* (<lat. *berbeax*, *-eicis* ; 1. « machine de guerre pour abattre les murs et les portes d'une citadelle assiégée » ; 2. « dispositif mécanique ou manuel comportant une pièce lourde qui, en tombant, enfonce les piliers, tasse la terre, brise les grands morceaux de fonte, etc. », DLRM 77) > ser. *berbeč* n.m. « grand marteau en bois, utilisé pour bien tasser la terre (Banat, Timok) », RSA I 472.

*beregată* (<n.f. pop. « larynx », DLRM 77) > ser. *berikat*, *berikata* n.m. « pomme d'Adam », RJA I 237. Armaş (Rsl 75) le fait dériver du roum. ; RJA (*l. cit.*) suppose qu'il s'agit d'un étymone albanais du mot serbo-croate et Skok (ER 131) pense que le terme serbo-croate représente un « vestige lexicologique laissé par les Vlaques de Croatie — du massif Velebit et de Cetinje ».

*bircă* (< ? n.f. « mouton à la laine frisée et courte », Rosetti, ILR 432) > ser. *bîrka* n.f. « une espèce de moutons », Rosetti, (*l. cit.*). Puşcariu, *Istr.* II 279 est d'avis que ce terme doit avoir une origine grecque ancienne : le roumain l'aura emprunté pour le passer ensuite, par l'intermédiaire des bergers, aux Hongrois, aux Polonais, aux Tchèques et aux Serbo-Croates.

*biserică* (<lat. *basilica* n.f. « édifice destiné à la célébration du culte chrétien », DLRM 81) > ser. *biserika* n.f. « église » (dans l'argot des maçons de Sirinić — Šar Planina), Gămulescu, *Împr.* 534.

*bîr* (interj., onomatopée « mot par lequel les bergers stimulent ou écartent les moutons », DLRM 82) > ser. *bir* n.m. « păstorit » [action d'élever et garder les moutons], Rosetti, ILR 432 ;

*bar* (au cas où il ne s'agirait pas d'une abréviation du mot *baran* = « agneau ! » « mot prononcé par les bergers afin de faire tenir tranquilles les moutons durant leur traite », Puşcariu, *Istr.* II 279.

*bîtă* (< ? n.f. « bâton long et gros, avec un pommeau » ; « gourdin », DLRM 83) > ser. *băt* n.m., Puşcariu, *Istr.* II 279, Rosetti, ILR 432. En ser. le terme est bisémantique : 1. « marteau » ; 2. « le battant de la cloche », Tolstoj, 30. D'après Skok (ER 120—121) la racine de ce mot est indo-européenne : *-bhāt*, *-bhāt*, *-bhut* « frapper ». Le terme aurait été adopté par les Hongrois, par l'intermédiaire des Slaves pannoniens et par les Roumains, par les Slaves daciques.

Quant au ser. *bât*, il proviendrait directement du sl. *bat*, donc sans l'intermédiaire du roumain. Mais le débat reste encore ouvert.

*blană* (<bg. бѡаѡа n.f. « grosse planche », DLRM 83) > ser. *blána* n.f. (rég. *blana*) « planche d'une palissade », SDzb IV (1932), 48 ;

*blānak* n.m. « une sorte de banc » (Dubrovnik). RJA I 424 le fait dériver du lat. *planca* ;

*blānka* n.f. « pièce de bois creuse qu'on place sous les grillades quand on les prépare afin d'y recueillir la graisse fondue » (Serbie) ; RJA I 424 : *blānka* < *blanak* < lat. *planca*. Mais, le sens du terme ser. (d'habitude cette pièce de bois creuse est confectionnée dans une planche épaisse ou, en tout cas, dans un morceau de bois d'une certaine forme, fort probablement parallélépipédique) *autant que son aire de diffusion* portent soit tout droit vers le bg. бѡаѡа soit par l'intermédiaire du roum. *blană*.

*blīndă* (<b.f. pop. « urticaire », DLRM 84) > ser. *blanda* n.f. « urticaire », Rosetti, ILR 432, Armaş, Rsl. 76 ; RSA I 630 le fait dériver de *blanza* ;

*blandica* n.f. dim. <*blanda* <roum. *blīndă*, Armaş Rsl. 76.

*bordei* (<? n.n. « habitation rudimentaire, à moitié enfouie dans la terre et couverte de terre, de chaume ou de joncs », DLRM 89) > ser. *būrdelj* n.m. 1. « cabane » (Serbie) ; 2. « nom de lieux où jadis ont existé de telles cabanes (près de Požarevac : *Njva u Burdelju*, *Njiva u Burdeljima*) », RJA I 739. De même que RJA (*l. cit.*), Popović (*Valacho-Serb.* 102, *Gesch.* 590) le fait dériver du roum. *bordeiu* mentionnant la diffusion de ce terme non seulement à travers toute la Serbie, mais en Bosnie aussi. Vers la même étymologie de ce terme en ser. penche Skok (ER 239) également. Mais l'origine du terme roumain n'est pas encore précisée (on sait seulement que sa racine *bord-* est romane). Les Roumains passèrent le mot avec le même sens chez les Slaves leurs voisins : Bulgares, Ukrainiens, Serbo-Croates, Puşcariu, *Istr.* II 280. Le terme apparaît en hongrois aussi : *bordély*, de même que chez les Saxons de Transylvanie (Skok, ER, *l. cit.*).

*brīncă* (<n.f. 1. « maladie contagieuse des porcs » ; 2. « érysipèle », DLRM 93) > ser. *brnka* n.f. « érysipèle » Rosetti, ILR 432. En réalité, le terme roum. *brīncă* <v. sl. Брѡѡѡѡ « je me tuméfie ». Le terme disparaît du ser. pour n'être que plus tard emprunté au roumain, Puşcariu, *Istr.* II 280. L'hypothèse semble plausible : le ser. aura emprunté au roum. le terme en même temps que la maladie, surgie fort probablement comme un « article d'importation » à un certain moment dans la péninsule balkanique.

- brîndușă* (<? bg. брендуша, брндуша n.f. « n. de plusieurs plantes aux fleurs de différentes couleurs », DLRM 94. Pușcariu, *Istr.* II 280 le considère comme un élément autochtone roumain) > ser. *brnduša* n.f. « n. de plante », Rosetti, ILR 432, Armaș, Rsl. 76. Skok (ER 214—215) considère l'étymologie du terme ser. discutable.
- brînză* (<? n.f. terme du langage pastoral, très ancien en roumain, Pușcariu, *Istr.* 280, « produit alimentaire obtenu par la coagulation du lait », DLRM 94 > ser. *brence* n.n. (XV<sup>e</sup> siècle), ILR 432. On constate maintes fois dans les documents ragusains l'apparition de la forme « caseus vlachescus » ainsi que celle de la forme *brence* (1336), Dragomir, *Vlahii și morl.*, 3 ; *brnza*, *brindza*, « brînză », Popović, *Valacho-serb.*, 106, Armaș Rsl. 76, ILR 432 ; *brønza* « terme employé fréquemment dans les argots sud-slaves : dans l'argot des cordiers, des potiers, des marchands de la Serbie sud-occidentale, ainsi que dans certains argots des artisans macédoniens », Gămulescu, *Împr.* 534 ; *brinza* (au Banat) et *brenze* (à Raguse), Popović, *Gesch.* 590.
- bucălaie* (<*bucă* [<lat. *bucca* « bouche »] + *laie*, n.f., adj. f. « (mouton) au mufle noir », DLRM 96) > ser. *Bukolaj* « n. de Vlaque », ILR 432.
- Bucur* n. de pers. > ser. *Bukor* « n. de lieu et de personne » (XIII<sup>e</sup> siècle), ILR 432. Bien que le mot roumain soit d'origine albanaise (*buker* « beau »), les Albanais ne l'emploient pas comme nom de personne, par contre il est courant dans cette acception chez les Roumains, notamment parmi les bergers. Sa morphologie même indique qu'il est entré en bg. et en ser. par l'intermédiaire roum. *Bukar* apparaît aussi chez les Istroroumains, Pușcariu, *Istr.* II, 280—281.
- buric* (<lat. \* *umbulicus* [= *umbilicus*] n.n. « ombilic », DLRM 101—102) > ser. *bûrag* n.m.l. « venter animalis », RJA I 739, Karadžić 49. Le ser. a emprunté ce terme au lexique des « Vlaques du Moyen Age », Skok, ER, 239 ; 2. arg. « grand estomac », RSA II 308, Gămulescu, *Împr.* 535. Dans le cas de cette deuxième acception, employée surtout par le parler argotique, nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une influence mégl.r., car chez les Méglénites le terme *buric* prend le sens de « ventre » (voir : Pușcariu, *Istr.* II, 281).
- burtă* (<? n.f. « abdomen, panse », DLRM 102) > ser. arg. *burta* n.f. « grand estomac », RSA II 308, Gămulescu, *Împr.* 535.
- buză* (<? comp. avec l'alb. *buzë* ; n.f. 1. « chacune des deux parties charnues qui bordent la bouche et couvrent les dents » ; 2. « rebord de certains objets, des récipients » ; 3. « sommet d'une colline, d'une crête, bord d'un fossé, lisière d'une forêt, etc. » ; 4. « tranchant de

- certain instruments à découper », DLRM 103 ; dial. *budzǎ* < ? Armaş, Rsl. 77) > ser. *budza*, n.f. « lèvre » (comp. avec le dial. mac.), *buza* « lèvre » RMJ I 49, Armaş, Rsl. 77. Il s'est également conservé sous la forme *Buza* dans les noms de personnes *Buzolić* ou dans le nom de certains villages, Puşcariu, *Istr.* II 281. Berneker SEW 104 estime qu'à la base du terme ser. il y a le mot tc. *buza* (qui désigne une boisson). Mais cette hypothèse s'avère discutable si l'on tient compte du fait que le mot *Buza* est également l'appellation d'une montagne de Riječka Nahija, nom plus apparenté sous le rapport sémantique au roum. *buza* dans sa troisième acception qu'au tc. *buza*.
- căina* (<v.sl. *kajan* part. de *kajalisen* ; vb. I t. « se plaindre, se lamenter » ; i. « compatir, déplorer », DLRM 124) > slovène *kejnati se* « craindre » dans le parler secret des Slovènes, Puşcariu, *Istr.* II 281. Pour notre part, nous sommes enclins à penser que les Slovènes ont pris directement du slavon ce terme sans dénasaliser la voyelle — ceci d'autant plus que l'influence du roumain sur le slovène est impossible à prouver.
- cal* (<lat. *caballus* n.m. « animal domestique herbivore, servant de monture ou comme bête de traction », DLRM 107) > ser. arg. *kal* n.m. (dans l'argot des charpentiers de Bracigovo) ; *kalica* n.f. « jument », Gămullescu, *Împr.* 536.
- calea-valea* (idiotisme « tant bien que mal » ; « soit », DLRM 108) > ser. *kalja-valja* « bon gré, mal gré », Popović, *Valacho-serb.* 103.
- canură* (<lat. *cannula* ; n.f. « nom donné aux poils courts restés entre les pointes métalliques de la brosse après le cardage de la laine servant de fils de tour dans les tissus plus épais », DLRM 112) > ser. *kanura* n.f. avec le même sens qu'en roum., Berneker, SEW 483, Pascu, 31. Le terme, lié à l'industrie domestique des bergers, a passé non seulement dans le ser., mais en bg. et gr. aussi ; en ser. on le trouve aussi comme n. de personne : *Kanurić*, Puşcariu, *Istr.* II 282.
- cap* (<lat. *caput* ; n.m. et n. I 1. « tête » (anat.) ; 2. « chef, prince » ; 3. « extrémité d'un objet » ; II *cap-capuri* n.n. « pointe de terre qui s'avance dans la mer », DLRM 113) » ser. *kap* « chef », Armaş, Rsl. 77, Rosetti, ILR 432 ; *kap* est même entré dans la langue des documents slavons, pour désigner les chefs des Morlaks, Puşcariu, *Istr.* II 282. Son homonyme, *kap* dans l'acception de « pointe de terre qui s'avance dans la mer » dérive non du roum. (II), mais de l'it. *capo* <lat. *caput*, Vujakija, 401.
- carne* (<lat. *caro, carnis* ; n.f. 1. « nom donné au tissu musculéux du corps humain ou animal » ; 2. « morceau du tissu musculéux des animaux

découpé pour servir de nourriture », DLRM 118) > ser. arg. *karnja* n.f. ; *karnjič* n.m. (dans l'argot des potiers et des marchands d'Aleksinac) ; *karnje* n.n. (argot de la Serbie sud-orientale) ; var. avec *nj* <roum. *carne* (prononciation des Roumains du Banat serbe et de Krajina), et celles avec *n* proviennent de l'ar. « *carne* », Gămulescu, *Împr.* 536 – 537.

*carte* (<lat. *charta* ; I 1. « écrit imprimé et relié en volume » ; 2. « carton avec quelques mots écrits ou imprimés et auquel on donne différentes destinations : correspondance, permis, etc. » II 1. « carnet contenant des données personnelles » ; III inv. et pop. 1. « lettre » ; 2. « ordre écrit » ; 3. « tout acte écrit, document, certificat » ; dim. « *cărțulie* » DLRM 118) > ser. arg. *krculja* n.f. « police, contrat » (dans l'argot des artisans de Paraćin), Gămulescu, *Împr.* 537.

*kapla* n.f. <roum., ar. *cap* (articulé : *caplu*) « tête » (dans l'argot des chaudronniers de Cipulić), Gămulescu 536.

*casă* (<lat. *casa* n.f. « bâtiment destiné à servir d'habitation humaine », DLRM 119), ar. *casa* > ser. *kasarina* n.f. « maison, boutique » (dans l'argot des artisans de la Serbie sud-orientale), Gămulescu, *Împr.* 537. *cașcioară* > ser. *kačara* (alb. *kačor*), *Kačar* n. de lieu en Smederevo, Pușcariu, *Istr.* 283.

*caș* (<lat. *caseus* « produit alimentaire obtenu du lait caillé et égoutté », DLRM 120) > ser. *kaš* n.m. « fromage blanc, frais, obtenu du lait de vache ou de brebis aux bords du Danube », Popović, *Valachoserb.* 102, Armaș 78 ;

*Kaš* (<?) n.m. « n. de lieu en Serbie, à proximité de Smedereum », RJA IV 883. Selon toutes les apparences *Kaš* <kaš <roum. *caș*, surtout puisqu'il s'agit d'une localité de Serbie où le nom *Kaš* est très fréquent (v. Popović, *Valachoserb.* 102 et suiv. *Gesch.* 590).

*călător* (<*cale* [<lat. *callis*] n.m. « qui voyage, qui se trouve en voyage », DLRM 108 + suff. -ător, DLRM 124) > ser. *kjelator* ILR 432. Terme pénétré en serbe-croate comme un attribut des Vlaques charroyeurs, Pușcariu, *Istr.* 282.

*călăuză* n.f. (<? var. *călăuz* n.m. « personne qui accompagne quelqu'un pour lui montrer le chemin et lui fournir les explications nécessaires ; guide ». Comp. tc. *kilavuz*, DLRM 124) > ser. *kalauz* n.m. 1. « passepartout », Armaș, Rsl. 78 ; 2. « dux itineris, personne montrant le chemin » connu depuis le XVII<sup>e</sup> siècle : « *zemlja tuđa, kalauza nema* » ; 3. « guide d'une armée » ; 4. « celui qui marchande et achète au profit d'autres personnes les pores », RJA IV 767. L'étymologie du terme ser. est encore obscure. RJA IV (*l. cit.*) et Benneker SEW 472 estiment qu'il s'agit d'un emprunt fait à l'osm. *kelavuz* (*kulaguz*,

*kulavuz*), fait par l'intermédiaire de l'alb. *kalauz*. Benneker SEW (l. cit.) n'écarte non plus l'hypothèse d'un emprunt direct fait au roum. L'unique argument en faveur de cette hypothèse — assez peu fondé du reste — est son apparition tardive (XVII<sup>e</sup> siècle), de même que dans la langue roumaine (pour autant que nous le sachons, dans l'absence d'un Dictionnaire de la langue roumaine ancienne, les textes roum. du XVI<sup>e</sup> siècle n'usent pas du terme *călăuz*). Cette remarque nous inciterait plutôt à penser que le roum. *călăuz*, de même que le ser. *kalaüz* ne sont que des emprunts relativement récents et plus ou moins simultanés du *tc.*

*kalăuziti* v. imper. « montrer le chemin à quelqu'un, en qualité de guide » (attesté depuis le XVII<sup>e</sup> siècle) m RJA IV 767.

*Kalauzovići* n.m. pl. « n. de village en Bosnie, près de Sarajevo » RHSJ IV 767.

*kalauženje* n.n. <*kalauziti*, RHSJ IV 767.

*căpușă* (<? comp. l'alb. *kēpushē*; n.f. I, « parasite qui s'enfonce dans la peau des bêtes et suce leur sang »; II (bot.) 1. « ricin »; 2. « bourgeon de vigne dont se développent les sarments et le fruit; œil », DLRM 127) ser. *krpuša* (*krpelj*) n.m. « tique », Skok, ZRPh 41 (1921), p. 151; RJA V 628, 630 mentionne ce terme comme attesté depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et le fait dériver du slov. *krpelj*. Pușcariu, *Istr.* II 282 le fait dériver du roum. « cap » (= tête). Le mot serait entré dans le langage pastoral de l'alb., du bg., et du ser., où, par contamination avec *krlja*, *krpele* qui ont un sens similaire, il donna *krpuša*. Pour notre part, le terme ser. *kṛpuša* a une double étymologie, à savoir : la première partie (— la racine) est *krp-* (<slov. *krpelj*); la seconde partie (le suffixe *-ușă*) <roum. *căpușă* (ou l'alb. *kēpushē*).

*cărare* (<lat. *carraria*; n.f. « chemin étroit qu'on ne peut parcourir qu'à pied », DLRM 127) > ser. *karara* n.f. « sentier » (en Croatie), Pascu 32, Rosetti ILR 432.

*cărbune* (<lat. *carbo*, *-onis*; n.m. I. 1. « roche amorphe combustible, de couleur noire; employée comme combustible et comme matière première dans l'industrie chimique », DLRM 127) > ser. *krbún* n.m. « charbon », Rosetti, ILR 432. On le retrouve sous cette même forme dans le dialecte čakavian et chez les Istroroumains (bien que chez eux il subit le rotacisme); *Krbuni*, n. de village en Istrie, Pușcariu *Istr.* II, 282.

*căruță* (<*car* + le suffixe *-uță*; n.f. « véhicule de la forme du charriot, mais plus petit et plus léger, tiré à l'ordinaire par des chevaux », DLRM 128) > ser. *karuce* n.f. « charrette, chariot », Armaș, Rsl 79; *karučice* dim. <*karuce*, Pascu 32; RJA IV 874 le fait dériver de

l'it. *carrozza*, le signalant seulement au XIX<sup>e</sup> siècle; *karùcânje* n.n. « action de voyager en charrette », RJA IV 874.

*karùcati se* v. imperfectible « voyager avec la charrette » (employé au XIX<sup>e</sup> siècle en Lica) <it. *carrozzarsi*, RJA IV 873. La diffusion géographique du mot *karuca* (en Lica) ainsi que le terme dérivé *karùcati se* nous incitent à mettre sous le point d'interrogation l'étymone roum. et à pencher vers l'hypothèse formulée par RJA : *karuce* < it. *carrozza*, *karùcati se* < it. *carrozzarsi*. On retrouve ce terme également en bg., hong., ukr., Pușcariu, *Istr.* II 282.

#### ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Armaș et collab. S. Niță-Armaș și colab., *L'influence roumaine sur les langues slaves*, « Romano-Rsl. slavica », XVI/1968.
- AslPh. *Archiv für slavische Philologie*, Berlin (1876—1929)
- BER Vl. Georgiev, Iv. Гълъбов, J. Zaimov, St. Ilčev, *Bългарски etimologičen rečnik*, I—V, Sofia, 1962—1968
- Berneker, SEW E. Berneker, *Slavisches Etymologisches Wörterbuch*, I Band (A—L), Heidelberg, 1908—1913.
- Bernstein, Gram. S. P. Bernstein, *Gramatica comparată a limbilor slave*, vol. I, București, 1965
- BTR L. Andrejčin, L. Georgiev, St. Ilčev, N. Kostov, Iv. Lekov, St. Stojkov, Cv. Todorov, *Bългарски talkoven rečnik*, II<sup>e</sup> éd., Sofia, 1963.
- CADE I.-A. Candrea, G. Adamescu, *Dicționarul enciclopedic ilustrat*, Cartea Românească, București, 1932
- Capidan Theodor Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române. Influența română asupra limbii bulgare* « Dacoromania », III
- CDDE I.-A. Candrea, Ov. Densușianu, *Dicționarul etimologic al limbii române. Elementele latine*, București, 1914
- DA Academia Română, *Dicționarul limbii române*, București, 1913
- DLRM *Dicționarul limbii române moderne*, București, 1958
- DR « Dacoromania », *Buletinul Muzeului limbii române*, Cluj, 1920—1921
- Dragomir, S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei balcanice*, București, 1958  
*Vlahii*
- Dragomir, S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii*, București, 1926  
*Vlahii și Morl.*
- Gămulescu, D. Gămulescu, *Împrumuturi românești în argourile sud-slave*, « Studii și cercetări lingvistice », 4/1965, p. 531—540.
- Georgiev, *Вокалната система* Vl. Georgiev, *Вокалната система в развој на славјанските езици*, Sofia, 1964
- JF « Јужнословенски филолог », Belgrade (1913—)
- Jireček, *Gesch. I* C. Jireček, *Geschichte der Serben*, vol. I, Gotha, 1908
- Karadžić V. St. Karadžić, *Српски рјечник иступачен њемачкијем и латинскијем рјечима*, IV<sup>e</sup> éd., Belgrade, 1935
- Miklosich, EW Fr. Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der Slavischen Sprachen*, Vienne, 1886
- Mladenov, Et.R. St. Mladenov, *Etimologičeski i pravopisen rečnik na българскија книговен език*, Sofia, 1941

- Pascu G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924
- Popović, *Gesch.* I. Popovic, *Geschichte der serbokroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960
- Popović, I. Popović, *Valacho-Serbica. L'influence de la langue roumaine sur le serbo-Valacho-Serb. croate et sa géographie*, « Godišnjak Balkanološki Institut », Sarajevo, 1961, p. 101—121
- Puşcariu, S. Puşcariu, *Studii istroromâne*, vol. II, Bucarest, 1926
- Istr. II*
- RES « Revue des études slaves », Paris (1921—)
- RJA *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, vol. I—XVII (a — troj), Zagreb, 1882 (Jugoslavenska Akademija Znanosti i unjetnosti)
- Rosetti, ILR Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucureşti, 1968
- RSA *Речник српскохрватског књижевног и народног језика, Српска Академија наука*, vol. I—V, Belgrade, 1959—1968
- Rsl. « Romanoslavica », Bucarest (1958—)
- Skok, ER P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga tli srpskoga jezika*, vol. I (A—J), Zagreb, 1971
- SDZb
- Tekavčić P. Tekavčić, *Due voci romene in un dialetto serbo-croato dell'isola di Veglia (Krk)*, « Studia Romanica et Anglica Zagradiensis », 7/1959
- Tiktin, DRG H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch. Dicționar român-german*, vol. I—III, Bucarest, 1897—1925
- Tolstoj L. P. Tolstoj, *Сербско-хорватско-рускии словарь*, Moscou, 1958
- Vujaklija M. Vujaklija, *Лексикон страних речи и израза*, Belgrade, 1954
- ZRPh « Zeitschrift für romanische Philologie », Halle (1876—)

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

adj.	= adjectif	ind.	= indicatif
adv.	= adverbe	inf.	= infinitif
alb.	= langue albanaise	interj.	= interjection
ar.	= dialecte aroumain	intrans.	= intransitif
arg.	= argotique	invar.	= invariable
arch.	= archaïsant	it.	= langue italienne
bg.	= bulgare (langue)	lat.	= langue latine
comp.	= comparez ; comparaison	lat. a.	= latin ancien
dial.	= dialecte ; terme dialectal	<i>l. cit.</i>	= locul citatum
dim.	= diminutif	m.	= masculin
dr.	= dialecte dacoroumain	mac.	= langue macédonienne
f.	= féminin	mégl.	= dialecte méglénoroumain
fig.	= figuré	n.	= nom
gr.	= langue grecque	n.f.	= nom féminin
gramm.	= grammaire ; grammatical	n.m.	= nom masculin
hong.	= langue hongroise	nn.	= nom neutre
hyp.	= hypocoristique	ngr.	= langue néogrecque
id.	= idiotisme	N.	= nominatif
i.e.	= parler indo-européen	n. pers.	= nom de personne
ir.	= dialecte istroroumain	n.top.	= toponyme
imper.	= impératif	osm.	= turc osman



péjor. = péjoratif  
 pers. = personne ; personnel  
 p. ext. = par extension  
 pl. = pluriel  
 pop. = populaire  
 poss. = possessif  
 prép. = préposition  
 prés. = présent  
 pron. = pronom  
 réfl. = réflexif (conjugaison  
           réflexive)  
 rég. = régionalisme  
 roum. = langue roumaine  
 sg. = singulier  
 suff. = suffixe

slov. = langue slovène  
 ser. = langue serbo-croate  
 tc. = langue turque  
 tosc. = dialecte toscan  
 top. = toponymique  
 trans. = transitif  
 ukr. = ukrainien  
 V. = voir  
 v. = verbe  
 var. = variante  
 v.bg. = vieux bulgare  
 vén. = dialecte vénitien  
 v.gr. = vieux grec  
 v.sl = vieux slave

## LA POLITIQUE DE MIRCEA LE PÂTRE

En 1860, en pleine époque de vogue du romantisme littéraire, Alexandru Odobescu écrivait la nouvelle historique *Doamna Chiajna* (La princesse Kiajna). Cette création fort réussie a contribué à susciter dans la conscience publique une image des plus noires — et qui s'est avérée tenace — tant de l'héroïne de la nouvelle que de son époux qui, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, a régné pendant une dizaine d'années sur la Valachie : Mircea le Pâtre (1545—1552 ; 1553—1554 ; 1558—1559).

D'autre part, sous l'influence de la nouvelle d'Odobescu et, à un plus fort degré sans doute, de l'orientation subie à ses débuts, lors de sa phase précritique, l'historiographe roumaine a adopté la même position hostile à l'égard de Mircea le Pâtre. La classification simpliste des princes en « bons » et « mauvais » par l'adoption telle quelle de l'opinion des chroniqueurs a situé Mircea le Pâtre parmi ces derniers, au point qu'il a été jugé indigne d'une analyse plus ample et plus pénétrante.

Mais ce qui est curieux, c'est que cette tendance a persisté, puisque même à l'heure actuelle il n'existe aucune monographie sérieusement documentée qui fournisse un point de vue scientifique et de quelque envergure sur ce personnage. Aussi, dans les études et les synthèses de ces cent dernières années qui s'occupent de son règne, Mircea le Pâtre est-il caractérisé par une seule et même épithète : celle de « tyran »<sup>1</sup>. Mieux encore, on l'a baptisé « petit Néron oriental », cependant que la princesse Kiajna est devenue, comme pour l'éternité, la « Catherine de Médicis de l'histoire roumaine »<sup>2</sup>.

1. Passons donc brièvement en revue les accusations portées contre Mircea le Pâtre. Elles tiennent du domaine politique et il convient de les examiner d'autant plus attentivement qu'elles peuvent s'appliquer tout aussi bien au fils et successeur au trône de celui-ci, Petru le Jeune, qui a régné — sous la tutelle de sa mère Kiajna — de 1559 à 1568. En d'autres termes, il est permis d'affirmer, sans risque d'erreur, que la personnalité de Mircea le Pâtre a mis son empreinte sur l'histoire de la Valachie durant plus de deux décennies. On peut

<sup>1</sup> Voir, par exemple, A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană* (Histoire des Roumains de la Dacie Trajane), III<sup>e</sup> éd., vol. V, Bucarest, s.d., p. 13 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. IV, Bucarest, 1937, p. 493 ; Ion-Radu Mircea, *Un neam de ctitori olteni : boierii Drăgoești* (Une famille de fondateurs olteniens : les boyards de Drăgoești), « Revista de istorie bisericească », 1943, n<sup>o</sup> 3 (et extrait, Craiova, 1944), p. 25.

<sup>2</sup> N. Iorga, dans sa *Préface* au vol. XI, Bucarest, 1900, p. II, de la collection de documents Hurmuzaki ; G. D. Florescu, *Un inel domnesc din veacul al XVI-lea și câteva considerații noi cu privire la neamul Basarabilor din acel veac* (Une bague princière du XVI<sup>e</sup> siècle et quelques nouvelles considérations sur la famille des Basarab pendant ce siècle), Bucarest, 1940, p. 22.

même, dès lors, parler d'une « époque de Mircea le Pâtre », correspondant à l'intervalle 1545—1568.

Sur le plan interne, le trait le plus caractéristique du règne — ou plutôt des règnes — de Mircea le Pâtre est l'inimitié profonde qui a régné entre le *prince* et l'autre facteur de direction de l'Etat féodal : les *grands boyards*. Ainsi qu'il est bien connu, deux semaines seulement après son entrée à Bucarest comme prince de Valachie (le 17 mars 1545), Mircea le Pâtre a fait torturer et massacrer un grand nombre de boyards (une source étrangère donne le chiffre, probablement exagéré, de deux cents boyards tués, dont quarante-huit grands boyards). Ce fut là le premier signal d'un conflit de longue durée, unique par ses proportions dans les annales de la Valachie au XVI<sup>e</sup> siècle. Peu à peu, toutes les familles de boyards se coalisèrent contre Mircea le Pâtre et nombreux sont ceux qui cherchèrent refuge au-delà des Carpates, en Transylvanie, d'où ils tentèrent à plusieurs reprises de revenir et de chasser le « tyran » au moyen des armes<sup>3</sup>. Mircea, pour sa part, ne cessera pas un instant de poursuivre et d'exterminer ses ennemis, déclarés ou éventuels. Un rapport de Transylvanie affirme que rien que jusqu'en 1552 il avait fait tuer mille six cents boyards<sup>4</sup>. Que cette information soit ou non véridique, il est hors de doute que la classe des grands boyards valaque a traversé, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, une période de terrible crise. Un grand nombre de boyards sont morts soit exécutés en masse, soit au cours de leurs luttes contre le prince. D'autres, qui ont eu la vie sauve et ont trouvé asile en Transylvanie, se sont vus ruinés à la suite de leur long exil. Leurs biens, restés en Valachie, étaient confisqués. Dans l'espoir de les récupérer sous un autre prince et, au surplus, dépourvus d'autres sources de revenus, ils essayaient de les vendre du lieu de leur exil. Il est hautement significatif que, si l'on prend le total des documents internes connus de Valachie jusqu'en 1600, sur les 13 ventes de villages et de Tziganes attestées comme conclues en exil, non moins de 12 datent justement de l'époque qui nous occupe. On a, d'autre part, relevé à juste titre que toute cette époque est des plus pauvres en fondations religieuses dues à des boyards et que les donations faites à des monastères sont, de même, fort rares. Enfin, les achats de villages par les grands boyards ont, eux aussi, sensiblement diminué en nombre<sup>5</sup>.

Non moins intéressante est la situation de la paysannerie durant ce que nous avons nommé « l'époque de Mircea le Pâtre ». En effet, si l'on prend cette fois-ci les 39 cas d'affranchissement de villages ou de personnes connus pour le XVI<sup>e</sup> siècle, dont 30 peuvent être datés de façon précise, une analyse limitée à ces derniers montre que la majorité des affranchissements a eu lieu sous les règnes de Mircea le Pâtre et de Petru le Jeune. Ces deux princes sont, de surcroît, les seuls qui aient affranchi directement des villages du domaine princier. Parallèlement à ceci, on ne trouve pas trace à l'époque de Mircea le Pâtre de l'asservissement soit d'un village, soit d'une personne quelconque<sup>6</sup>.

On a montré à juste titre qu'à cette époque du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle il a existé « un renouvellement des cadres politiques de l'Etat, au détriment des grands boyards »<sup>7</sup>. En effet,

<sup>3</sup> Pour les étapes du conflit, voir Const. C. Giurescu, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), Bucarest, II, 1, 1937, p. 202—207; I.-R. Mircea, *op. cit.*, p. 14—26; Ștefan Andreescu, *Mircea Ciobanul — un tiran?* (Mircea le Pâtre — un tyran?), dans « Magazin istoric », V<sup>e</sup> année (1971), n<sup>o</sup> 9, p. 51—57.

<sup>4</sup> E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), II, 4, p. 677.

<sup>5</sup> Ion Donat, *Le domaine princier rural en Valachie (XIV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles)*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. VI (1967), n<sup>o</sup> 2, p. 217.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 220—221.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 218; voir également N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. V, Bucarest, 1940, p. 25; I.-R. Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », t. I (1963), n<sup>os</sup> 3—4, p. 395—396.

on voit apparaître autour de Mircea le Pâtre, surtout au cours de son dernier règne, toute une série de figures politiques nouvelles, telles que le grand *vornic* Burtea de Fundeni, le grand logothète Bogdan, le grand trésorier Cirstea ou le grand *comis* Nan<sup>8</sup>. Il est difficile, sinon impossible, d'établir leur origine et leurs possessions. De fait, ce sont des représentants de la classe des petits et des moyens boyards, dont la promotion par Mircea le Pâtre est indéniable. Une statistique établie sur la base des documents de la période 1495—1601 révèle d'ailleurs clairement que, sous le règne tant de celui-ci que de son fils, le nombre des actes princiers destinés à des personnes dépourvues de titres s'est accru brusquement, tandis que les boyards n'ont bénéficié que d'un pourcentage bien plus réduit de tels actes<sup>9</sup>.

En bref, on peut affirmer que la position occupée en matière de politique intérieure par Mircea le Pâtre est, dès l'abord, celle d'un conflit total, d'une lutte implacable contre les grands boyards. Le début même de son règne est sans précédent. Tous les autres princes ont commencé par tenter de se mettre d'accord avec les représentants de la noblesse et n'ont fait tuer des boyards que si ceux-ci ont refusé expressément de collaborer et s'ils ont comploté contre eux. Lui, au contraire, est *parti* de l'idée de sévir radicalement contre les grands boyards.

2. L'historiographie roumaine considère que, à la suite de l'occupation de Brăila par les Turcs en 1538—1540 et de sa transformation en raia, la Valachie est entrée, en ce qui concerne ses rapports politiques extérieurs, dans une nouvelle phase, qui a été définie par l'expression « régime de la domination ottomane »<sup>10</sup>. Le kharadj dû à la Porte croît vertigineusement : si en 1538 la Valachie payait — « outre les dons » — 16 000 ducats par an, en 1542 la somme s'élève à 24 000 ducats et, en 1558, une source étrangère montre que Mircea le Pâtre payait une somme annuelle de 50 000 ducats<sup>11</sup>. Au cours de ce laps de temps, la dépendance politique et économique de la Valachie vis-à-vis de la Porte s'aggrave visiblement et la présence dans la vie du pays d'éléments levantins, parmi lesquels en premier lieu des Grecs, qui accaparent fonctions et biens, se fait sentir de plus en plus fortement.

On considère généralement que l'un des principaux responsables de cette situation a été Mircea le Pâtre, étranger parmi les siens et la créature dévouée de la Porte, soucieux de ses seuls intérêts et indifférent à ceux du pays, rapace et cruel<sup>12</sup>. A côté de lui — d'après une opinion exposée avec insistance même dans des synthèses de date assez récente — on juge responsable de la décadence de la Valachie dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle les factions de boyards qui, et par leurs luttes intestines et par celles dirigées contre l'autorité centrale, ont favorisé l'assujettissement du pays. Selon cette thèse, les boyards de l'époque de Mircea

<sup>8</sup> Voir *Lista dregătorilor din sfatul domnesc al Țării Românești în secolele XV—XVII* (Liste des dignitaires du conseil princier de Valachie aux XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles), dans « Studii și materiale de istorie medie », vol. IV, Bucarest, 1960, p. 567—579; N. Iorga, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>9</sup> Ion Donat, *op. cit.*, p. 218—219.

<sup>10</sup> Voir Ștefan Ștefănescu, *Țara Românească de la Basarab I « Intemeietorul » pînă la Mihai Viteazul* (La Valachie depuis Basarab I<sup>er</sup> « le Fondateur » jusqu'à Michel le Brave), Ed. Academiei, Bucarest, 1970, p. 117; pour l'occupation de Brăila, voir I.-R. Mircea, *Țara Românească și închinarea raiei Brăila* (La Valachie et la soumission de la raia de Brăila), dans « Balcania », IV (1941), p. 451—473, ainsi que l'ouvrage plus récent de Const. C. Giurescu, *Istoricul orașului Brăila* (Histoire de la ville de Brăila), Ed. științifică, Bucarest, 1968, p. 68.

<sup>11</sup> M. Berza, *Haraciul Moldovei și Țării Românești în secolele XV—XIX* (Le kharadj de Moldavie et de Valachie aux XV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles), dans « Studii și materiale de istorie medie », vol. II, Bucarest, 1957, p. 29.

<sup>12</sup> Dan Pleșia, *Contribuți documentare la istoricul minăstirii Argeș în timpul lui Alexandru Iliș — 1627—1629* (Contributions documentaires à l'histoire du monastère d'Argeș au temps d'Alexandru Iliș — 1627—1629), dans « Mitropolia Olteniei », XXII<sup>e</sup> année (1970) n<sup>os</sup> 1—2, p. 83, note 49.

le Pâtre auraient lutté pour « ressusciter le morcellement féodal » et « leurs immunités d'autrefois ». De même, souligne-t-on en termes catégoriques, ces groupements de boyards « ne différaient en rien quant à leur politique tant intérieure qu'étrangère... aucun d'entre eux ne soulevait le problème de la libération du pays de sous le joug ottoman... leur but principal était de reconquérir leurs positions de jadis dans l'Etat, avec le concours d'un prince qui gouvernât entièrement sous leur tutelle ». Le conflit entre Mircea le Pâtre et les boyards se devrait, ainsi, aux efforts de ceux-ci pour le remplacer par l'un « de leurs représentants », par un « exécutant fidèle de toutes leurs revendications »<sup>13</sup>.

En résumé donc, sur le plan intérieur la crise qui s'est déclarée entre les deux facteurs de direction de l'Etat — le prince et les boyards — et, sur le plan extérieur, l'instauration de la domination ottomane sont les éléments de base que l'on peut relever au moment politique marqué par la figure de Mircea le Pâtre. Evidemment, le problème particulièrement intéressant qui se pose et que nous nous sommes proposé d'examiner ici est de déceler les causes réelles qui ont fait naître les situations mentionnées.

Nous avons signalé un peu plus haut une hypothèse au sujet du conflit entre Mircea le Pâtre et les boyards. Nous passerons outre à l'affirmation selon laquelle ce conflit aurait pour seule cause la ferocité particulière du prince — il ne pourrait s'agir là tout au plus que d'un facteur secondaire — et nous reproduisons intégralement l'opinion formulée par Nicolae Iorga il n'y a pas moins de soixante-dix ans : « Dans son long et sanglant règne (le règne de Mircea le Pâtre — *note de Șt. A.*), dans le sillon rouge creusé par son passage, on pourrait découvrir des mobiles de calcul politique : la volonté d'assurer, par la suppression des chefs de file intrigants de la noblesse valaque, une succession facile pour les futurs membres de sa dynastie et de satisfaire les appétits voraces de ses patrons de Constantinople au moyen des biens confisqués à ses adversaires exécutés. J'admettrais même que, dans les circonstances d'alors, un prince qui tuait était un prince qui se défendait et que les fréquents actes de cruauté de Mircea impliquent un danger sérieux et continu »<sup>14</sup>. Deux idées sont à retenir des observations de Iorga. L'une concerne le rapport entre l'action de Mircea le Pâtre et son intention de préparer à temps sa succession ; la seconde, le danger « sérieux et continu » qui aurait menacé le prince. Sur la nature du danger en question, nous nous arrêterons un peu plus bas.

Ce qu'il convient de souligner quant à la situation des grands boyards à l'époque de Mircea le Pâtre, c'est l'absence de toute rivalité entre eux. Ainsi que le faisait remarquer A. D. Xenopol, sous Mircea le Pâtre « le jeu naturel des partis valaques se décompose complètement... Les partis valaques avaient oublié leurs rivalités, face à celui qui voulait anéantir toute leur classe »<sup>15</sup>. Voyant en Mircea le Pâtre l'instrument des Turcs, Xenopol considérait en même temps que l'unité des partis de boyards a été causée indirectement par la « pression ottomane »<sup>16</sup>. Cette idée mérite de retenir notre attention dans la mesure où elle établit une relation entre le conflit intérieur du prince avec les boyards et la modification des rapports entre la Valachie et la puissance suzeraine. Nous estimons en effet que cette manière de poser le problème peut nous conduire à la réponse exacte à la question fondamentale : qu'est-ce qui a provoqué les exécutions en masse des boyards sous Mircea le Pâtre ?

<sup>13</sup> Affirmations recueillies dans : *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), vol. II, Ed. Academiei, Bucarest, 1962, p. 863—864 (sous-chapitre rédigé par D. Mioc) ; Ștefan Pascu, I. Ionașcu, C. Cihodaru, Gh. Georgescu-Buzău, *Istoria medie a României* (Histoire médiévale de la Roumanie), vol. I, X<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles, Bucarest, 1966, p. 316 ; M. Constantinescu, C. Daicoviciu, Ștefan Pascu et collab., *Istoria României. Compendiu* (Abrégé de l'histoire de la Roumanie), Ed. didactică și pedagogică, Bucarest, 1969, p. 189.

<sup>14</sup> N. Iorga, dans sa *Préface* au vol. XI, Bucarest, 1900, p. II, de la collection de documents Hurmuzaki.

<sup>15</sup> A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. V, III<sup>e</sup> éd., Bucarest, s.d., p. 12—13.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 13.

Pour clore ce rapide examen des opinions de l'historiographie roumaine sur l'atmosphère tendue de la Valachie au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, nous en citerons encore une, récemment formulée, selon laquelle la politique de renforcement de l'autorité princière suivie par Mircea le Pâtre a été déterminée « en dernière instance... par l'extension de l'échange de marchandises, par l'intégration de plus en plus marquée des domaines féodaux dans les relations marchandise-espèces »<sup>17</sup>. Ce serait là l'origine du conflit qui a ensanglanté des années durant la scène politique de la Valachie.

Ainsi qu'on le voit, il existe une grande diversité d'opinions, qui montre à quel point l'énigme des massacres de boyards et de l'opposition acharnée contre Mircea le Pâtre est loin encore d'avoir été élucidée. Il existe tout au plus des réponses partielles, qui peuvent être utilisées comme suggestions et points de repère pour une reprise en entier du problème. A cet égard, c'est aux observations pleines d'intérêt dues à N. Iorga et à A. D. Xenopol que nous songeons.

3. Au cours des dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du siècle suivant, on voit se cristalliser en Valachie une nouvelle conception du rôle politique que celle-ci devait jouer à la suite de la suppression par les Turcs de tous les Etats situés au sud du Danube. Elle a, en effet, assumé le rôle de meneur de la résistance contre les conquérants dans le Sud-Est européen, participant en plein aux projets et préparatifs en vue de la grande offensive de la chrétienté, qui devait libérer d'un seul coup les territoires occupés par les Turcs. Le règne le plus représentatif pour cette conception politique fut celui de Neagoe Basarab (1512—1521)<sup>18</sup>.

Il est significatif que, vingt ans seulement avant l'avènement de Mircea le Pâtre, en 1522—1524, lorsque, devant la menace de l'invasion et de la transformation de la Valachie en vilayet turc, Radu d'Afumați (1522—1529) choisit la résistance armée, il ait été soutenu résolument par les boyards. Dans l'obituaire, récemment publié<sup>19</sup>, du monastère d'Argeș, il se trouve une liste, rédigée en 1527, où sont mentionnés quelques dizaines de noms de boyards, dont certains de premier rang, morts au cours des combats de Radu d'Afumați contre les Turcs. L'analyse de cette liste, corroborée avec celle d'autres documents, révèle que près de la moitié des membres du conseil princier de 1522—1523 dut être remplacée à la suite des pertes sur le champ de bataille<sup>20</sup>.

Une autre liste, à savoir des boyards « combattants du prince Radu restés en vie », atteste une fois de plus que la guerre contre les Turcs a entraîné des forces de tous les coins du pays, de fait toute la hiérarchie féodale de la Valachie. C'est là une preuve péremptoire que les boyards avaient adhéré pleinement à la ligne politique offensive si nettement définie sous Neagoe Basarab. Du reste, le fait que c'est bien pour une idéologie politique qu'ils combattaient, et non pour la cause isolée d'un prétendant, ressort des termes mêmes du titre de la première des listes d'Argeș, où il est spécifié que les boyards qui y figurent sont morts « pour la foi chrétienne » !<sup>21</sup>

<sup>17</sup> Ștefan Ștefănescu, *Bănia în Țara Românească* (Le ban et ses fonctions en Valachie), Ed. științifică, Bucarest, 1965, p. 220.

<sup>18</sup> Manole Neagoe, *Despre politica externă a lui Neagoe Basarab* (Sur la politique étrangère de Neagoe Basarab), dans « Studii », tome 19, (1966), n<sup>o</sup> 4, p. 745—764; Emil Lăzărescu, *O icoană puțin cunoscută din secolul al XVI-lea și problema pronaosului bisericii mănăstirii Argeșului* (Une icône peu connue du XVI<sup>e</sup> siècle et le problème du pronaos de l'église du monastère d'Argeș), dans « Studii și cercetări de istoria artei », série « Artă plastică », tome 14 (1967), n<sup>o</sup> 2, p. 191—193.

<sup>19</sup> A. Sacerdoțeanu, *Pomelnicul Mănăstirii Argeșului* (L'obituaire du monastère d'Argeș), dans « Biserica Ortodoxă Română », année LXXXIII (1965), n<sup>o</sup> 3—4, p. 297—330.

<sup>20</sup> Ștefan Andreescu, *Observații asupra pomelnicului mănăstirii Argeșului* (Observations sur l'obituaire du monastère d'Argeș), « Glasul Bisericii », XXVI<sup>e</sup> année (1967), n<sup>o</sup> 7—8, p. 801—811.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 811—828.

La résistance fut couronnée de succès sous le règne de Radu d'Afumați. Elle valut à celui-ci d'être reconnu comme prince par la Porte et à la Valachie d'échapper pour le moment au sort des pays sud-danubiens. Mais que fallait-il faire désormais? La politique à suivre face à l'accablante pression turque — résistance ou soumission? — était, à notre avis la question fondamentale à laquelle ont dû répondre les princes qui se sont succédé au cours du deuxième tiers du XVI<sup>e</sup> siècle (y compris donc Mircea le Pâtre), ainsi que leurs plus proches conseillers, les grands boyards. Il nous paraît inconcevable que, moins d'un quart de siècle après le règne de Neagoe Basarab et après les combats héroïques des années 1522—1524, un prince — et notons-le bien — fils lui aussi de Radu le Grand, tout comme Radu d'Afumați, ait pu ignorer les idéals politiques de la société qu'il était appelé à conduire. En admettant qu'il l'ait fait intentionnellement, les fils des boyards tombés au champ d'honneur et ceux des « combattants restés en vie » ayant survécu jusque vers 1545 n'auraient pas fait faute de le lui rappeler!

Il n'en est pas moins vrai que, au moment où Mircea le Pâtre inaugurerait son règne, l'état des choses dans le Sud-Est de l'Europe était sensiblement modifié par rapport à celui des deux premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque l'entrée de la Valachie dans une coalition antiottomane était bien plus facile à réaliser. L'équilibre des forces était maintenant, en 1545, nettement plus défavorable pour les chrétiens. En 1520, le trône de l'Empire ottoman fut occupé par l'énergique sultan Soliman II le Magnifique (1520—1566). Sous son règne, ainsi qu'il est notoire, l'Empire réalisa d'immenses progrès dans son expansion vers le centre de l'Europe. En 1521 furent conquises les deux puissantes places fortes de Sabac et de Belgrade — cette dernière autrefois défendue avec succès par Jean de Hunedoara; les années suivantes, c'était le tour d'Orșova et de Severin. L'année 1526 fut marquée par la prise de Petrovaradin et par la bataille de Mohács. La victoire remportée par les Turcs à Mohács le 29 août 1526 éliminait pratiquement tout obstacle à l'avance des armées musulmanes jusqu'au cœur de l'Europe. D'ailleurs, trois ans plus tard, en 1529 (27 septembre—14 octobre), les Turcs arrivèrent pour la première fois sous les murs de Vienne. La grande expédition punitive des Turcs contre Petru Rareș en 1538, véritable démonstration de force, eut de même un grand retentissement à son heure. La défaite sans combat de Petru Rareș mit fin pratiquement à l'indépendance de la Moldavie. Ștefan Lăcustă, le successeur de Petru Rareș, fut le premier prince imposé par la Porte à la Moldavie. En 1538—1540, la Valachie perdait Brăila et la zone environnante, cependant qu'en 1541 était organisé le vilayet de Buda. Enfin, à partir de 1552, le Banat sera peu à peu annexé par les Turcs et finalement transformé en un vilayet comprenant aussi une partie de la Crișana, avec Timișoara pour siège.

En outre, la mort du roi Louis II de Hongrie à Mohács, en 1526, suivie d'une guerre aussi longue qu'acharnée pour la succession du trône entre Ferdinand de Habsbourg, le frère de Charles-Quint, et Jean Zápolya, voïvode de Transylvanie, a privé la Valachie de sa seule possibilité d'un secours proche, rapide et efficace, celui de la Transylvanie.

4. Compte tenu de ces réalités extérieures, il est permis de croire que l'élément de tension maximale de la vie de la société de Valachie vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle — le seul susceptible de donner naissance à de dramatiques conflits sur le plan intérieur — ne pouvait être que la formidable pression ottomane. *C'est la voie qu'il convenait de suivre pour le maintien de l'existence de l'Etat qui a dressé avec une telle violence l'un contre l'autre les deux facteurs politiques de la Valachie — le prince et les boyards — au cours du règne de Mircea le Pâtre.* Certes, une telle opinion ne saurait représenter qu'une hypothèse. Il est très difficile de reconstituer, à partir du peu de données dont on dispose, une image précise de l'idéologie qui a animé les protagonistes de la scène politique du temps. C'est ce qui explique d'ailleurs que, jusqu'à ce jour, aucune tentative soutenue n'ait été accomplie en vue de cerner l'évolution de la pensée politique durant la période comprise entre l'époque de Neagoe

Basarab et celle de Michel le Brave. Les historiens se sont contentés d'affirmer que le règne de Mircea le Pâtre a marqué le début d'une nette décadence politique de l'Etat, qui a duré jusqu'à l'avènement de Michel le Brave.

A Constantinople, où l'on sait qu'il fut obligé de rester quelque temps comme prétendant<sup>22</sup>, Mircea le Pâtre a pu mesurer de près la force immense de l'Empire de Soliman le Magnifique. Revenu en Valachie pour monter sur le trône, il a pris contact avec une noblesse qui croyait encore sincèrement que le maintien de sa position dans l'Etat était lié de près à l'idéal de la lutte antiottomane, mais incapable de garantir encore, dans la conjoncture actuelle, le succès de cette ligne politique. C'est pourquoi, dans l'intervalle 1529—1545, c'est-à-dire entre la mort de Radu d'Afumați et l'avènement de Mircea le Pâtre, il règne dans le sein de cette noblesse valaque une atmosphère de désarroi. On relève quatre changements de prince — fait significatif, trois d'entre eux furent assassinés par les boyards — et au moins autant de tentatives avortées de la part de ces mêmes boyards. Les discordes entre familles de boyards commencent à prendre de l'ampleur et, avec elles, les vendettas sanglantes — signe d'anarchie. Il convient de considérer de même comme un signe certain de ce flottement la tentative hasardeuse du grand *ban* Șerban d'Izvorani d'obtenir des Turcs, par voie juridique et diplomatique, la rétrocession de Brăila, important centre économique et stratégique de la Valachie. Cette initiative a naturellement échoué et l'ancien grand *ban* Șerban d'Izvorani, déclaré félon envers le prince et envers le sultan, perdit la vie à Constantinople<sup>23</sup>.

Un fait révélateur quant au manque de réalisme de la ligne politique des boyards, c'est le règne même de Pătrașcu le Bon, qui pendant trois ans, de 1554 à 1557, remplaça Mircea le Pâtre sur le trône. Revenus de leur exil, réintégrés dans leurs possessions et dans leurs privilèges, les grands boyards ont entendu non seulement diriger les affaires sur le plan intérieur, mais aussi imposer leur point de vue en ce qui concerne la politique étrangère. Le sens de cette politique est clairement révélé par deux lettres de Pătrașcu le Bon. Dans l'une, adressée au sultan Soliman le 4 novembre 1556, le prince apparaît comme le sujet très soumis de la Porte, « content dans toute son âme » de servir le grand « empereur des empereurs »<sup>24</sup>; l'autre, datée du 23 mai 1555 ou 1556, adressée au bourgmestre et aux échevins de Brașov, nous apprend que Pătrașcu entretenait d'étroites relations avec Brașov et Sibiu, qu'il attendait avec inquiétude la consolidation du pouvoir des chrétiens en Transylvanie et les mesures du roi Ferdinand à l'égard des Turcs : « Car, s'il (le sultan) vous soumet, vous et votre pays (la Transylvanie), il n'y aura plus ni prince, ni roi dans votre pays indépendant, mais toutes les places fortes seront pleines de Turcs et nous autres, ces deux pays chrétiens, nous périrons »<sup>25</sup>.

En d'autres termes, une fois de plus était soulignée l'idée traditionnelle de la nécessité d'un contrepoids chrétien à la pression ottomane. C'est dans ce seul équilibre des forces extérieures que la noblesse valaque voyait la possibilité de maintenir l'existence de l'Etat. Mais, répétons-le, les circonstances d'alors ne permettaient absolument plus une telle orientation politique, qui, en dernière instance, était philochrétienne et cachait de fait l'espoir d'une reconquête de l'indépendance totale par la voie des armes. Du reste, la meilleure confirmation de cette situation nous est fournie par la contribution même de Pătrașcu — sans doute à son

<sup>22</sup> Al. Papiu Ilarian, *Tezaur de monumente istorice* (Trésor de monuments historiques), III, p. 140 (apud A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 12).

<sup>23</sup> I.-R. Mircea, *Țara Românească...*, p. 468.

<sup>24</sup> N. Iorga, *Scrisori de boieri — Scrisori de domni* (Lettres de boyards — Lettres de princes), III<sup>e</sup> éd., Vălenii de Munte, 1932, p. 202—203.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 204.



corps défendant — au rétablissement de la suzeraineté turque sur la Transylvanie<sup>26</sup>. Paradoxalement, c'est cette action qui a constitué l'action politique et militaire capitale du règne de Pătrașeu « le Bon » (« bon » aux yeux des boyards).

Le dramatique et sanglant conflit qui, au long de quinze années, a dressé l'un contre les autres Mircea le Pâtre et les principales familles de boyards a pris fin par la victoire de l'autorité princière, qui consacrait une nouvelle orientation dans la politique étrangère de l'Etat. La justesse de cette ligne peut être évaluée à la lumière de ce jugement d'ensemble sur l'histoire des pays roumains au XVI<sup>e</sup> siècle, dû au prof. Mihai Berza : « Le fait dominant du processus historique qui s'est déroulé au XVI<sup>e</sup> siècle demeure toutefois le maintien de l'autonomie des deux Etats roumains, à un moment où les peuples balkaniques étaient tombés depuis longtemps sous la domination directe des autorités turques »<sup>27</sup>. Or, le mérite de Mircea le Pâtre est justement d'avoir été un défenseur convaincu de l'idée d'Etat. Indépendamment des moyens qu'il a choisis, toute son action a été subordonnée au problème du maintien coûte que coûte de l'existence de la Valachie. *La lutte entre le prince et les boyards n'a fait que concrétiser le conflit entre deux visions politiques antagonistes en matière de politique étrangère, dont l'une, celle des boyards, était dépassée par l'évolution des événements, alors que l'autre, celle du prince, essayait de s'y adapter*<sup>28</sup>.

D'autre part, le fait que la politique de Mircea le Pâtre a mis en question le rôle même des anciennes familles nobles dans le gouvernement du pays a aggravé dans une mesure extraordinaire les luttes dynastiques du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. La succession de Mircea le Pâtre était plus menacée que celle de n'importe lequel de ses prédécesseurs, puisque le facteur politique intérieur à même de garantir l'exécution des volontés du prince, à savoir les grands boyards, était, à de très rares exceptions près, résolument contre lui. On comprend mieux, dès lors, l'acharnement presque incroyable de celui-ci à se débarrasser de ses adversaires. Quant à ses efforts, tout aussi opiniâtres, pour assurer la succession du trône à son fils, nous n'y voyons, tout compte fait, qu'une manifestation de cette même volonté d'assurer pour l'avenir la continuité de l'Etat valaque<sup>29</sup>.

Ștefan Andreescu

<sup>26</sup> Au sujet de l'intervention des princes roumains Alexandru Lăpușneanu et Pătrașeu le Bon en Transylvanie, en 1556, voir N. Iorga, *Istoria armatei românești* (Histoire de l'armée roumaine), édition élaborée par les soins de N. Gheran et V. Iova, Ed. militară, Bucarest, 1970, p. 162—163.

<sup>27</sup> *Istoria poporului român* (Histoire du peuple roumain), par les soins de l'académicien A. Oțetea, Ed. științifică, Bucarest, 1970, p. 153.

<sup>28</sup> Nous ne pouvons donc être aucunement d'accord avec les affirmations selon lesquelles les boyards « ne se posaient pas le problème de la libération du pays de sous le joug ottoman ».

<sup>29</sup> Une expression remarquable de l'idéologie princière à l'époque de Mircea le Pâtre se trouve dans les portraits dynastiques de Snagov, datant de 1563 ; voir à ce sujet Ștefan Andreescu, *Portretele murale de la Snagov și Tismana* (Les portraits muraux de Snagov et de Tismana), dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXXVIII<sup>e</sup> année (1970), n<sup>os</sup> 1—2, p. 175—179.

## LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA REVUE

Pour marquer le dixième anniversaire de la « Revue des études sud-est européennes », le Comité de rédaction s'est proposé de dédier un numéro spécial à un thème de recherche à collaboration multilatérale et pluridisciplinaire : *Contacts culturels entre les peuples du Sud-Est européen aux dix-septième — dix-neuvième siècles* (traductions, diffusion du livre, contacts entre les intellectuels, centres culturels, image d'un peuple dans la culture écrite d'un autre peuple ; caractères de l'humanisme et du mouvement des Lumières dans le Sud-Est de l'Europe). Le choix d'un tel thème a été déterminé par l'objectif permanent que notre Revue s'est fixé dès le début, notamment de contribuer à une meilleure connaissance réciproque et au rapprochement des peuples de cette partie de l'Europe.

Nous avons cru utile de joindre à ce sujet *les problèmes théoriques et méthodologiques de l'histoire des idées et des mentalités*, en ouvrant ainsi un débat qui pourrait contribuer au renouvellement des perspectives de l'histoire culturelle sud-est européenne.

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu répondre aux invitations et, en premier lieu, à ceux qui nous ont déjà fait parvenir le texte de leurs articles.

Ces contributions seront publiées à partir du deuxième fascicule de la revue. Mais le thème est vaste, les spécialistes nombreux et nous serions heureux de publier à l'avenir d'autres études concernant les contacts culturels sous une rubrique qui pourra devenir, ainsi, permanente, en partant d'un début qui s'annonce très prometteur, grâce aux savants qui ont accepté de nous honorer de leur participation à ce « Festschrift ».

EXPOSITION DE LIVRES AU XIV<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES  
BYZANTINES

À l'occasion du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines (Bucarest, 6–10 septembre 1971), une exposition de livres illustrant les différents domaines de la byzantinologie a été ouverte au siège de cette importante réunion scientifique internationale. Des institutions académiques et universitaires et les principales maisons d'éditions des pays représentés au Congrès y ont participé, en envoyant leurs publications les plus récentes. Bon nombre d'entre elles ont envoyé même des collections complètes de leurs publications de byzantinologie ainsi que des livres n'ayant aucun rapport avec la byzantinologie proprement dite, mais qui sont indispensables au chercheur qui s'attache à résoudre les problèmes de l'histoire du Sud-Est

européen, de l'histoire des peuples slaves ou du néo-hellénisme. Tous ces livres ont été offerts en don aux bibliothèques bucarestoises spécialisées dans les études byzantines, notamment à la bibliothèque de l'Institut d'études sud-est européennes, à la bibliothèque de l'Institut d'histoire de l'art, à la bibliothèque de l'Université. Au nom des chercheurs roumains bénéficiant de cette donation, la « Revue des études sud-est européennes » en remercie les donateurs. N'ayant pas la possibilité de donner un catalogue complet de l'exposition — comprenant plus de 600 titres — nous publions ici une liste des publications parues dans les trois dernières années (1969—1971).

### A u t r i c h e

1. Bean, George Ewart and Terence Bruce Mitford, *Journeys in Rough Cilicia 1964—1968*, H. Bohlaus Nachf., Graz-Wien-Koln, 1970, 277 p., 336 oS
2. Buchwald, Hans, *The Church of the Archangels in Sige Near Muconia*, with a contribution by Clive Foss, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1969, 74 p. + VIII pl. (Byzantina Vindobonensia IV), 148.00 öS
3. Buschhausen, Helmut, *Die Spätromischen Metallschreine und frühchristlichen Reliquiare*, I. Teil: Katalog. Mit 705 Abbildungen auf 196 Tafeln und mit 70 Textabbildungen, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1971, 330 p. (Wiener Byzantinische Studien IX), 500.00 öS
4. *Dioscurides. Codex Vindobonensis Medicus Graecus I*. Vollständige farbige Faksimile-Ausgabe der 984 Seiten (492 Blatt) im Originalformat 310 × 380 mm ganzseitige und 87 in den Text eingefugte Bilder. wissenschaftliche Bearbeitung: Prof. em. Dr. H. Gerstinger. Kommentarband: 84 p. Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, Graz, 1970 (Codices Selecti XII, oS. 58.000,000
5. Gobl, Robert, *Regalianus und Dryantilla*. Dokumentation, Munzen, Texte, Epigraphisches, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1970, 51 p. + IV pl., 76 oS
6. Hunger, Herbert, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370—ca. 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften*. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text. H. Bohlaus Nachf., Wien, 1969, 256 p. + 8 pl. (Wiener Byzantinische Studien VII), 236.00 öS
7. *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 18, 1969 et 19/20, 1970
8. Kresten, Otto, *Das Patriarchat von Konstantinopel im Ausgehenden 16. Jahrhundert*. Der Bericht des Leontios Eustratios im Cod. Tyb. MB 10: Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar, mit 2 Tafeln, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1970, 92 p., 72.00 öS
9. Stichel, Rainer, *Studien zum Verhältnis von Text und Bild spät- und nachbyzantinischer Vergänglichkeitsdarstellungen*. Die Anfangsminiaturen von Psalterhandschriften des 14. Jahrhunderts, ihre Herkunft, Bedeutung und ihr Weiterleben in der griechischen und russischen Kunst und Literatur, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1971, 154 p. + 8 pl. (Byzantina Vindobonensia V)
10. Trapp, Erich, *Digenes Akrites*. Synoptische Ausgabe der ältesten Versionen, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1971, 393 p. (Wiener Byzantinische Studien VIII), 460.00 öS

### B e l g i e

11. « Byzantion », XXXIX, 1969 (paru 1970) et XL, 1970 (paru 1971)
12. Hadot, Jean, *Penchant mauvais et volonté libre dans la Sagesse de Ben Sira (L'Écclesiastique)*, Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles, 1970, 232 p., 580.00 FB
13. Janssens, Emile, *Trébizonde en Colchide*, Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles, 1969, 272 p. + 1 carte, 600 FB

14. *Patrologia Orientalis*, Brepols, Turnhout

- tome XXXV, fasc. 4, N° 166, Textes coptes relatifs à Saint Claude d'Antioche par Gérard Godron, Brepols, Turnhout, 1970, 293 p.
- tome XXXVI, fasc. 1, N° 167, Les Homiliae Cathedrales de Sévère d'Antioche, traduction syriaque de Jacques d'Edesse, suite, Homélie XL à XLV, étudiées et traduites en français par M. Brière et F. Graffin, Brepols, Turnhout, 1971, 137 p.
- tome XXXVI, fasc. 2, N° 168, Le Codex Arménien Jérusalem 121, II. Edition comparée du texte et de deux autres manuscrits Introduction, textes, traductions et notes par Athanase Renoux, Brepols, Turnhout, 1971, 245 p.

15. *Vita Euthymii Patriarchae CP*. Text, Translation, Introduction and Commentary by Patricia Karlin-Hayter, Editions de « Byzantion », Bruxelles, 1970, 267 p. (Bibliothèque de Byzantion 3), 500.00 FB**Bulgarie**

- 16. Ангелов, Б., *Борба за делото на Кирил и Методиј*, Наука и изкуство, Софија, 1969, 251 с., 2.17 лева
- 17. Ангелов, Д., *Богомилство в България*, Наука и изкуство, Софија, 1969, 562 с., 5.06 л.
- 18. « Археология », 1—4/1970, 4 × 1.40 = 5.60 л.
- 19. « Byzantinobulgarica », III, Sofia, 1969, 332 p., 3.82 leva
- 20. *L'ethnogénèse des peuples balkaniques*. Symposium international sur l'ethnogénèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 23—28 avril 1969, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1971, 334 p. (Studia Balcanica 5), 3.30 leva
- 21. « Etudes balkaniques », 3, 1971
- 22. *Etudes historiques à l'occasion du XIII<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques — Moscou, août 1970*, 689 p., 8 50 leva
- 23. Djuzelev, Vasili, *Княз Борис Първи, България през втората половина на IX век*, Наука и изкуство, Софија, 1969, 530 с., 5.55 л.
- 24. Иванова-Мирчева, Дора, Иоан Екзарх, *Български слова*, I, Изд. на Бълг. Академия, Софија, 1971, 202 с., 4.22 л.
- 25. « Исторически преглед », XXVI, 3/1970
- 26. Иванов, Йордан, *Богомилски книги и легенди*, под редакцията на проф. Д. Ангелов, фототипно издание, Академия, Софија, 1970, XV + 400 с., 2.26 л.
- 27. Иванов, Йордан, *Български старини из Македонија*, под редакцията на проф. Б. Ангелов и проф. Д. Ангелов, фототипно издание, Наука и изкуство, Софија, 1970, VII + 704 с., 3.48 л.
- 28. *Константин Кирил Философ*. Юбилейный сборник по случаю 1100 — годишната от смърта му, Академия, Софија, 1969, 451 с., 4.79 л.
- 29. Климент Охридски, *Събрани съчинения*, I, обработили Б. Ст. Ангелов, К. М. Куев, Хр. Кодов, Академия, Софија, 1970, 778 с., 10.74 л.
- 30. Mihailov, G., *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, I, In aedibus typographicis Academiae Litterarum Bulgaricae, Sofia, 1970, 495 p. + 256 pl., 9.85 leva
- 31. *Nessebre*, I, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1969, 236 p., 5.00 leva
- 32. *Проучвания по случай II Конгреса по Балканистика*, Академия, Софија, 1970, 357 с., 3.45 л.
- 33. *Recherches de géographie historique*, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1970, 243 p. (Studia Balcanica 1), 2.80 leva.

34. *Варна 1444*, сборник от изследвания и документи в чест на 525та годишнина от битката край гр. Варна, Държавно Военно Издателство, София, 1969, 543 с., 3.48 л.
35. Заимов, Йордан, *Битолски надпис на Иван Владислав самодържец Български. Старобългарски паметник от 1015—1016 година*. Василка Заимова, Иван Владислав и неговият надпис, Академия, София, 1970, 162 с., 2.16 л.

### Cyprus

36. Stylianos, A. and J., « *By this conquer* », « *In hoc vinces* », Nicosia — Cyprus, 1971, VIII + 126 p. (Publications of the Society of Cypriote Studies, 4)

### Cité du Vatican

37. Canart, Paul et Vittorio Peri, *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1970, 707 p. (Studi e testi 261), 20.000 lire it.
38. [Canart, Paul] *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti. Codices Vaticanus Graeci. Codices 1745—1962* recensuit Paulus Canart, tomus I Codicum enarrationes, In Bibliotheca Vaticana, 1970, XX + 785 p., 25.000 lr. it.
39. [Follieri, Henrica] *Exempla Scripturarum edita consilio et opera Procuratorum Bibliothecae et Tabularii Vaticanam, Fasciculus IV, Codices graeci Bibliothecae Vaticanae selecti temporum locorumque ordine digesti* commentariis et transcriptionibus instructi edidit Henrica Follieri, apud Bibliothecam Vaticanam, 1969, 111 p. + 70 pl., 6.000 l. it.
40. Lilla, Salvatore, *Il testo tachigrafico del « De divinis nominibus » (Vat Gr 1809)*, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1970 (Studi e Testi 263), 97 p., 2.500 l. it.

### Danemark

41. Ebbesen, Sten & Jan Pinborg, *Studies in the Logical Writings Attributed to Boethius de Dacia*, Copenhagen, 1970, 54 p. (Université de Copenhagen, Cahiers de l'Institut du Moyen Age grec et latin, 3)
42. Ebbesen, Sten, *Pros oligon esti to zen*, Copenhagen, 1970, 33 p. + 1 pl. (Université de Copenhagen, Cahiers de l'Institut du Moyen Age grec et latin, 4)
43. Hansen, Peter Allan, *The Manuscript Tradition of Plutarch's De Malignitate Herodoti*, Copenhagen, 1969, 19 p. + 5 pl. (Université de Copenhagen, Cahiers de l'Institut du Moyen Age grec et latin, 2)
44. Raasted, Jorgen, *Hirmologium Sabbaticum, Codex Monasterii S. Sabbae 83 phototypice depictus, Pars secunda · Toni Plagales*, Munksgaard, Haunia, 1970, 106 p. (Monumenta Musicae Byzantinae, VIII.2.2), Kr. 1207.50
45. Strunk, Oliver, *Specimina notationum antiquorum, Folia selecta ex variis codicibus saec. X, XI & XII phototypice depicta*. Pars principalis et pars suppletoria, 2 vols., 187 pl. (I), XIII + 40 p. commentaire (II), 400.00 Kr. (Monumenta Musicae Byzantinae, VII)
46. Tillyard, H. J. W., *Handbook of the Middle Byzantine Musical Notation, with a postscript by Oliver Strunk*, Munksgaard, Copenhagen, 1970, 52 p. (Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia, I.1.)

## Etats-Unis d'Amérique

47. Adontz, Nicholas, *Armenia in the Period of Justinian. The Political Conditions Based on the 'Naxarar' System*. Translated with partial revisions, a bibliographical note and appendices by Nina C. Garsonian, Callouste Gulbekian Foundation, Lisbon, 1970, XXIV + 529 + 405 p., 20.00 \$
48. Barker, John W., *Manuel II Palaeologus (1391–1425). A Study in Late Byzantine Statesmanship*, Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1969, LVI + 614 p., 25.00 \$
49. Bates, George E., *Byzantine Coins*, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1971, XII + 159 p. + 4 cartes + 9 pl.
50. Beacher Evans, David, *Leontius of Byzantium. An Origenist Christology*. Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, Trustees for Harvard University, Washington, 1970, XVI + 206 p. (Dumbarton Oaks Studies XIII), 6.00 \$
51. Carpenter, Marjorie, *Kontakia of Romanos, Byzantine Melodist, I: On the Person of Christ*, translated and annotated by M. Carpenter, University of Missouri Press, Columbia, XLVI + 380 p., 22.50 \$
52. Casson, Lionel, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1971, XXVIII + 441 p., 20.00 \$
53. Demus, Otto, *Romanesque Mural Painting*, Harry N. Abrams Inc. Publishers, New York, 1970, 654 p., 60.00 \$
54. Dvornik, Francis, *Byzantine Missions among the Slaves, SS. Constantine-Cyrril and Methodius*, Rutgers University Press, New Brunswick — New Jersey, 1970, XX + 484 p., 17.50 \$
55. Galavaris, George, *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzeus*, Princeton University Press, Princeton — New Jersey, 1969, XIV + 269 p. + CXII pl. (Studies in Manuscript Illumination, 6), 30.00 \$
56. Hendy, Michael P., *Coinage and Money in the Byzantine Empire, 1081–1261*, Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, Washington, 1969 (Dumbarton Oaks Studies XII), XIX + 453 p. + 51 pl. + 2 cartes, 20.00 \$
57. Jakobson, Roman, *Tempus — Rotatio — Adullerium*, tiré à part des *Mélanges Marcel Cohen*, Mouton, 1970, p. 379–380
58. Solovey, Meletius Michael, *The Byzantine Divine Liturgy. History and Commentary*, translated by Demetrius Emil Wisochansky, O. S. B.M., The Catholic University of America Press Inc., Washington, 1970, 346 p., 12.75 \$
59. Ševčenko, Ihor, *Poems on the Deaths of Leo VI and Constantine VII in the Madrid Manuscript of Scylitzes*, tiré à part des Dumbarton Oaks Papers, 23/24, 1969/70, p. 187–228
60. Ševčenko, Ihor, *The Inscription of Justin II's Time on the Mevlévhané (Rhesion) Gate at Istanbul*, tiré à part du Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, XXI, 1970, 8 p.
61. Vacalopoulos, Apostolos E., *Origins of the Greek Nation. The Byzantine Period, 1204–1461*. Translation by Ian Moles, revised by the author, Rutgers University Press, New Brunswick — New Jersey, 1970, XXX + 401 p. + 8 cartes, 20.00 \$
62. Weitzmann, Kurt, *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, edited by Herbert L. Kessler, with an Introduction by Hugo Buchthal, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1971, XXII + 346 p., 22.50 \$

## France

63. Babić, Gordana, *Les chapelles annexes des Eglises byzantines. Fonction liturgique et programmes iconographiques*, Klincksieck, Paris, 1969, 192 p. + 135 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques III), 124.00 Fr.

64. Bréhier, Louis, *Le monde byzantin*, 3 vols., Albin Michel, Paris, 1969—1970, 34.00 Fr.
65. Cahen, Claude, *L'Islam des origines au début de l'Empire ottoman*, Bordas, Montreuil, 1970, 280 p.
66. [Carter, Robert E.], *Codices Chrysostomici Graeci*, III. Codices Americae et Europae Occidentalis descripti a R. E. Carter, Editions du C.N.R.S., Paris, 1970, 169 p. (Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'histoire des textes XV)
67. Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, tomes I—II, Introduction, texte critique, illustration, traduction et notes par Wanda Wolska-Conus, Ed. du Cerf, Paris, 1968—1970 (Sources chrétiennes 141, 159), 570 p. (I), 374 p. (II), 71.50 + 68.00 Fr.
68. Darrouzès, Jean, *Ekthesis Nea, manuel des pittakia du XIV<sup>e</sup> siècle*, édition critique et commentaire par Jean Darrouzès, Institut français d'Etudes byzantines, 1969, 127 p., 25.00 Fr.
69. Darrouzès, Jean, *Recherches sur les « Offikia » de l'Eglise byzantine*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1970 (Archives de l'Orient chrétien 11), 618 p., 100.00 Fr.
70. Darrouzès, Jean, Georges et Démétrios Tornikès, *Lettres et Discours*, Editions du CNRS, Paris, 1970, 381 p., 86.00 Fr.
71. Décarreaux, Jean, *Les Grecs au Concile de l'Union, Ferrare-Florence 1438—1439*, A. et J. Picard, Paris, 1970, 222 p.
72. Der Nersessian, Sirarpie, *L'illustration des psautiers grecs du Moyen Age*, II, Londres Add. 19325, Klincksieck, Paris, 1970, 119 p. + 118 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques V), 152 Fr.
73. Diehl, Charles, *Histoire de l'Empire byzantin*, bibliographie mise à jour par R. Guiland, A. et J. Picard, Paris, 1969, 260 p., 18.00 Fr.
74. Dufrenne, Suzy, *Les programmes iconographiques des Eglises byzantines de Mistra*, Klincksieck, Paris, 1970, 83 p. + 35 pl. + X dessins + 79 photos (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques IV), 140.00 Fr.
75. Ethérie, *Journal de voyage*. Texte latin, introduction et traduction de Hélène Pétré, Ed. du Cerf, Paris, 1971, 285 p., 17.50 Fr. (Sources chrétiennes 21)
76. Evagre le Pontique, *Traité pratique ou Le Moine*. Introduction par Antoine Guillaumont et Claire Guillaumont, I, Ed. du Cerf, Paris, 1971, 470 p. (Sources chrétiennes 170)
77. Festugière, A. J., *Saint Thècle, Saints Côme et Damien, Saints Cyr et Jean (Extraits), Saint Georges*, traduits et annotés par A. J. Festugière O. P., A. et J. Picard, Paris, 1971, 349 p. (Collections grecques de miracles)
78. Jacoby, D., *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romante ». Sources, application et diffusion*, Mouton & Co., Paris, La Haye, 1971, 358 p.
79. Janin, R., *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*. Première partie. *Le siège de Constantinople et le Patriarcat Œcuménique*. Tome III. *Les Eglises et les monastères*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1969, 607 p. + 3 cartes 100.00 Fr.
80. Khatchatrian, *L'Architecture arménienne du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Klincksieck, Paris, 1971, 123 p. + 40 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques VII), 120.00 Fr.
81. Laurent, Vitalien, *Les « Mémoires » du Grand Eclésiarque de l'Eglise de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438—1439)*, Editions du C.N.R.S., Paris, 1971, 715 p. + X pl., 200.00 Fr.
82. [Laurent, Vitalien], *Le Patriarcat byzantin. Série I. Les Regestes des Actes des Patriarches, fasc. IV. Les Regestes de 1208 à 1309*, par V. Laurent, Institut français d'études byzantines, Paris, 1971, 635 p., 100.00 Fr.
83. Lemerle, Paul, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, P.U.F., Paris, 1971, 327 p. (Bibliothèque Byzantine. Etudes VI), 68.00 Fr.

84. Lemerle, Paul, *Histoire de Byzance*, VI<sup>e</sup> éd., P.U.F., Paris, 1969, 128 p. (Que sais-je? 107)
85. Lemerle, Paul, André Guillou, Nicolas Svoronos avec la collaboration de Denise Papachrysanthou, *Actes de Lavra*. Première partie. P. Lethielleux, Paris, 1970, texte 450 p. et album 80 pl. (Archives de l'Athos V), 350.00 Fr.
86. Lognon, Jean et Peter Topping, *Documents sur le régime des terres dans la Principauté de Morée au XIV<sup>e</sup> siècle*, Mouton & Co., Paris—La Haye, 1969, VIII + 326 p. + 1 carte (Ecole Pratique des Hautes Etudes — Sorbonne... Documents et recherches IX), 60.00 Fr.
87. Morisson, Cécile, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, I—II : I. D'Anastase I<sup>er</sup> à Justinien II (491—711), Paris, 1970, 435 p. + LXIV pl., II. De Philippicus à Alexis III (711—1208), Paris, 1970, 844 p. + CIII pl.; les deux tomes : 250.00 Fr.
88. Praver, Joshua, *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, vol. I—II, Editions du C.N.R.S., Paris, 1969, 686 p. (I), 618 p. (II), 259.00 Fr.
89. « Revue des études byzantines », XXVIII, 1970
90. Rudel, Jean, *Des mégalithes à l'op art*, Bordas, Montreuil, 1971, 200 p.
91. Syméon le Nouveau Théologien, *Hymnes*, Introduction, texte critique et notes par Iohannes Koder, traduction par Joseph Paramelle s.J., vol. I—II, Ed. du Cerf, Paris, 1969—1971, 301 p., 39.50 Fr. (I); 499 p. apr. 50.00 Fr. (II).
92. *Travaux et Mémoires*, 4. Ed. E. de Boccard, Paris, 1970, 526 p. (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantine), 140.00 Fr.
93. Velmans, Tania, *Le Tétraévangile de la Laurentienne. Florence Laurent. VI 23*, Klincksieck, Paris, 1971, 51 p. + 64 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques VI), 80.00 Fr.
94. Walter, Christopher, *L'iconographie des Conciles dans la tradition byzantine*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1970, 299 p. (Archives de l'Orient chrétien 13), 80.00 Fr.

## G r è c e

95. Abbot, G. F., *Macedonian Folklore*, Argonaut Inc. Publishers, Chicago, 1969, XII + 372 p., 300 Dr.
96. Angelopoulos, Athanasios A., Νικόλαος Καβάσιλας Χαμαετός, 'Η ζοή και τὸ ἔργον αὐτοῦ, Συμβολὴ εἰς τὴν Μακεδονικὴν βυζαντινὴν προσωπογραφίαν ('Ανάλεκτα Βλατάδων 5) Thessalonique, 1970, 147 p., 100.00 Dr.
97. Αρχαία Μακεδονία, Ανακοινώσεις κατὰ τὸ πρῶτον διεθνὲς συμπόσιον ἐν Θεσσαλονίκῃ, 22—29 Αὐγούστου 1968 — ἐπιμελεία Βασ. Λαοῦρδα, X. Μακρόνα. Thessalonique, 1970, 436 p. + 42 pl. + 2 cartes
98. Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος. IA', 1969
99. Archontones, Archim. Vartholomaios, Περὶ τὴν κωδικοποίησιν τῶν ἱερῶν κανόνων καὶ τῶν κανονικῶν διατάξεων ἐν τῇ Ὁρθοδόξῃ ἐκκλησίᾳ ('Ανάλεκτα Βλατάδων 6), Thessalonique, 1970, 148 p., 100.00 Dr.
100. Atsalos, B., 'Η ὀρολογία τῶν χειρογράφων κατὰ τὴ βυζαντινὴ ἐποχὴ — Μέρος δεύτερον, Thessalonique, 1971, 32 p., tiré à part des « Hellenika », 24
101. Atsalos, B., *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine*. Première partie : *Termes désignant le livre-manuscrit et l'écriture*, Thessalonique, 1971, 290 p.
102. « Balkan Studies », X, 1969; XI, 1970
103. Boukes, Christos, 'Η γλώσσα τοῦ Γρηγορίου Νύσσης ὑπὸ τὸ φῶς τῆς φιλοσοφικῆς ἀναλύσεως, Thessalonique, 1970, 183 p., 100.00 Dr.
104. Chasiotes, I. K., Οἱ ἕλληνες στὶς παραμους τῆς ναυμαχίας τῆς Ναυπάκτου. Thessalonique, 1970, 304 p.
105. Chatzigiakoumes, Manoles, Ἀναλυτικὴ καὶ κριτικὴ Βιβλιογραφία τῆς ἑλληνικῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Α', Τὰ ἐντυπα μουσικὰ βιβλία (1820—1900), Athènes, 1971, 24 p.



106. Chatzizyakovmes, Manoles, Σπουδή και έρευνα τής 'Ελληνικῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Athènes, 1971, tiré à part du *Parnassos*, II, 4, p. 567—573
107. Chryssos, Evagélou, 'Η ἐκκλησιαστικὴ πολιτικὴ τοῦ 'Ιουστινιανοῦ—κατὰ τὴν ἔριν περὶ τὰ τρία κεφάλαια καὶ τὴν Ε' Οἰκουμενικὴν Σύνοδον ('Ανάλεκτα Βλατάδων 3), Thessalonique, 1969, 225 p., 100.00 Dr.
108. Crawley, C. W., *John Capodistrias. Some Unpublished Documents*, Thessalonique, 1970, 109 p.
109. Djordjević, D., 'Ιστορία τῆς Σερβίας 1800—1918, μεταφράσις Ν. Παπαρρόδου, Thessalonique, 1970, XIII + 477 p. + 8 pl.
110. 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 1969—70
111. Τὸ ἔργον τῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας, Athènes, 1969, 1970, 1971
112. 'Ελληνικά, 24/1971
113. Kalokyris, K. D., Τὸ ἄστρον τῆς Βηθλεέμ εἰς τὴν βυζαντινὴν τέχνην (Εἰκονογραφικὴ ἔρμηνεια), Thessalonique, 1969, 167 p. + 31 pl.
114. Kalokyris, K. D., Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν χριστιανικὴν καὶ βυζαντινὴν ἀρχαιολογίαν ('Η ἐκκλησιαστικὴ τέχνη 'Ανατολῆς καὶ Δύσεως), Thessalonique, 1970, 321 p.
115. Kalokyris, K. D., Θέματα Θεομητορικῆς εἰκονογραφίας (Εἰκονογραφικαὶ προσωνομαίαι. Κέντρα εὐλαβείας καὶ εἰκονογραφικαὶ παραστάσεις τῆς Θεοτόκου), Thessalonique, 1970, 176 p.
116. Kalokyris, K. D., 'Ορθοδοξία καὶ εἰκαστικαὶ τέχναι. Λόγος πανηγυρικὸς ἐκφωνηθεὶς τὴν 30 ἡν 'Ιανουαρίου 1969 τῶν Τριῶν 'Ιεραρχῶν, Thessalonique, 1969, 30 p.
117. Kalokyris, K. D., 'Ο 'Αγιος Δημήτριος καὶ οἱ 'Αγιοὶ Απόστολοι τῆς Θεσσαλονίκης, Thessalonique, 1970, 32 p. + 16 pl., tiré à part de l'Annuaire de la faculté de théologie de l'Université de Thessalonique, 14.
118. Kalokyris, K. D., Βυζαντινοὶ καὶ μεταβυζαντινοὶ ἀγιογράφοι ἐν Μακεδονίᾳ. Thessalonique, 1971, 27 p. + 15 pl. (Idem, N° 15)
119. Kalokyris, K. D., 'Η εἰκὼν «Μέγας εἰ Κύριε» τοῦ Κρητὸς ζωγράφου 'Ιωάννου Κορνάρου — ἐκδιδομένη ἐπὶ τῇ διακοσι-ετηρίδι αὐτῆς (1770—1970), Thessalonique, 1970, 26 p. + 9 pl. (Idem, N° 15)
120. Kalokyris, K. D., *Entstehung und Gestaltung der byzantinischen Denkmäler in Mazedonien, Alt-Serbien und Bulgarien*, Thessalonique, 1970, 27 p. (Idem, N° 15)
121. Kalokyris, K. D., Προέλευσις τῶν Βυζαντινῶν μνημείων τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου τῆς Μακεδονίας, τῆς Σερβίας καὶ τῆς Βουλγαρίας ('Η συμβολὴ τῆς τέχνης εἰς τὴν ἀλήθειαν), Thessalonique, 1970, 51 p. + 41 pl.
122. Κληρονομία, 1/1969, fasc. 1—2; 2/1970, fasc. 1—2; 3/1971, fasc. 1—2
123. Korpos, Euangelos, 'Η ἐπανάστασις τῆς Μακεδονίας κατὰ τὸ 1878. 'Ανέκδοτα προξενικὰ ἔγγραφα μετὰ συντόμου ἱστορικῆς ἐπισκοπήσεως, Thessalonique, 1969, XII + 372 p. + 8 pl. + 1 carte, 150.00 Dr.
124. Komines, Dr. Athanasios D., *Facsimiles of Dated Patmian Codices*. With an Introduction by Dr. Dionysius A. Zakythinis. English version by Dr. Mark Naumides, Athens, 1970, 129 p. + 176 pl.
125. Korantes, A. I., Διπλωματικὴ ἱστορία τῆς Εὐρώπης (1919—1955); I. 'Η χλωαινούσα εἰρήνη (1919—1933); II. Πρὸς τὴν "Αἴουσον (1934—1939), Thessalonique, 1968—1971, 2 vols., XIII + 460 p. (I), 150.00 Dr. XV + 905 p. (II), 300.00 Dr.
126. Kriaras, Em., Λεξικὸν Μεσαιωνικῆς 'Ελληνικῆς δημόδους γραμματείας (1100—1669), vol. II, Thessalonique, 1971, πᾶ + 381 p.
127. Loukatos, Spyros, Σχέσεις ἐλλήνων μετὰ Σέρβων καὶ Μαυροβουνίων κατὰ τὴν ἐλληνικὴν ἐπανάστασιν 1823—1826, Thessalonique, 1970, 183 p., 100.00 Dr.

128. Makaronas, Ch. I., 'Η Καμάρα — Τὸ θριαμβικὸ τόξο τοῦ Γαλερίου στὴ Θεσσαλονίκη, Thessalonique, 1969, 53 p. + 25 pl., 30.00 Dr.
129. Makaronas, Ch. I., *The Arch of Galerius at Thessaloniki*. Thessaloniki, 1970, 54 p. + 24 pl.
130. Μακεδονικά 9/1969, 10/1970, 11/1971
131. Maltezos, Chrysa, A., 'Ο θρασυδότης τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει βενετοῦ βαίλου (1268—1453), Athènes, 1970, 256 p. + 12 pl.
132. Mamalakes, I. P., Τὸ "Άγιον "Όρος "Άθως διὰ μέσου τῶν αἰώνων, Thessalonique, 1971, 686 p. + 12 pl., 250 Dr.
133. Matsoukas, Nikolaos A., Γένεσις καὶ οὐσία τοῦ ὁρθοδόξου δόγματος ('Ανάλεκτα Βλατάδων, 2), Thessalonique, 1969, 122 p., 100.00 Dr.
134. Mauropoulou-Taioume, Chrys., Thessalonique, 1970, 48 p. + 38 pl., 40.00 Dr.
135. Nour, Aly, Τὸ Κοράνιον καὶ τὸ Βυζάντιον. Myrtilidis, Athènes, 1970, 106 p. + 2 pl.
136. Orlandos, Anastasios K., Athènes, 1970, 390 p. + 102 pl. (avec une traduction française abrégée)
137. Papadopoulos, Stylianos, G., Συνάντησις 'Όρθοδόξου καὶ σχολαστικῆς Θεολογίας (ἐν τῷ πρόσωπῳ Καλλίστου 'Αγγελικουστῆ καὶ Θωμᾶ 'Ακινάτου) ('Ανάλεκτα Βλατάδων 4), Thessalonique, 1970, 198 p., 100.00 Dr.
138. Papadopoulos, G., *England & the Near East 1896—1898*, Thessalonique, 1969, 320 p., 150.00 Dr.
139. Papadopoulos-Tsanana, Olympia, 'Η ἀνθρωπολογία τοῦ Μεγάλου Βασιλείου, Thessalonique, 1970, 159 p., 100.00 Dr. ('Ανάλεκτα Βλατάδων 7)
140. Πρακτικὰ τῆς ἐν 'Αθήναις 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας, 1969
141. Pseuthogas, B. S., Μελίτωνος Σάρδεων « Τὰ περὶ τοῦ Πίσχα δύο », Thessalonique, 1971, 255 p., 100.00 Dr. ('Ανάλεκτα Βλατάδων 8).
142. Somogyi, Arpad, *Kunstdenkmaler der griechischen Diasporen in Ungarn*, Thessaloniki, 1970, 72 p. + 23 pl., 100.00 Dr.
143. Stikas, E., 'Ανασκαφὴ παλαιохριστιανικῶν βασιλικῶν 'Αμφιπόλεως, Athènes, 1969, tiré à part des *Praktika* de la Société Archéologique d'Athènes, 1969, p. 54—58, 7 pl.
144. Stikas, E., Τὸ οἰκοδομικὸν χρονικὸν τῆς Μονῆς 'Οσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Athènes, 1970, XI + 297 p. + 184 pl. + 1 carte
145. Stratos, Andreas N., Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰώνα (602—641), tomes I—III, Athènes, 1965—1969
146. Σύμμεικτα, 2, 1970
147. Θησαυρίσματα, 6/1969, 7/1970
148. Tomadakes, N., Βυζαντινὴ ἐπιστολογραφία, Athènes, Myrtilides, 1970, 337 p. (Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν 3).
149. Tsamis, Demetrios, Διαλεκτικὴ φύσις τῆς διδασκαλίας Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου ('Ανάλεκτα Βλατάδων 1), Thessalonique, 1969, 193 p., 100.00 Dr.
150. Tsourkas, Cl., *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645—1700)*, Thessalonique, 1970, 120 p. + V pl.
151. Vlachos, Th., *Die Geschichte der Byzantinischen Stadt Melenikon*, Thessaloniki, 1970, XII + 140 p., 150.00 Dr.
152. Xyngopoulos, Andreas, 'Ο εἰκονογραφικὸς κύκλος τῆς ζωῆς τοῦ 'Αγίου Δημητρίου, Thessalonique, 1970, 73 p. + 8 pl., 100.00 Dr.
153. Xyngopoulos, A., *Les Mosaïques de l'Église de Saint Démètre à Thessalonique*, Thessalonique, 1969, 33 p. + 38 ill., 30.00 Dr.
154. Zissis, Theodoros, 'Ανθρωπος καὶ κόσμος ἐν τῇ οἰκονομίᾳ τοῦ Θεοῦ κατὰ τὸν ἱερὸν Χρυσόστομον, Thessalonique, 1971, 275 p., 100.00 Dr. ('Ανάλεκτα Βλατάδων 9).

## Hongrie

155. Moravcsik, Gyula, *Byzantium and the Magyars*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1970, 147 p. + 1 pl.

## Italie

156. *Analecta Hymnica Graeca e codicibus eruta Italiae inferioris*, Ioseph Schirò consilio et ductu edita  
 — vol. VII, *Canones Martii*, Eutychnus Tomadakis collegit et instruxit, Roma, 1971, X + 421 p.  
 — vol. VIII, *Canones Aprilis*, Constantinus Nikas collegit et instruxit, Roma, 1970, X + 557 p.
157. de Felice, Franco, *Argicoltura e capitalismo. Terra di Bari dal 1880 al 1914*, Dedalo Libri, Bari, 1969, 150 p., 1.500 l. it.
158. *Felix Ravenna*. Rivista di Antichità Ravennati, cristiane e bizantine, Quarta serie, fasc. I (CI), 1970, 7.000 lire
159. Krumbacher, Karl, *Letteratura greca medievale*, traduzione e note bibliografiche di Salvatore Nicosia, Palermo, 1970, 100 p., 2.500 lire
160. *Mediterraneo e Oceano Indiano*, Atti del Sesto Colloquio Internazionale di Storia Marittima, tenuto a Venezia dal 20 al 29 settembre 1962. A cura di Manlio Cortelazzo, Leo S. Olschki Editore, Firenze, 1970, 418 p., 12.000 lire
161. Mercati, Silvio Giuseppe, *Collectanea Byzantina* con introduzione e a cura di Augusta Acconcia Longo, prefazione di Giuseppe Schirò, vols. I—II, Dedalo Libri, Bari, 1970, 712 p. (I), 865 p. (II), les deux volumes : 30.000 lire it.
162. *La storiografia veneziana fino al secolo XVI. Aspetti e problemi*. A cura di Agostino Pertusi, Leo S. Olschki, Firenze, 1970, 375 p.
163. *Studi storici in onore di Gabriele Pepe*, Dedalo Libri, Bari, 1969, 831 p., 15.000 l. it.
164. *Studi Veneziani* a cura dell'Istituto di storia della società e dello stato Veneziano e dell'Istituto Venezia e l'Oriente, XI, 1969, 13.500 l. it.
165. *Il Tesoro di San Marco*, vol. II, opera diretta de H. R. Hahnloser, Sansoni Editore, Firenze, 1971, XX + 294 p., 255 pl., 24 ill. dans le texte, 65.000 l. it.

## Yougoslavie

166. *Fontes Byzantini historiam populorum Jugoslaviae spectantes*, tomus IV, Beograd, 1971, XVII + 267 p.
167. [Ostrogorsky, Georgije] *Sabrana dela Georgija Ostrogorskog*, 6 vols., Prosveta, Beograd, 1969—1970.  
 vol. I : *O vizantijskom feudalizmu*, VII + 483 p.  
 vol. II : *Privreda i društvo u Vizantijskom Tzarstvu*, 403 p.  
 vol. III : *Iz vizantijske istorije, istoriografije i prosopografije*, 459 p.  
 vol. IV : *Vizantija i sloveni*, 655 p.  
 vol. V : *O verovan'ima i shvatan'ima Vizantinatzta*, 465 p.  
 vol. VI : *Istorija Vizantije*, 582 p.

168. *Radovi XI savjetovabja etnologa*, Zenica, 1970, 359 p.  
 169. *Starinar*, XX/1969, XVIII + 444 p.

### Pologne

170. Jurewicz, Oktawiusz, *Schizma wuchodnia*, Ksiczka i Wiedza, Warszawa, 1969, 281 p., 12.00 zł.  
 171. Iacobi Chii Palaiologi, *Catechesis Christiana dierum duodecim*, primum edidit Ružena Doštalová, Varsoviae, 1971, 538 p., 108.00 zł.  
 172. Komnena Anna, *Aleksjada*, tom. I., Z języka greckiego przelozył, wstepem i przypisami opatrzył Oktawiusz Jurewicz, Zakład Narodowy Imienia Ossolinskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, Wrocław, Warszawa, Krakow, 1969, XXX + 187 p., 50.00 zł.  
 173. Kubiak, Zygmunt, *Antologia poezji nowo-greckiej*, wybral, przelozył i opracował Z. Kubiak, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa, 1970, 210 p., 30.00 zł.  
 174. Prokopiusz z Cezarei, *Historia sekretna*, przelozył, wstepem i przypisami opatrzył Andrzej Konarek, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa, 1969, 227 p., 25.00 zł.

### République Démocratique Allemande

175. Pigulewskaĵa, Nina, *Byzanz auf den Wegen nach Indien. Aus der Geschichte des byzantinischen Handels mit dem Orient vom 4. bis 6. Jahrhundert*. Überarbeitete deutsche Ausgabe mit 8 Abbildungen und 2 Anhängen mit 2 Registern von Hans Ditten, Akademie Verlag, Berlin in Arbeitsgemeinschaft mit Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1969, 360 p.  
 176. *Zeitschrift für Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte (Romanistische Abteilung)*, herausgegeben von M. Kaser, W. Kunkel, etc., 87. Band, Weimar, 1970, 600 p., 65.00 M.

### République Fédérale d'Allemagne

177. Beck, Hans-Georg, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1971, XXII + 233 p. (Handbuch der Altertumswissenschaft, XII, 2.3), 38.00 DM  
 178. Behrens, Ewald, *Kunst in Russland*. Ein Reiseführer zu russischen Kunststätten, Verlag M. Du Mont Schauberg, Köln, 1969, 318 p., 16.80 DM  
 179. Blohm, Kurt Wilhelm, *Städte und Stätten der Turkey*. Ein Begleiter zu den Kunstwerken Istanbuls und Kleinasiens, Verlag M. Du Mont Schauberg, Köln, 1971, 223 p., 16.80 DM  
 180. Claude, Dietrich, *Die byzantinische Stadt im 6. Jahrhundert*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1969, XXI + 257 p. + 16 pl.  
 181. Eszer, Ambrosius K., *Das abenteuerliche Leben des Johannes Laskaris Kalopheros*. Forschungen zur Geschichte der ost-westlichen Beziehungen im 14. Jahrhundert, O. Harrasowitz, Wiesbaden, 1969, IX + 269 p. (Studien zur Geistesgeschichte des ostlichen Europas III), 48.00 DM  
 182. Fechner, Heinz, *Rahmen und Gliederung Venezianischer Anconen* aus der Schule von Murano, München, 1969, 154 p. (Miscellanea Byzantina Monacensia 11), 6.00 DM  
 183. F. U. Pressedienst-Wissenschaft. Informationen aus Lehre und Forschung an der Freien Universität Berlin. *Aristoteles-Archiv* am Seminar für Klassische Philologie im Institut für Altertumskunde der Freien Universität Berlin, 2, 1971  
 184. Hotz, Walter, *Byzanz-Konstantinopel-Istanbul*. Handbuch der Kunstdenkmäler, Deutscher Kunstverlag, 1971, 174 p. + 6 cartes + 208 pl.

185. Nandriș, Grigore, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural Painting of Eastern Europe*, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1970, XIV + 295 p. + XXXII pl., 60.00 DM
186. Riedinger, Rudolf, *Pseudo-Kaisarios. Überlieferungsgeschichte und Verfassersfrage*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1969, X + 471 p. + 19 pl. (Byzantinisches Archiv 12), 50.00 DM
187. Sancti Romani Melodi *Cantica*. II. *Cantica Dubia*, Edited by Paul Maas and C. A. Trypanis, Walter de Gruyter & Co., Berlin, 1970, XX + 222 p., 64.00 DM
188. Schilbach, Erich, *Byzantinische Metrologie*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1970, XXIX + 291 p. (Handbuch der Altertumswissenschaft XII, 4), 40.00 DM
189. Ulbert, Thilo, *Studien zur Dekorativen Reliefplastik des ostlichen Mittelmeerraumes* (Schrankenplatten des 4.—10. Jahrhunderts), München, 1969, 69 p. (Miscellanea Byzantina Monacensia 10), 8.50 DM
190. Weiss, Günter, *Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Monch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1969, XII + 174 p. (Studien zur Geistesgeschichte des ostlichen Europas 4)
191. Wilson, Nigel, G., *An Anthology of Byzantine Prose*, Walter de Gruyter, Berlin — New York, 1971, 154 p. (Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen 189), 10.00 DM
192. *Zeitschriftenverzeichnis des Instituts für Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität München*, München, 1971, 36 p.

## R o u m a n i e

193. XIV<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines, Bucarest, 6—12 septcembre 1971, *Rapports*, I—IV + 1 vol. lithographié contenant les *Résumés des Communications*, Editions de l'Académie, Bucarest, 1971, 134 p. (I), 101 p. (II), 82 p. (III), 121 p. (IV), 369 p. (vol. Résumés)
194. Alexianu, Al., *Mode și veșminte din trecut. Cinci secole de istorie costumară românească*, vol. I—II, Ed. Meridiane, București, 1971, 418 p. (I), 370 p. (II) (Biblioteca de artă. Arte și civilizații), 26.00 lei
195. Bănescu, Nicolae, *Chipuri din istoria Bizanțului*. Antologie, prefață și note de Gheorghe Cronț, Editura Albatros, București, 1971, 215 p., 5 lei (Lyceum 116).
196. Brîncuși Petre, *Istoria muzicii românești*. Compendiu, Editura Muzicală, București, 1969, 246 p., 15.50 lei
197. Camariano-Cioran, Ariadna, *Acemiile domnești din București și Iași*, Editura Academiei, București, 1971, 328 p., 23.00 lei
198. Constantin Porfirogenetul, *Carte de învățătură pentru fiul său Romanos*, traducere de Vasile Grecu, Editura Academiei, București, 1971, 122 p. (Scriptores Byzantini VII), 6.50 lei
199. Cosma Viorel, *Muzicienii români, compozitori și muzicologi. Lexicon*, Editura Muzicală, București, 1970, 473 p., 40.00 lei
200. Cronț, Gheorghe, *Instituții medievale românești. Înfrățire de moșie. Jurătorii*. Editura Academiei, București, 1969, 244 p., 14.00 lei
201. *Cultura bizantină în România*, Comitetul de stat pentru cultură și artă, București, 1971 (catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines, rédigé par Corina Nicolescu, Ion Barnea et Octavian Iliescu), 50.00 lei
202. Davidescu, M., *Monumente medievale din nord-vestul Oleniei*, Ed. Meridiane, București, 1970, 30 p. + planches, 5.50 lei
203. Diaconu, Petre, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Editions de l'Académie, Bucarest, 1970, 158 p. (Bibliotheca Historica Romaniae 27), 6.00 lei
204. Drăgotescu, Marcel, *Palatul cnezilor și mănăstirea Durău*, Editura Meridiane, București, 1970, 32 p. + planches, 5.25 lei

205. Drăgotescu, Marcel și Dumitru Birlădeanu, *Monumente istorice de pe Valea Bistriței*, Editura Meridiane, București, 1970, 30 p. + planches, 5.25 lei
206. Drăguț, Vasile, *Pictura murală din Transilvania (sec. XIV—XV)*, Editura Meridiane, București, 1970, 115 p. + 67 il., 27.00 lei
207. Drăguț, Vasile și Nicolae Săndulescu, *L'art de l'époque de Brâncoveanu*, Editions Meridiane, Bucarest, 1971, 36 p. + 126 ill., 70.000 lei
208. Dușu, Alexandru, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine. Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes*, Bucarest, 1971 (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, Etudes et documents concernant le Sud-Est européen 3), 191 p.
209. *Fontes Historiae Daco-Romanae*, vol. II, *Scriptores*: 2 Ab anno CCC usque ad annum M ediderunt H. Mihăescu, Gh. Ștefan, R. Hîncu, Vl. Iliescu, Virgil Popescu, In aedibus Academiae R. S. Romaniae, Bucurestiiis, MCMLXX, XXII + 768 p., 43 lei
210. Georgescu, Valentin Al. et Emanuela Popescu, *La législation agraire de Valachie (1775—1782)*. Le projet de Code Agraire de M. Fotino — Lois pour les cultivateurs — Etablissements agraires antérieurs à 1780, édition critique (textes d'époque, traduction, étude introductive, appendices) par Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu, Editions de l'Académie, Bucarest, 1970, 236 p. + 7 pl. facs. (Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit VIII), 15.50 lei
211. Grigoraș, N., *Instituții feudale din Moldova. I. Organizarea de stat pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Editura Academiei, București, 1971, 475 p., 28.00 lei
212. Grigoraș, N., *Curtea și biserica domnească din Iași*, Editura Meridiane, București, 1970, 30 p. + planches, 5.00 lei
213. *Ikonen aus Rumänien*, Düsseldorf, 1971 (catalogue)
214. *Istoria României în date*, sub conducerea lui Constantin C. Giurescu (ouvrage collectif), Editura Enciclopedică Română, București, 1971, 525 p., 27.00 lei
215. *Istoria lumii în date*, sub conducerea prof. Andrei Oțetea, Editura Enciclopedică Română, București, 1969, XVI + 615 p., 37.00 lei
216. *Învățăturile lui Neagoie Basarab către fiul său Theodosie*, text ales și stabilit de Florica Moisil și Dan Zamfirescu, cu o nouă traducere a originalului slavon de G. Mihăilă. Studiu introductiv și note de Dan Zamfirescu și G. Mihăilă, Editura Minerva, București, 1970, 426 p., 15 50 lei
217. Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, *Roumanie. Trésors d'art*, catalogue de l'exposition d'art roumain (7 juillet 1968—5 janvier 1969), 91 p. + 15 pl.
218. *Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului, culegere de studii* îngrijită de Eugen Stănescu, Editura Academiei, București, 1971, 251 p., 18.50 lei.
219. *Literatura Bizanțului*. Studii. Antologare, traduceri și prezentare Nicolae-Șerban Tanașoca, Editura Univers, București, 1971, 468 p., 16.50 lei
220. Mauricius, *Arta miliatră*, ediție critică, traducere și introducere de H. Mihăescu, Editura Academiei, București, 1970, 423 p. (Scriptores Byzantini VI), 22.50 lei
221. Nicolescu, Corina, *Icônes roumaines*, Ed. Meridiane, Bucarest, 1971, 61 p. + 79 pl., 70.00 lei
222. Panaitescu, P. P., *Contribuții la istoria culturii românești*, ediție îngrijită de Silvia Panaitescu, prefață, note și bibliografie de Dan Zamfirescu, Editura Minerva, București, 1971, XVI + 638 p., 19.50 lei
223. Pascu, Ștefan, *Voievodatul Transilvaniei*, I, Editura Dacia, Cluj, 1971, 595 p., 34 lei
224. *Relatii româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)*, Studii, vol. I, Editura Academiei, București, 1971, 434 p. (en collaboration avec l'Académie Bulgare des Sciences), 28.00 lei
225. Simionescu, Petru, *Studii de muzicologie*, VI, Editura Muzicală, București, 1970, 329 p., 22.00 lei

226. Ștefănescu, Ștefan, *Țara Românească de la Basarab « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul*, Editura Academiei, București, 1970, 175 p. (Istorie și civilizație), 15.00 lei
227. *Tesori d'Arte di Romania*, Torino, 1970, 34 p. (catalogue de l'exposition d'art roumain ouverte du 16 au 31 mai)

### R o y a u m e - U n i

228. Ahrweiler, Hélène, *Etudes sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Préface de Paul Lemerle, Variorum Reprints, London, 1971, 384 p., 8.00 £
229. *Archaeological Reports for 1969—1970*, published by the Council of the Society for the Promotion of Hellenic Studies and the Managing Committee of the British School of Archaeology at Athens, 1970, 62 p.
230. Black, Anthony, *Monarchy and Community. Political Ideas in the Later Conciliar Controversy, 1430—1450*, Cambridge, At the University Press, 1970, 189 p., 3.25 £
231. Browning, Robert, *Justinian and Theodora*, Weidenfeld and Nicolson, 1971, 272 p., 4.00 £
232. Clugnet, Léon, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque*. Préface de Jean Darrouzès, Variorum Reprints, London, 1971, II + XII + 186 p., 8.00 £
233. Dujčev, Ivan, *Slavia Orthodoxa*. Collected Studies in the History of the Slavic Middle Ages, with a preface by Ihor Ševčenko, Variorum Reprints, London, 1970, 276 p., 8.00 £
234. Dvornik, Francis, *The Photian Schism. History and Legend*, Cambridge, At the University Press, 1948, Reprinted 1970, XVI + 504 p., 5.00 £
235. Frazee, Charles A., *The Orthodox Church and Independent Greece 1821—1852*, Cambridge, 1969, VIII + 220 p., 3.00 £
236. Guillou, André. *Studies on Byzantine Italy*, with a Preface by Raffaello Morghen, Variorum Reprints, London, 1970, 247 p., 8.00 £
237. Ilynskiy, G. A., *Gramoty bolgarskikh carey*, with an Introduction by Ivan Dujčev, Variorum Reprints, London, 1970, X + 162 p., 8.50 £
238. Jenkins, Romilly J. H., *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Variorum Reprints, London, 1970, 500 p., 8.00 £
239. *The Journal of Hellenic Studies*, XC/1970 4 £ 10 s.
240. Kalužniacki, Emil, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393)*, with an Introduction by Ivan Dujčev, Variorum Reprints, London, 1971, VI + CXXVIII + 450 p., 8.00 £
241. Kalužniacki, Emil, *Aus der panegyrischen Literatur der Sud-Slaven*, Variorum Reprints, London, 1971, 132 p., 8.00 £
242. Obolensky, Dimitri, *Byzantium and the Slavs: Collected Studies*, with a Preface by Ivan Dujčev. Variorum Reprints, London, 1971, 408 p., 8.00 £
243. Obolensky, Dimitri, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500—1453*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1971, XIV + 445 p., 4.00 £
244. Rudakov, A. P., *Očerki vizantiiskoy kultury po dannym grecheskoy agiografii*, with an Introduction by Dimitri Obolensky, Variorum Reprints, London, 1970, VI + II + 288 p., 8 00 £
245. Runciman, Steven, *The Medieval Manichee. A Study of the Christian Dualist Heresy*, Cambridge, At the University Press, 1969, 212 p., 1.80 £
246. Runciman, Steven, *The Fall of Constantinople, 1453*, Cambridge, At the University Press, 1969, 256 p. + 1 carte, 1.95 \$
247. Vlasto, A. P., *The Entry of the Slavs into Christendom. An Introduction to the Medieval History of the Slavs*, Cambridge, At the University Press, 1970, XII + 435 p. + 1 carte, 6.50 £

## Suisse

248. Medlin, W. K. and C. G. Patrinelis, *Renaissance Influences and Religious Reforms in Russia. Western and Post-Byzantine Impacts on Culture and Education (16th–17th Centuries)*, Droz, Genève, 1970, 184 p., (Etudes de philologie et d'histoire 18), 18.00 Fr.s. (= 28.60 Fr. Fr.)

## Tchécoslovaquie

249. *Acta Universitatis Carolinae. Philosophica et historica*, I/1970 (Graecolatina Pragensia IV), 20.00 Kčs.
250. *Actes du VII<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques – Prague, 21–27 août 1966*, réd. Jan Filip, Prague, Academia, 1970/71, 2 vols., 1439 p. + L pl.
251. «Byzantinoslavica», 1/1971
252. Dvorník, František, *Byzantské Misie u Slovanu*, Vyšehrad, Praha, 1970, 395 p., 48.00 Kčs.
- 252 bis. «Eirene», VIII/1970, 25.00 Kčs.
253. Filip, Jan et collab., *Enzyklopädisches Handbuch zur Ur- und Frühgeschichte Europas*, vols. I–II, Academia, Praha, 1966–1969, XV + 664 p. + XL pl. (I), 1094 + LII pl. (II), les deux volumes 355.00 Kčs.
254. Frický, Alexander, *Ikony z východného Slovenska*, Východoslovenské vydavateľstvo Košice, 1971, 26 p. + 102 il., 26.00 Kčs.
255. Kabrda, Josef, *Le système fiscal de l'Eglise orthodoxe dans l'Empire ottoman (d'après les documents turcs)*, Universita J. E. Purkyně, Brno, 1969, 165 p. + LVI pl., 25.00 Kčs.
256. Kurz, Josef, *Učebnice jazyka staroslověnského*, Statní pedagogické Nakladatelství, Praha, 1969, 242 p. + IV pl., 29.50 Kčs.
257. «Listy filologické», 94, 2, 1971, 15.00 Kčs.
258. *Magnae Moraviae Fontes Historici*, vol. III–IV
- vol. III : Diplomata, Epistolae, Textus historici vari, curaverunt Dagmar Bartoňková, Lubomír Havlík, Ivan Hrbek, Jaroslav Ludvíkovský, Radoslav Večerka, Brno, 1969, 470 p., 42.00 Kčs.
  - vol. IV : Leges, Textus Juridici, Supplementa, curaverunt Dagmar Bartoňková, Karel Haderka, Lubomír Hvalík, Jaroslav Ludvíkovský, Joseph Vašica, Radoslav Večerka, Brno, 1971, 453 p., 43.00 Kčs.
259. *Nejstarší Legendy Přemyslovských Čech*, Vyšehrad, Praha, 1969, 225 p., 26.00 Kčs.
260. Novotný, František, *O Platónovi. IV. Druhý Život*, Akademia, Praha, 1970, 950 p., 47.00 Kčs.
261. Pokorný, Petr, *Počátky gnose Vznik gnostického mýtu o božstvu Člověk*, Academia, Praha, 1969, 71 p., 12.00 Kčs.
262. «Slavia». Časopis pro slovanskou filologii, 1–4/1970, 1/1971, les 5 fascicules : 165.00 Kčs.
263. *Slovník Jazyka Staroslověnského. Lexicon linguae palaeoslovenicae*, fasc. 15–20, p. 1–384, Academia, Praha, 1967–1970, 150.00 Kčs.
264. Šmilauer, Vladimír, *Handbuch der Slawischen Toponomastik*, Academia, Praha, 1970, 215 p., 50.00 Kčs.
265. *Studia Balcanica Bohemoslovaca*, Universita J. E. Purkyně, Brno, 1970, 480 p. (lithographié), 37.50 Kčs.
266. Zástěrová, Bohumila, *Les Avars et les Slaves dans la Tactique de Maurice*, Rozpravy Československé Akademie Věd, Řada Společenských Věd, Ročník 81, Sešit 3, Praha, 1971, 83 p., 20.00 Kčs.



## Turquie

267. Eyice, Semavi, *Malazgirt Savaşını kaybeden IV. Romanos Diogenes (1068—1071)*, Turk Tarih Kurumu Basımevi, Ankara, 1971, 167 p. (Turk Tarih Kurumu Yayınlarından, XX, Seri — Sa.2), 5.00 l.t.
268. Eyice, Semavi, *Karadağ (Binbirkilise) ve Karaman çevresinde arkeolojik incelemeler* (Recherches archéologiques à Karadağ et dans la région de Karaman), Istanbul, 1971, XVI + 229 p. + 289 fotos + 1 pl., 54.00 l.t.

## Union Soviétique

269. Adontz, N., *Армения в эпоху Юстиниана*, издание второе, Ереван, 1971, 526 ст., 2.00 p.
270. *Античная древность и средние века*, сб. 7, Свердловск, 1971, 187 ст. + 1 факс. ил. 1,50 p.
271. *Вестник общественных наук*, 3 (339), 1971 (Академия Наук Армянской С.С.С.Р.), 0,35 p.
272. *Византийские очерки*. Труды советских ученых к XIV Конгрессу византинистов, Наука, Москва, 1971, 239 ст., 1.03 p.
273. *Византийский временник*, 30/1969, 2.0: p.; 31/1971, 2.15 p.
274. *Древнерусское Искусство*. Художественная культура Москвы и прилежащих к ней княжеств XIV—XVI вв., Наука, Москва, 1970, 503 ст. (recueil d'études sous la rédaction de O. I. Podobedova), 3,38 p.
275. *Древности Московского Кремля*, ответственные редакторы П. Н. Воронин, М. Г. Рабинович, Наука, Москва, 1971, 294 ст., 1.98 p.
276. *Эпос о Вардане и войне армянской*, перевод с древноармянского акад. И. А. Орбели, подготовка к изданию, предисловие и примечания К. Н. Юзбашкана, Издательство Академии Наук Армянской ССР, Ереван, 1971, 192 ст., 1 24 p.
277. М. А. Забогов, *Историография крестовых походов (XV—XIX вв.)*, Наука, Москва, 1971, 386 ст., 1.86 p.
278. *Константин Порфирородный*, перевод с оригинала, предисловие и примечания Р.М. Бартициана, Ереван, 1970 (Византийские источники II), XV § 368 ст. + 2 карты, I. 95 p.
279. Kourbatov, G. L., *Основные проблемы внутреннего развития византийского города в IV—VII вв.*, Издательство Ленинградского Университета, 1971, 220 ст., 1.10 p.
280. Lazarev, V. N., *Византийская живопись*, Наука, Москва, 1971, 407 ст., 5.02 p.
281. Likhatcheva, O. P., Ia. S. Lourie, E. E. Granstrem et V. S. Šandrovskaja, *Стефанит и Ихнилат*. Средновекована книга басен по русским рукописям XV—XVII веков. Издание подготовили О. Р. Лихачева и Я. С. Лурье, перевод греческого текста Е. Э. Гранстрем и В. С. Шандровской, Наука, Ленинград, 1969, 251 ст., 1.28 p.
282. Likhatcheva, V. D., D. S. Likhatchev, *Художественное наследие древней Руси и современность*, Наука, Ленинград, 1971, 120 ст. + 26 пл., 0,66 p.
283. Evguenian, Nikita, *Повесть о Дросилле и Харикле*, издание подготовил Ф. А. Петровский, Хаука, Москва, 1969, 157 ст., 0.43 p.
284. «Палестинский сборник», 19 (1969), 211 ст., 1.18 p.; 5, 20/1969, 151 ст., 0,68 p.; 21/1970, 256 ст., 1.15 p.; 22/1970, 144 ст., 0.79 p.

285. *Путешествие Абу-Хамида Ал-Гарнати в восточную и центральную Европу (1131—1153)*, публикация О. Г. Большакова, А. Л. Монгаита, Главная редакция восточной литературы, Москва, 1971, 136 ст., 0,47 р.
286. Рубаков, В. А., «*Слово о полку Игореве*» и его современники, Наука, Москва, 1971, 295 ст., 1.61 р.
287. Skrgjinskaia, E. Š., *Барбаро и Контарини о Руси. К истории итало-русских связей в XV в.* Вступительные статьи, подготовка текста перевод и комментарий Е. Ч. Скржинской, Наука, Ленинград, 1971, 275 ст., 1.86 р.
288. *Сообщения государственного ордена Ленина Эрмитажа*, XXXI, Ленинград, 1970, 108 ст., 1.12 р.
289. Šanidze, A., *Великий домestik Запада Григории Бакурманисдзе и грузинский монастырь основанный им в Болгарии*, Тбилиси, 1970, 45 ст., 0.30 р.
290. Oudaltzova, Z. V., *Советское византиноведение за 50 лет*, Наука, Москва, 1969, 362 ст., 1.99 р.

*Nicolae-Șerban Tanașoca*

## LE COLLOQUE SUR «LES PEUPLES DU SUD-EST EUROPÉEN DANS LA POLITIQUE INTERNATIONALE À LA FIN DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE — DÉBUT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE»

Les 20 et 21 décembre 1970 se sont déroulés à Bucarest les travaux du colloque «*Les peuples du sud-est européen dans la politique internationale à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle*», organisé par le département d'Histoire de l'Université de Colorado et l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest. En partant des données offertes par des rapports consacrés aux aspects fondamentaux du problème, le colloque s'est proposé de débattre — en ce qui concerne son contenu essentiel — la concurrence des empires autrichien et ottoman pour l'hégémonie dans le Sud-Est européen, l'attitude de la Pologne et de la Russie, la lutte des peuples balkaniques et danubiens pour leur indépendance nationale, menée dans le cadre stimulant de l'action politique et militaire de Michel le Brave.

Le Prof. Walter Leitsch de l'Université de Vienne a soumis à une critique très sévère les facteurs objectifs et subjectifs de la politique impériale au temps de Rodolphe II. Le problème du «*choix historique*» entre les régions occidentales et orientales de l'Empire, la contradiction entre le but et les moyens réels de la politique des Habsbourg définie par l'auteur du rapport par le terme de «*Luftpolitik*», l'analyse de la catégorie de «*génération historique*», voilà quelques-uns des éléments les plus importants de l'analyse faite par le savant viennois.

Un exposé général sur la situation du peuple serbe a permis au Prof. R. Wesselnovitch, directeur des Archives historiques de Belgrade, de mettre en lumière l'évolution des facteurs idéologiques et surtout la persistance de l'idée étatique dans la société serbe de l'époque avec une touche spéciale sur le rôle joué par le Patriarcat de Pecs dans le resserrement et l'unification des forces combattantes pour l'indépendance.

En précisant la place occupée par le peuple bulgare dans la lutte commune des peuples sud-est européens contre la domination étrangère, le prof. Bistra Cvetkova de l'Université de Sofia a pris en considération, du point de vue de la critique historique, les textes se

rapportant aux projets de croisade antiottomane — où la participation militaire du peuple bulgare est considéré comme de première importance.

De son côté, le Prof. Taib Gokbilgin de l'Université d'Istanbul a évoqué la situation de l'Empire ottoman par l'intermédiaire d'une analyse soulignant les facteurs qui ont mené à l'échec de toute une politique : les avatars des provinces asiatiques, les modifications infructueuses des structures administratives et judiciaires, l'absence d'hommes d'Etat marquants dans un moment de grande crise. Dans ce sens des recherches très poussées s'appuyant sur un riche matériel d'archives encore inédit sont en train de compléter l'information existante en ce qui concerne l'ampleur de l'action et de la personnalité de Michel le Brave.

La problématique intérieure du règne de Michel le Brave — comme explication de l'union politique temporaire — a constitué la substance du rapport présenté par le Prof. Eugen Stănescu, chef du département d'Histoire de l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest. En considérant la première tentative d'unification politique comme résultat de la nécessité historique — exprimée par les liaisons de plus en plus étroites entre les trois pays roumains du point de vue économique, politique et culturel — et devenue possible par les données significatives de la conjoncture internationale, et l'acheminement vers une réalité concrète en tant qu'aboutissement naturel d'un processus similaire — étant donné la conception politique et l'action militaire de Michel le Brave et de ses collaborateurs — le rapport a souligné la portée considérable pour le peuple roumain, comme pour le Sud-Est européen en son entier, de cette période historique.

Dans le cadre des travaux du colloque la thématique des rapports a été élargie par quelques exposés très nuancés. Le Prof. J. Gerowski de l'Université Jagellonne de Cracovie a démontré clairement que les actions du gouvernement polonais, contrairement aux plans de Michel le Brave, se sont avérées, jusqu'à la fin, néfastes pour les intérêts les plus névralgiques de la Pologne. Pour le Prof. Radu Florescu de l'Université de Boston, l'attitude de l'Occident face aux problèmes du Sud-Est européen met en lumière la continuité d'une idée de lutte pour l'indépendance au temps de Vlad l'Empaleur, Etienne le Grand, Michel le Brave. Aussi a-t-on lu un exposé fait par Sava Iancovici et un autre fait par Andrei Pippidi, tous les deux maîtres de recherches à l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest, le premier sur la participation albanaise au mouvement général se traduisant dans l'aide accordée aux campagnes militaires de Michel le Brave, le deuxième sur la contribution grecque à la cristallisation d'une certaine idée d'unité sud-est européenne engendrée par les circonstances du temps.

A la discussion — très ample — des rapports et des exposés ont pris part, parmi les participants au colloque : J. Gerowski, S. Baron (Université de Californie), W. Leitsch, G. Bayerle (Université d'Indiana), Bistra Cvetkova, Eugen Stănescu et parmi les invités : Maria Holban, Cornelia Bodea, Maria-Ana Musicescu, Em. Condurachi, I. Ionașcu, V. Al. Georgescu, Șerban Papacostea, C. Velichî, Virgil Căndea, I. R. Mircea, P. Cernovodeanu. Dans son allocution, le prof. Ștefan Ștefănescu de l'Université de Bucarest a fait le bilan des travaux du colloque.

Le Prof. St. Fischer-Galatzî de l'Université de Colorado et le Prof. M. Berza, directeur de l'Institut des Etudes sud-est européennes, ont souligné, en conclusion des débats, la complexité des facteurs qui ont déterminé la vie historique du sud-est de l'Europe à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle et l'importance du rôle joué par cette région dans la politique internationale de l'Europe, étant établi très clairement, en ensemble, par les rapports, les exposés et les discussions que la contribution du peuple roumain, concrétisée surtout par les actions de Michel le Brave peut être considérée un facteur dominant de la vie politique pendant ce laps de temps.

Les actes du colloque de Bucarest seront publiés en entier dans un prochain fascicule de l'« East European Quarterly » de l'Université de Colorado.

*Eugen Stănescu*

**EQREM ÇABEJ**, *Hyrje ne historinë e gjuhës shqipe. Fonetika historike e shqipes* (Introduction à l'histoire de la langue albanaise. Phonétique historique de la langue albanaise), Prishtinë, 1970, 150 p. (Universiteti i Prishtines)

Plusieurs raisons font de cette introduction à l'histoire de la langue albanaise un ouvrage hautement intéressant. D'abord, elle est due à la plume du meilleur albanologue connu de nos jours et offre — dans un nombre réduit de pages — un matériel extrêmement riche, trié et apprécié avec un soin tout particulier. D'autre part, débordant les limites strictes de l'albanologie, l'auteur met en lumière les différents liens de cette langue avec l'ensemble linguistique, ethnographique, folklorique et historique du Sud-Est européen. Affranchi du subjectivisme si fréquent jusqu'au seuil même de notre époque, il fait preuve de toute la prudence requise dans ses jugements. En outre, renonçant au balast d'un appareil bibliographique secondaire, il a concentré son attention sur les quelques autorités consacrées de l'albanologie : J. G. v. Hahn (1854), F. Bopp (1854), G. Mayer (1888—1897), H. Pedersen (1895—1903), G. Pekmezi (1908), G. Weigand (1913), N. Jokl (1916—1930), G. Petrota (1932), M. Seliščev (1931), C. Tagliavini (1936—1943), P. Skok (1938—1948) et H. Barić (1955), qu'il compare, pour les mettre en valeur, à la lumière d'une conception avancée et à la hauteur du stade actuel de la recherche scientifique. Enfin, il a su dépasser le point de vue limité de certains linguistes contemporains, qui ne voient dans l'histoire d'une langue que la simple évolution d'un système linguistique déterminé, sans aucun lien avec le passé, la mentalité et les activités du peuple qui la parle. En effet, l'auteur affirme textuellement : « L'histoire des langues est l'histoire des peuples qui les parlent et les ont parlées » (p. 9) ; « Les emprunts linguistiques sont le miroir vivant de l'existence d'un peuple en rapport avec les peuples voisins et, en tant que tels, ils acquièrent une importance en dehors de la linguistique, c'est-à-dire pour l'histoire culturelle du peuple albanais » (p. 76).

Les sources suivantes sont examinées tour à tour : la langue albanaise actuelle, avec tous ses dialectes, parlés soit à l'intérieur soit à l'extérieur de l'Albanie ; les œuvres littéraires depuis Buzuku (1556) jusqu'à nos jours ; les attestations antérieures à l'an 1556, fournies par les divers documents historiques ; l'onomastique (toponymie et anthroponymie) ; les emprunts faits aux autres langues ; les données que peuvent fournir grâce à la méthode comparative les langues indo-européennes.

Partant de ces sources, l'auteur distingue trois périodes de l'histoire de la langue albanaise, à savoir : 1) la période préhistorique ; 2) la période historique précédant les premiers documents écrits ; 3) la période historique proprement dite, qui commence avec les premiers textes écrits. Par conséquent, son ouvrage comportera trois parties d'un développement à peu près égal. La première s'occupe de l'analyse du fonds indo-européen. Les influences linguistiques, autrement dit les emprunts faits à d'autres langues — grec, latin, vieux-slave, italien, roumain, turc, etc. —, font l'objet de la deuxième partie. Pour ce qui est de la troisième partie, celle-ci est réservée à l'exploration des sources littéraires, de l'onomastique et de la dialectologie.

Toutefois, cette périodisation ne découle que de la nature des sources et elle ne saurait conduire à la conclusion qu'il s'agirait de trois étapes distinctes dans un processus historique homogène et continu, qui n'aura connu que des transformations quantitatives et jamais qualitatives. En réalité, le manque d'informations à ce sujet ne nous permet pas de préciser le moment où eurent lieu les mutations qualitatives qui devaient transformer l'ancienne langue (illyrienne, aux dires de l'auteur) en une langue nouvelle, appelée l'albanais. Cette circonstance est une source de désaccord entre spécialistes ; en effet, alors que les savants roumains, par exemple, attribuent à l'ancien fonds autochtone certains termes du roumain qu'on retrouve en albanais, les savants albanais sont d'avis que ces termes ont été empruntés de leur langue. Mais, comme les uns et les autres estiment que ce sont là des éléments fort anciens, leur désaccord ne tient en réalité que de la terminologie dont ils entendent user.

De l'avis de l'auteur, seule la couche ancienne de l'albanais se prête à une comparaison avec les autres langues indo-européennes ; l'albanais ancien offrant notamment des parentés avec les langues balto-slaves qui font partie du groupe des langues orientales connu sous le nom de *satem*. Nous estimons digne d'éloge cette tendance de l'auteur à sortir des limites étroites de la linguistique pour recourir, dans l'élucidation de ce chapitre, aux sources les plus variées (histoire, ethnographie, folklore, etc.) à même de lui fournir des résultats utiles. Soulignons aussi comme il convient sa manière de combiner différentes disciplines et méthodes, tout en conservant la prudence nécessaire dans cette sorte de travail et en ayant le courage de reconnaître les lacunes. Un exemple en ce sens est cette remarque à propos de l'origine de la langue albanaise : « Il me faut reconnaître franchement que si certaines parties ont été élucidées, que si certaines questions ont trouvé leur solution, il n'en reste pas moins que ce problème est encore indéchiffré de nos jours » (p. 37) ; « Le problème de l'origine est destiné à tourner autour d'un point mort tant que le matériel linguistique ne s'enrichira pas par de nouvelles découvertes » (p. 38).

Selon l'auteur, les Albanais ont vécu dans les régions qu'ils habitent aujourd'hui au moins depuis l'époque antique. Il apporte, à l'appui de sa théorie, quelques arguments nouveaux, qu'on pourrait ranger en trois catégories :

1° — Un certain nombre de toponymes anciens — surtout des noms de montagnes, de cours d'eau et de quelques grandes villes — marquent une évolution en accord avec la phonétique albanaise, par conséquent il ne peut s'agir d'emprunts étrangers : *Barbana* > *Buna* ; *Drivastum* > *Drisht* ; *Dyrachium* > *Durrës* ; *Isamnus* > *Ishm* ; *Lissus* > *Lesh* ; *Naissus* > *Nish* ; *Scardus* > *Shar* ; *Scodra* > *Shkoder*.

2° — La présence de certains éléments appartenant au grec ancien (dont quelques-uns d'origine dorique) montre que les anciens Albanais ont dû habiter dans le voisinage des Grecs : *λάχανον* > *lakër* ou *lakën* ; *μαχανή* > *mokër* ; *πράσον* > *presh*, etc.

3° — Les éléments latins relevés dans l'albanais sont tout autres que ceux du roumain ; orientés vers l'Occident, ils ont dû entrer donc dans l'albanais alors que ce peuple habitait déjà les mêmes territoires que de nos jours.

Mais, comme même les Indo-Européens du Sud-Est de l'Europe ne remontent dans ces parages pas plus haut que le troisième millénaire, l'auteur tire la conclusion : « De même que les autres peuples indo-européens, les Albanais sont venus d'une autre contrée pour habiter leurs régions historiques. Aussi, sous ce rapport il n'est pas question d'un autochtonisme absolu, mais d'un relatif seulement » (p. 39).

La deuxième partie de l'ouvrage, dédiée aux influences, s'occupe spécialement du lexique de la langue albanaise. Elle porte sur le matériel réuni d'abord par Gustave Mayer dans son dictionnaire étymologique (1891), repris et complété par l'auteur du présent ouvrage dans un dictionnaire étymologique en train de paraître. Selon une statistique établie par Gustave Mayer, un nombre minime d'éléments sont d'origine albanaise, le reste n'étant dans la plupart des cas que des emprunts faits à d'autres langues. Ceci nous rappelle la statistique établie

par A. Cihac pour le roumain (1879), à laquelle B. P. Hasdeu répondait qu'un simple rapport numérique ne saurait être concluant si l'on néglige la qualité, c'est-à-dire la valeur circulatoire des mots. Pour l'albanais, la question fut mise au point par C. Tagliavini, qui a sans doute agi sous l'influence des idées de Hasdeu. Le fait est que de nos jours personne ne doute plus qu'en ce qui concerne le système, l'albanais est une langue indo-européenne, de même que le roumain est une langue romane.

Il y a dans la langue albanaise, d'une part, une faible influence grecque antique et médiévale, et d'autre part une forte influence latine, romane et turque. Quant à l'influence slave, elle est de moindre importance par rapport au roumain. Naturellement, la chronologie des emprunts joue un rôle particulièrement important quand il s'agit de tirer des conclusions valables sur les différents courants culturels et sur le mouvement du commerce.

On lira, à la page 77 de ce livre : « Dans l'existence de la langue albanaise comme langue d'Etat, l'évolution du lexique a pour trait distinctif d'une part la persistance constante de l'élément slave et grec, ainsi que la diminution de l'élément turc, et d'autre part la croissance démesurée de l'influence de la langue italienne moderne ». Aussi l'auteur préconise-t-il quelques mesures destinées à protéger l'albanais de l'invasion des néologismes. Parmi ces mesures retenons la réactualisation de termes oubliés et la création de néologismes propres à la langue albanaise. Toutefois, cette crainte du néologisme nous semble quelque peu exagérée ; il a existé toujours un lexique stable, doublé d'un autre, mobile, s'adaptant aux besoins de chaque époque historique. D'autre part, un simple coup d'œil dans n'importe quel dictionnaire albanais montrera le grand avantage dont cette langue dispose, de pouvoir créer par des moyens propres un grand nombre de termes techniques.

La troisième partie de l'ouvrage, consacrée à la phonétique historique de l'albanais, s'avère indispensable à l'entendement des problèmes fondamentaux de cette langue. Néanmoins, quelques inexactitudes s'y sont glissées. Ainsi, à la page 32, l'auteur affirme que A. Philippide fait dériver l'albanais du thrace et, à la page 40, que le savant roumain considère cette langue comme étant une langue panonique. Or, en réalité, celui-ci s'est prononcé contre l'idée de l'origine thrace de la langue albanaise. Ensuite, à la page 35, on lit que le méglénoroumain est parlé par les bergers des environs de Sofia, alors qu'on ne parle plus le méglénoroumain que dans quelques villages de la région de Méglén, dans la vallée du Vardar, à la frontière de la Yougoslavie et de la Grèce.

H. Mihăescu

PETAR SKOK, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*. Uredili akademici Mirko Deanović i Ljudevit Jonke. Suradnjavo ũ predsjednjama i priredio za tisak Valentin Putanec. (Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe. Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke. Collaborateur aux travaux préparatoires et établissement du texte, Valentin Putanec). Tome I : A—J. Académie Yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts, Zagreb, 1971, XL, 790 p.

Conçu vers les années 1941, ce dictionnaire a constitué la principale préoccupation de l'auteur jusqu'à sa disparition, survenue en 1956, c'est-à-dire pendant une quinzaine d'années. Petar Skok a été aidé dans ses travaux, dans l'intervalle 1949—1956, par son assistant Valentin Putanec. Son manuscrit a été publié maintenant tel qu'il l'a laissé en 1956, à l'exception de quelques précisions complémentaires introduites entre parenthèses et de l'indication systéma-

tique des sources. L'Académie des Sciences de Zagreb et les trois éditeurs mentionnés sur la couverture ont rendu un grand service à la science en publiant ce dictionnaire étymologique, d'une extrême utilité non seulement pour l'étude du serbo-croate, mais des autres langues sud-est européennes aussi.

Né en 1889 à Jurkovo Selo de Žumberac (Croatie), Petar Skok fit ses études secondaires au lycée de Karlovac (1892—1899). Il passa ensuite à la Faculté des Lettres de Vienne (1900—1904), en suivant les cours de philologie romane et germanique, ainsi que ceux de linguistique indo-européenne. C'était l'époque où la linguistique était dominée par le positivisme et la méthode comparative, qui laissèrent des traces profondes dans la formation de Petar Skok. Cependant, il devait bientôt dépasser le stade de cette première formation, en se familiarisant avec les principes fondamentaux de la toponymie, de la géographie linguistique, de la néolinguistique et du structuralisme. Dès sa jeunesse, il s'est appliqué à l'étude approfondie de son passé historique et de sa langue. C'est ce qui lui a fait comprendre qu'on ne saurait étudier le serbo-croate de façon unilatérale, sans l'intégrer dans le milieu qui lui a donné vie et où cette langue s'est développée. A cette fin, il était nécessaire d'approfondir d'abord l'ancien fonds slave, d'origine indo-européenne, en tenant compte des diverses influences subies par la suite : latine, dalmate, albanaise, grecque, turque, roumaine, italienne et hongroise. C'est une chose vraiment digne d'admiration que la manière dont notre savant s'est pris pour embrasser dans le bref intervalle d'une vie humaine tous ces domaines d'activité, en les illustrant avec brio. En effet, il fut le meilleur spécialiste sud-est européen du latin ; ses contributions à l'étude de la langue dalmate sont fondamentales ; il a bien appris l'albanais, le bulgare et le roumain ; les sources byzantines ont été à fond explorées par lui ; il s'est familiarisé avec la langue turque au point de pouvoir étudier son influence sur le serbo-croate ; il a mené maintes enquêtes personnelles ayant pour but l'étude sur place de la toponymie balkanique. Le nombre des ouvrages, des études, des notes et des comptes rendus publiés par Petar Skok est immense. Mais son œuvre fondamentale, celle qui reflète ses idées ainsi que les principaux résultats qu'il a obtenus reste, sans doute, ce dictionnaire étymologique, dont on vient de publier une première partie et qui comptera fort probablement trois volumes de grandes proportions.

La contribution de la linguistique à l'étude du contexte sud-est européen est, certes, extrêmement importante ; toute recherche sur la production des biens matériels, le commerce, les courants culturels, les influences religieuses et maints autres aspects de la civilisation de cette partie du monde, profitera des enquêtes faites sur l'histoire des mots. Autrement dit il est absolument nécessaire de multiplier les dictionnaires étymologiques susceptibles de nous renseigner rapidement et avec compétence sur la vie des mots.

La méthode adoptée par P. Skok est souple, variée et dépourvue de tout schématisme. Il estimait — et à juste titre — que chaque mot a sa propre histoire, qui réclame un traitement approprié sans supposer, pour autant, son étude séparée ; tout au contraire il s'agissait pour lui de placer les mots dans l'ensemble des circonstances historiques qui l'ont vu naître et se développer. Chaque mot est étudié également au point de vue de sa diffusion géographique, de son évolution historique, des traces qu'il a laissées dans les langues voisines, de ses interférences avec d'autres mots et des valeurs qu'il a prises à l'heure actuelle. Leur étymologie est établie prudemment, sans l'omission des doutes éventuels et en tenant compte également des autres possibilités d'interprétation.

Comme l'auteur a été pendant plusieurs années professeur de philologie romane à l'Université de Zagreb, c'est justement dans ce domaine que ses contributions sont les plus nombreuses et les plus originales. Son apport à l'étude des éléments latins, dalmates, italiens et roumains comportés par la langue serbo-croate est décisif. C'est pourquoi son dictionnaire, tout en s'adressant en tout premier lieu aux slavisants, ne manquera pas moins d'attirer l'attention des romanistes et des albanologues. En parcourant ce dictionnaire d'un bout à l'autre, le lec-

teur constatera le grand nombre des éléments turcs entrés dans la langue serbo-croate ; leur chiffre dépasse de beaucoup les éléments turcs pénétrés dans la langue roumaine. Comme ces éléments turcs relevés dans le serbo-croate ne sauraient eux non plus être étudiés sans tenir compte de la situation générale des langues sud-est européennes sous ce rapport, le dictionnaire de P. Skok sera d'une grande utilité aux orientalistes de même qu'aux hellénistes.

Un aspect aussi intéressant qu'utile pour l'étude de l'ethnogenèse des Serbo-Croates, des Albanais, des Bulgares et des Roumains est constitué par la présence de l'élément autochtone ancien, celtique, vénète, illyrien ou thrace. Or, Petar Skok a accordé une attention toute particulière à l'étude de cet élément : durant toute sa vie il a largement contribué à la clarification de maintes controverses à ce propos.

Le présent ouvrage est pourvu en outre d'une préface et d'une très longue liste d'abréviations, indiquant les ouvrages consultés et dont nous sommes redevables aux trois éditeurs. Chaque unité lexicologique est suivie d'une bibliographie systématique et aussi complète que possible. Son but est non seulement de mentionner toutes les sources et les contributions des différents chercheurs, mais aussi de guider ceux qui désirent poursuivre l'approfondissement de l'étude étymologique du serbo-croate. C'est une preuve que l'Académie de Zagreb a veillé à ce que l'œuvre posthume de Petar Skok soit publiée dans les meilleures conditions.

H. Mihăescu

VIRGIL CÂNDEA, *Stolnicul între contemporani* (Le *Stolnic* parmi les contemporains), Bucarest, Editura științifică, 1971, 179 p.

Présenter la personnalité du *stolnic* Constantin Cantacuzène « parmi les contemporains » c'est presque le définir. Homme d'Etat doublé d'un fin historien, le frère du prince Șerban Cantacuzène et l'oncle de Constantin Brancovan fut le principal pilier de la vie politique de ces règnes, jouant un rôle insigne après le siège de Vienne, dans les pourparlers avec les Impériaux d'abord (1684—1687) et avec les Russes après 1688. Connaissant dans ses moindres détails l'état de choses de l'Empire ottoman, il procurait aux grandes puissances de précieux renseignements. D'autre part, une brillante renommée acquise en tant qu'érudit humaniste lui valut l'estime des savants contemporains qui lui dédient leurs œuvres.

A côté de Grigore Ureche, Miron Costin, le métropolite Dosoftei, Nicolae Milescu, Antim Ivireanu et Dimitrie Cantemir, il est l'un des plus brillants représentants de l'humanisme roumain de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Grands polyglottes, grands voyageurs aussi avides de savoir, découvrant la culture universelle et élargissant l'horizon limité à la tradition des lettres et de la pensée byzantine, ces érudits marquent un tournant dans la vie intellectuelle des Roumains. Ils créent la langue roumaine littéraire et donnent une nouvelle vision de l'histoire dont, certes, le trait dominant est la préoccupation pour les origines du peuple roumain et la fierté de son ascendance romaine.

Le livre débute par une large incursion dans le passé des Cantacuzène, car les racines byzantines de cette famille nous aideront à mieux comprendre les vues politiques de ses descendants. Véritables chefs de l'émigration grecque qui s'oppose aux conquérants turcs, les Cantacuzène des pays roumains mettront à profit le régime d'autonomie de leur nouvelle patrie, dans la poursuite d'un idéal ancestral.

Un chapitre concernant l'époque de ses études, marquée par son séjour à Padoue, s'il est édifiant pour nous faire connaître les lignes essentielles de la scolarité du *stolnic*, nous



semble un peu bref quant à l'évocation de ce que l'enseignement padouan avait signifié pour la formation de son esprit critique<sup>1</sup>.

C'est en présentant « Le diplomate » que l'auteur pénètre dans l'analyse de cette remarquable personnalité, évoquant d'abord ses partenaires sur l'échiquier international (Alexandre Mavrocordato, le comte de Marsigli, les hommes politiques autrichiens et russes, les grands prélats de Jérusalem) et ses auxiliaires (Anton Maria del Chiaro, Bartolomeo Ferrati, les frères David et Teodor Corbea, Andrea Wolf, Niccolo de Porta), autant de secrétaires et précieux collaborateurs qui faisaient fonctionner cette véritable officine diplomatique qu'était son cabinet de travail. Les risques d'une politique double qui devait assurer, dans le cas d'une victoire des Russes sur les Turcs, le futur statut des Principautés et les sauver, en cas d'échec, de la vengeance ottomane, ont lourdement pesé sur l'activité diplomatique du *stolnic*. L'historien du Sud-Est européen retiendra l'une des principales prévisions du mémoire envoyé à Pierre le Grand qui — de même que dix ans auparavant, lors des pourparlers de Șerban Cantacuzène avec les Autrichiens — rappelle que la proposition concernant le projet d'action militaire antiturque vient aussi « de la part des Serbes, Bulgares, Macédoniens, Albanais et de tous les autres Hellènes ». On y montre aussi que « la Valachie et le groupe des peuples balkaniques ont un potentiel militaire appréciable, en tout cas suffisant pour assurer ensuite la défense des régions libérées ».

La fermeté de la politique extérieure du *stolnic*, qui a pour but de rendre à la Valachie et à la Moldavie son ancienne indépendance, prouve — comme V. Căndea le note si justement — combien son idéal politique se fondait sur les convictions de l'historien et sur les observations lucides de l'homme d'Etat.

Les chapitres intitulés « Le *stolnic* parmi les contemporains » et « L'érudit » esquissent, d'une part, la place occupée par Cantacuzène dans l'ambiance culturelle de son temps, d'autre part, ses lectures et les principaux thèmes de son œuvre historique. Nous y trouvons de précieuses indications sur sa méthode de travail, qui — par l'étendue de la documentation et la rigueur de la critique des sources — adopte des critères dignes du chercheur moderne. C'est lui qui formula, avant Cantemir, l'idée des étapes historiques (la croissance, la stagnation et la décadence). Pour les moyens réduits de l'époque, les conclusions du *stolnic* s'élèvent au-dessus de ce qu'on avait écrit jusqu'alors en matière d'histoire des Roumains. A son œuvre historique et géographique s'ajoute aussi son activité de philologue, le *stolnic* ayant joué un rôle important dans la fondation de l'enseignement supérieur valaque.

Un fort pittoresque chapitre nous transporte dans l'atmosphère de culture et d'art qui a formé le cadre de vie de l'humaniste. Sous un titre qui emploie une expression propre au *stolnic*, « L'heure du crépuscule », l'auteur décrit sa fin. Il s'agit de la période sombre qui s'ouvrit par la défaite de Stănilești (1711) pour les dirigeants moldaves et valaques. Aux suspicions de la Sublime Porte s'ajoutait l'ininité séparant les Brancovan et les Cantacuzène. Le *stolnic* qui, pendant près de quatre décennies s'était contenté de sa position de conseiller du trône, brigait maintenant le pouvoir pour son fils Ștefan, en trahissant Constantin Brancovan.

Le dernier chapitre « Le *stolnic* et le jugement du temps » recueille tout d'abord les plus éloquentes marques d'estime que ses contemporains lui ont vouées, de Dimitrie Cantemir à Ed. Cîșuș, chrysante Nottara, Nicolas Comnène Papadopol le Crétois, etc. L'auteur y présente ensuite ses conclusions, dont nous détachons quelques idées importantes : 1) La place que les Principautés ont occupée dans les projets des archontes constantinopolitains (dont les Cantacuzène) et en général dans tous les projets concernant la lutte de libération des Grecs et des peuples sud-est européens. 2) La vision complexe du *stolnic* qui, conscient de sa descendance byzantine, s'enorgueillissait également de son origine latine. C'est d'ailleurs cette

<sup>1</sup> Il est vrai que V. Căndea déclare cette réserve due au fait que le voyage d'études de C. Cantacuzène a été récemment décrit dans un autre ouvrage. V. Corneliu Dima-Drăgan et Livia Bacăru, *Constantin Cantacuzino Stolnicul*, Bucarest, Ed. Albatros, 1970, 335 p.

dernière qu'on peut surprendre davantage dans son œuvre, car s'il n'y fait jamais allusion à ses titres byzantins, il ne cesse de louer, par contre, les origines nobles du peuple roumain, en insistant là-dessus : « nous, les Roumains, de véritables Romains par la foi et la vaillance ». 3) Cet humaniste « travaille, avec les moyens d'une solide culture européenne, au progrès culturel de son pays, s'astreignant à étudier son histoire et en écrivant dans la langue du peuple ». Il est donc représentatif pour cet humanisme populaire caractérisant la culture roumaine, qui s'oppose à l'humanisme des élites occidentales, destiné au cercle étroit de quelques initiés. S'il n'a pas donné de profondes exégèses des textes antiques, cet humanisme roumain a jeté, en échange, dès ses débuts, des clartés utiles au peuple entier. 4) Sur le plan politique, grâce à l'activité diplomatique de C. Cantacuzène, les chancelleries d'Autriche et de Russie s'habituent à compter sur la chancellerie de Bucarest, autant dire que dans la conscience de la diplomatie européenne, les Roumains sont reconnus en tant que personnalité politique.

Avant d'achever notre compte rendu, soulignons aussi, à côté des qualités évidentes de la première partie du livre, l'intérêt de la seconde partie, qu'on ne saurait nommer une Annexe. Sous le titre « Permanences de l'œuvre du *stolnic* », V. Căndea nous présente les fragments les plus significatifs de « L'histoire de la Valachie », en les accompagnant de commentaires et de sous-titres éloquentes, tels que : L'origine des Roumains en Dacie ; La formation du peuple roumain et les premiers Etats roumains ; La noblesse des civilisations antiques : Les Grecs et les Romains ; La nécessité de la disparition des Empires, etc.

Et puisque la postface de l'auteur exprime son doute sur l'utilité d'un ouvrage qui ne se propose pas d'être une monographie inédite, mais tâche seulement de redonner vie à des choses connues, pour un large public de lecteurs, saluons la réussite de cette initiative et hâtons-nous d'ajouter que ce livre est en même temps une très bonne synthèse et que, par certains côtés didactiques de la méthode employée, il est tout aussi instructif qu'évocat.

*Cornelia Papacostea-Danielopolu*

ȘERBAN PAPACOSTEA, *Olténia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)* [*L'Olténie sous la domination autrichienne (1718—1739)*], Bucarest, Ed. Academiei, 1971, 342 p. + ill. (Biblioteca istorică XXIII).

La monographie consacrée par Șerban Papacostea au régime de domination autrichienne en Olténie, entre les années 1718—1739, représente l'aboutissement positif du travail assidu et compétent auquel l'auteur s'est livré au cours des dernières années, visant à épuiser un problème qui — par ses implications — amène un renouveau de l'interprétation de l'histoire économique et sociale des pays roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle et ouvre — en même temps — à l'investigation de larges perspectives, insoupçonnées jusqu'ici, dans le domaine de notre historiographie.

Dépasant le cadre de la stricte signification de l'exercice du pouvoir en Olténie par les dirigeants de l'Empire des Habsbourg, l'auteur a établi une corrélation entre les tendances d'intégration manifestées par une monarchie absolutiste — se servant d'une administration centralisée — et les vellétés de réformes, avancées par le régime phanariote, touchant la structure socio-économique de la Moldavie et de la Valachie. Il convient de distinguer un élément essentiellement nouveau qui se dégage du travail accompli par Șerban Papacostea et qui est mis constamment en lumière au long de son ouvrage ; il s'agit de la similitude des solutions

de gouvernement adoptées autant par les Autrichiens que par les Phanariotes, qui — bien que placés sur des positions différentes, mais usant parfois de méthodes rapprochées — visaient à consolider l'autorité centrale de l'Etat au détriment du pouvoir exercé par la classe des boyards.

Se servant d'un ample matériel documentaire, en partie déjà publié, mais pour la plupart inédit, l'auteur a su discerner avec justesse les positions antagoniques sur lesquelles se trouvaient les autorités autrichiennes et les représentants des classes privilégiées d'Olténie, à savoir les boyards et le clergé, après l'incorporation de cette province à l'Empire des Habsbourg par le traité de Passarowitz. Soucieux d'assurer leurs propres intérêts, les boyards avaient espéré voir s'établir en Olténie un régime de large autonomie, à la suite de l'abolition de la domination ottomane, régime qui puisse consolider la structure sociale traditionnelle de la société de type agraire-seigneurial, fondée sur l'exploitation de la grande majorité de la population. D'autre part, les autorités autrichiennes entendaient exercer leur entier pouvoir sur cette province, selon une conception de gouvernement qui laissait entrevoir les germes d'un absolutisme éclairé. Le désaccord entre les visées d'intégration manifestées par le régime d'occupation autrichien et les aspirations des boyards autochtones qui s'efforçaient de s'y soustraire s'est manifesté dès le début avec acuité, en grévant — par les incidences soulevées — l'ensemble des mesures entreprises par les dirigeants de Vienne à l'égard de la province d'Olténie. Pendant vingt ans, les représentants du pouvoir souverain et ceux des classes dominantes locales se sont affrontés constamment, réduisant ainsi, en une grande mesure, les effets de l'application d'un vaste programme de réformes initié autant sur le plan démographique et fiscal, que sur celui administratif et judiciaire.

Comme le remarque avec justesse l'auteur, il ne fallait point voir dans cet antagonisme — qui se manifestait, si l'on peut dire, « à un niveau supérieur » — une intention des gouvernants de Vienne de déloger la classe des boyards de la situation prédominante qu'elle occupait dans le pays. Les autorités autrichiennes n'allaient guère au-delà de leur intention d'enrégimenter les boyards roumains dans le cadre institutionnel de la monarchie absolutiste tout comme elles avaient procédé à l'égard de la noblesse magyare de Hongrie et de Transylvanie, en précisant son statut et en légiférant ses privilèges, aussi bien que ses obligations.

Un problème central sur lequel s'est constamment concentré l'attention de l'auteur, réside à définir la position de la classe paysanne dans le cadre du régime de domination autrichienne en Olténie, alors que sous le poids excessif d'une écrasante fiscalité de l'Etat et d'une impitoyable exploitation de la part des classes possédantes autochtones il ne lui restait, le plus souvent, d'autre solution que l'exode. Cette instabilité démographique de la population avec ses doubles conséquences — l'évasion fiscale à l'égard des occupants, et le manque de la main-d'œuvre pour les propriétaires fonciers — avait ainsi amené les autorités autrichiennes, aussi bien que les boyards de la province, à prendre des mesures conformes aux exigences de leurs propres intérêts, et de ce fait, diamétralement opposées ; de la sorte, d'une part envisageait-on des réformes modérées, dans le cadre d'un régime précis d'obligations pouvant assurer la stabilisation de la masse rurale dans des villages systématisés le long des artères importantes de communication, et d'autre part, des vellétés de la classe des boyards à attacher les paysans à leurs domaines, par le servage.

Une analyse attentive de la structure socio-économique de l'Olténie au cours des deux décennies d'occupation autrichienne amène Șerban Papacostea à la juste conclusion que l'immense majorité de la population gagnait son existence notamment par la culture des céréales et l'élevage du bétail, qui représentaient les principales sources de ses revenus, réalisés par l'exportation. La plus grande partie des habitants se trouvaient dans une situation de dépendance totale face à la classe privilégiée des boyards, leur activité ne dépassant guère le cadre fermé du domaine féodal, cette unité économique spécifique de la société traditionnelle agraire-seigneuriale. Dans sa triple hypostase de propriétaire de vastes domaines exploités

à l'aide d'une main d'œuvre servile, bénéficiaire de privilèges et détenant le monopole des hautes fonctions dans l'administration d'Etat, la classe des boyards exerçait sa domination sur l'entière activité de la province. En ce qui concerne la situation de la classe paysanne, dont l'auteur fait un exposé ample et convaincant, elle apparaît divisée en serfs et alleutiers, des suites des différences de régime, et soumise aux pressions exercées par les boyards qui ne songent qu'à l'asservir.

Notons également que l'examen pénétrant, auquel se livre Ș. Papacostea, de la structure du système fiscal en Olténie sous la domination autrichienne, rapportée à l'ensemble des conditions qui avaient déterminé l'ossature et les principes essentiels de la réglementation de la fiscalité dans les pays roumains, l'a amené à une conclusion généralisatrice qui explique les raisons de la lenteur manifestée dans le développement de l'économie et de la société roumaine au temps de la domination ottomane. C'est dans le même esprit de recherche judicieuse que l'auteur analyse avec beaucoup de compétence le caractère des réformes administratives et judiciaires initiées par les autorités autrichiennes en Olténie, les rapports avec l'Eglise et le clergé orthodoxe, ainsi que les réactions provoquées par le prosélytisme auquel s'adonnaient les missionnaires catholiques ; il découvre en même temps un processus surprenant, d'ordre linguistique, mais néanmoins d'un intérêt incontestable, qui consiste dans l'infusion dans le contenu lexical de la langue roumaine de néologismes employés par les organes administratifs de la province.

Une des plus importantes conclusions à tirer de la monographie de Șerban Papacostea nous semble se rapporter à l'influence exercée par la domination autrichienne en Olténie, sur l'activité des princes phanariotes en matière de réformes après que cette province ait été réintégrée à la Valachie. Faisant montre d'une remarquable force de démonstration et de logique et sans altérer la genèse des réformes et particulièrement de celles initiées par Constantin Mavrocordato suivant l'exemple offert précédemment par les Autrichiens pendant leur présence en Olténie, l'auteur expose d'une manière pleinement convaincante la réceptivité des princes phanariotes aux innovations introduites par les dirigeants de Vienne dans cette province, dans les domaines social, politique, fiscal et administratif, parce qu'elles ne s'écartaient guère de la formule de gouvernement qu'eux-mêmes avaient adoptée depuis l'instauration de leur propre régime dans les deux principautés danubiennes. L'identité de leurs buts politiques, c'est-à-dire la consolidation du pouvoir centralisateur de l'Etat, ainsi que les réalités de structure sur lesquelles portaient leurs actions, expliquent — comme le fait clairement ressortir Șerban Papacostea — l'analogie entre les solutions de gouvernement envisagées ou appliquées en fait, par les Autrichiens — et celles apportées par les princes phanariotes.

Nous estimons, à ce propos, qu'il eut été nécessaire que l'analyse du problème des réformes appliquées par le régime phanariote soit menée dans le cadre plus ample de l'histoire de l'Europe centrale et orientale. Des analogies, parallélismes et similitudes apparaissent non seulement dans le courant de réformes dans le sens de « l'esprit des Lumières » qui inspirait, par exemple, certains cercles dirigeants de Pologne<sup>1</sup>, mais aussi dans les transformations enregistrées par la Russie contemporaine, où — entre les années 1730—1760, précédant les lumières « de parade » affichées par Catherine II — des aristocrates animés d'un généreux souffle idéaliste, tels Artiom Petrovitch Volinski ou Piotr Ivanovitch Chouvalov, s'efforçaient — dans les limites de leur appartenance à la classe nobiliaire — d'appliquer un système de réformes modé-

<sup>1</sup> Voir, spécialement, les contributions de Bogusław Leśnodorski, *Le siècle des Lumières en Pologne* dans « Acta Poloniae Historica », IV (1961), p. 147—174 ; *Institutions polonaises au siècle des Lumières*, Varsovie, 1962, 41 p. ; *Le nouvel Etat polonais du XVIII<sup>e</sup> siècle : lumières et traditions*, dans le volume *Utopie et institutions au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le pragmatisme des Lumières* (éd. Pierre Francastel), Paris, 1963, p. 147—165, etc.

rées dans la structure de l'Empire tsariste dans les domaines social, économique, politique, administratif et ecclésiastique<sup>2</sup>.

Ceci dit, nous n'hésiterons point à souligner une fois de plus la valeur de la monographie de Șerban Papacostea, caractérisée par un judicieux discernement dans l'utilisation des sources, joint à une analyse compétente des phénomènes historiques et à des conclusions généralisatrices de la plus haute importance pour notre histoire nationale, aussi bien que pour celle de l'espace central européen.

Paul Cernovodeanu

*La législation agraire de Valachie (1775—1782). Le projet de code agraire de M. Fotino — Lois pour les cultivateurs — Établissements agraires antérieurs à 1780*, Edition critique... par Valentin Al. Georgesco et Emanuela Popesco. Bucarest, Ed. Academiei, 1970, 236 pages (*Académie des Sciences sociales et politiques de la République Socialiste de Roumanie. Institut d'études sud-est européennes. Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit, VIII.*)

Sous un double titre (français et roumain), il s'agit d'un ouvrage de première importance pour les historiens et les juristes qui s'intéressent à la question des terres en Valachie, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et au droit post-byzantin. Cet ouvrage comprend des textes inédits, composés directement les uns en grec (et accompagnés d'une traduction roumaine due au second des éditeurs, qui a assuré aussi la transcription soignée des textes et l'établissement de l'apparat critique), les autres en roumain, l'ensemble représentant la législation agraire mise en forme sous le règne du prince Alexandre Ypsilanti (1774—1782), esprit ouvert à la culture européenne et qui entreprit des réformes législatives dès son accession au trône.

En 1959, Pan. J. Zepos avait déjà publié, à Athènes, un recueil de prescriptions de droit civil, pénal et ecclésiastique, rédigé dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle par Michel Photemopoulos, un Grec originaire de Chio, qui fut chargé de fonctions à la Cour de Valachie, après avoir enseigné à l'Académie patriarcale de Constantinople. Sous sa forme de « Manuel juridique » (*Nomikon Procheiron*), ce texte a le double intérêt d'être l'œuvre d'un Phanariote et d'exposer le droit en usage dans les pays balkaniques, sous la domination ottomane. Mais l'édition Zepos, fondée sur un seul manuscrit postérieur à 1833, alors qu'il en existe plusieurs, contemporains de l'auteur du *Manuel*, prête de ce fait à certaines critiques, que compense cependant une intéressante introduction. Aux questions en suspens, notamment dans quelle mesure les recueils juridiques, élaborés sous la domination ottomane, reflètent-ils un droit effectivement appliqué et dans quelle mesure aussi le droit byzantin, qu'ils ont la prétention d'exprimer, se maintient-il dans cette législation ou, au contraire, s'en éloigne-t-il, la présente publication apporte plus que des éléments de réponse.

Précisons d'abord que le terme « législation agraire », pris dans son sens le plus large, recouvre ici des textes divers, depuis un « projet de code agraire d'origine byzantine » jusqu'à un « établissement princier réélabéré en vue de son insertion dans un code général non confirmé, en passant par une codification officiellement confirmée, qui s'appuyait sur l'adaptation en roumain du *Nomos georgikos* (p. 51). A la politique de réformes législatives et de codification du droit, entreprise par le prince Ypsilanti, est lié le nom de Michel Fotino [ou Photeinos] (qui n'est autre que le Photeinopoulos déjà mentionné), auteur, en 1765, d'un *Manuel* de droit byzantin simplifié, qui ne fut pas mis en pratique, mais qui lui servit,

<sup>2</sup> Voir, en particulier, le recueil d'études *Проблемы русского просвещения в литературе XVIII в.*, Moscou—Leningrad, 1961, ainsi que M. M. Štrangé, *Демократическая интеллигенция России в XVIII в.*, Moscou, 1965.

l'année suivante, à l'établissement d'une version refondue : cette version connut trois éditions différentes, que le *Paris. Suppl. gr.* 1323 permet de distinguer (ce manuscrit, de l'avis de Valentin Georgescu, aurait été l'exemplaire de travail de Michel Fotino, sans toutefois être de sa main), et dont l'éditeur roumain analyse avec soin la composition, en soulignant les modifications apportées à ces textes successifs.

La dernière édition du Manuel de 1766 fut tenue à jour et pourvue d'additions jusqu'au moment où Michel Fotino entreprit la rédaction d'un troisième *Manuel*, en 1777, au début du règne d'Alexandre Ypsilanti. Celui-ci, au cours des deux années précédentes, avait amorcé un vaste programme de réformes, appliquant le droit byzantin aux procès criminels, le droit byzantin et la coutume du pays (corrigée, après examen par le prince, avant d'être confirmée) et ce dans le sens d'une codification générale du droit. Annoncé en 1775 sous le nom de Νομική ἀθολογία, le projet de codification doit être identifié, pense l'éditeur, avec le *Manuel* de Fotino, dont la préface est datée du 11 novembre 1777 et dont le livre IV est en réalité un coutumier intercalé arbitrairement parmi des textes byzantins. Le prince, pour des raisons qui échappent encore aux exégètes réduits aux conjectures (V. Georgescu parle du « caractère trop byzantiniste de l'œuvre », qui fut exploité par les opposants au régime), ne sanctionna pas ce projet ; en définitive, l'entreprise de Fotino se solda par un échec. Mais si le *Manuel* de 1777 ne devint pas le code officiel du pays, les matériaux qu'il rassemblait constituèrent une mine de documents, utilisés dans la suite des réformes législatives, et composèrent de ce fait le noyau d'un nouveau code, daté de 1780, œuvre sans doute d'I. Văcărescu.

Dans une introduction bilingue (en roumain, p. 7–50, et en français, p. 51–97), le professeur Georgescu expose avec science et clarté — ce qui est indispensable dans un tel enchevêtrement — la formation compliquée des textes qu'il publie ; il passe successivement en revue le « Contenu de l'édition », l'« Histoire externe » et l'« Analyse des structures internes des textes édités », la « Description des manuscrits », pour terminer par la « Technique de l'édition ». Suit la publication proprement dite : 1. le *Projet de code agraire*, correspondant au livre III du *Manuel* de 1777, texte grec (p. 99–123) et traduction en roumain moderne (p. 125–146) ; 2. le *Code rural du règne d'Alexandre Ypsilanti*, en roumain (p. 147–165) ; 3. *Trois établissements agraires* du même règne (p. 167–183), en grec et en roumain. De précieux appendices (p. 185–208), une abondante bibliographie précédée de la liste des sigles employés (p. 209–223), un index des auteurs et des matières (p. 225–232), un glossaire franco-roumain de l'index des matières (p. 233–234) et une table des figures (p. 235–236) complètent cette publication soignée, qui éclaire singulièrement l'histoire du droit dans les pays balkaniques, lorsque ces pays étaient encore soumis à la puissance ottomane.

Marie-Louise Concasty

(Paris)

MODERN GREEK HANDICRAFT, Banque Nationale de Grèce, Athènes, 1969, 332 p., 251 pl., dont 63 en couleurs

Vu la richesse et la remarquable qualité des illustrations, nous avons à faire, à premier abord, à un très beau album qui, si l'on se contente de le simplement parcourir du regard, vous offre le plaisir direct de la contemplation de différents objets d'ordre utilitaire et surtout

\* Nous sommes redevables à M. et Mme Ch. Dimaras d'Athènes, du privilège, rare parmi les étrangers, d'avoir ce livre. Nous leurs exprimons ici, une fois de plus, nos plus vifs remerciements.

décoratif doués de qualités permettant de les ranger parmi des chefs d'œuvres du genre. Soulignons aussi l'excellence du *choix* des illustrations permettant des études comparatives — qui sont encore à faire — avec l'artisanat des pays de l'Est et du Sud-Est de l'Europe. A leur tour, les textes, introduction et chapitres d'analyse, sont de vraies micromonographies concernant les problèmes que posent les différentes catégories d'objets étudiés. Ainsi, *Greek Handicraft* devient un des rares livres qui réussissent un parfait équilibre entre « visuel » et théorique, synthèse qui n'est pas la moindre de ses qualités.

L'*Introduction* (p. 13—28), due à S. A. Papadopoulos, riche autant en constatations qu'en suggestions, soulève et discute aspects et problèmes (d'ordre historique, social, économique, technique, artistique et même esthétique) que posent le domaine de l'artisanat auquel les chercheurs contemporains hésitent encore à assigner une place qui lui soit propre dans l'ensemble des arts plastiques. L'auteur pose d'ailleurs lui aussi ce problème et en termes qui suggèrent la nécessité d'entreprendre — justement pour définir le domaine propre à l'artisanat — une recherche d'ordre théorique et qui intéresserait en premier lieu l'histoire de la culture. En commençant avec des informations d'ordre historique, pour étudier après les nombreux aspects propres à ce genre d'art en Grèce et souligner ceux qui permettent encore des confusions, pour mettre enfin en lumière l'actualité d'une recherche laquelle « ... have the common purpose of promoting modern Greek handicraft and its multiple national significance and of underlining the urgency for further systematic researches » (p. 27), l'auteur de l'*Introduction*, aidé et confirmé par les excellentes textes qui suivent, justifie largement l'affirmation que « ... the contribution of this volume is important, because it provides the first outline of a synthetic presentation and it achieves this at a level corresponding to the progress in related studies » (p. 27).

Les chapitres consacrés à : *Stone sculpture* (P. Zora), *Woodcarving* (K. Makris), avec les sous-groupes : religious, lay, pastoral, nautical woodcarving ; *Pottery* (V. Kyraizopoulos), *Embroidery* (P. Zora and A. Hadjinikolaou), avec les sous-groupes de broderie profane et religieuse ; *Metalwork* (K. Makris), *Silverwork* (P. Zora), *Carpet-making* (H. Kakhranamos), descriptifs, analytiques, comprenant, à partir des données techniques (parfois très minutieuses) jusqu'aux considérations d'ordre purement artistique, permettent d'obtenir, d'un côté, des connaissances de détail sur le très remarquable artisanat grec et, de l'autre, quelques-unes des données essentielles nécessaires à une étude de ces genres d'art dans l'est et surtout le Sud-Est de l'Europe, qui prouve, souvent d'une manière plus évidente que d'autres manifestations d'ordre culturel, le degré d'unité qui s'est maintenu à travers les siècles dans l'art de cette partie de l'Europe.

Il est certain que chacun de ces riches chapitres mériterait sa propre analyse. Leur potentiel de suggestions est tout aussi riche que l'information de détail qu'ils offrent. A chaque pas le spécialiste se heurte à des constatations — preuve décisive de l'ample portée du contenu — intéressant en premier lieu des problèmes d'art comparatif, entraînant des questions de similitude et de différence entre l'artisanat grec, bulgare, serbe, albanais, roumain (souvent aussi celui des pays de l'Europe centrale et de l'Est, même si de manière moins spectaculaire). Selon les genres, les similitudes s'accroissent par rapport aux différences et vice-versa. Néanmoins, du fait que, au-delà des différences, l'on retrouve toujours, de manière plus évidente ou plus discrète, les mêmes motifs décoratifs, les mêmes traits de style, les mêmes rapports chromatiques, etc., prouvent non seulement un très long voisinage, mais des interférences significatives dues à une destinée historique similaire, mais aussi à une sorte de *Wahlverwandschaft* propre à cette zone de croisement de routes entre l'Orient et l'Occident. Ce synchronisme, dont le résultat est d'une évidente et originale réussite artistique, entre éléments musulmans (parfois très purs) et baroques, entre une iconographie de tradition byzantine et un décor propre au Proche-Orient, est commun à tous les genres d'art décoratif des Balkans. Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve les mêmes motifs décoratifs dans la céramique grecque contemporaine

et les bandes décoratives peintes dans le monastère de Sucevița en Moldavie (fin du XVI<sup>e</sup> siècle), que certains tapis grecs rappellent ceux du Pirots ou d'Olténie, que la décoration du coffre en bois (n<sup>o</sup> 30) rappelle de très près celle des dalles funéraires moldaves du XVIII<sup>e</sup> siècle, que la sculpture qui décore les portes de l'iconostase de Kozani paraît être directement inspirée des brocards (orientaux et occidentaux) qu'on utilisait pour la confection des vêtements liturgiques et princiers, etc. On pourrait enrichir la liste des similitudes et souligner de la sorte la parenté incontestable — sans amoindrir en rien l'originalité et la beauté très caractéristique des œuvres grecques — entre l'artisanat des pays de l'Europe orientale. On pourrait également s'arrêter sur quelques affirmations difficilement soutenables (comme par exemple que « ... no other European nation has such an old, rich and unbroken ceramic tradition » — p. 115), sur quelques erreurs (comme celle concernant la broderie médiévale roumaine dont l'interprétation est un peu trop simplifiée). Mais tout ceci ne diminue en rien la valeur et l'importance scientifique de ce beau livre. Conçu pour faire connaître les pièces les plus représentatives de l'artisanat grec, sa portée est plus large, son intérêt plus complexe. Si l'on tient compte de l'ample bibliographie grecque et étrangère, du glossaire, de l'excellente carte de la répartition des centres et des collections de l'artisanat grec, des amples notes complétant les textes et du très intéressant chapitre final, dû à S. A. Papadopoulos, Collections of Greek handicraft (p. 297—308), ce livre devient un modèle à suivre pour toute étude concernant l'art décoratif

*Maria-Ana Musicescu*



## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); CORNELIA PAPA-COSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); ARIADNA CAMARIANO-CIORAN (A.Gr.); C. IORDAN-SIMA (C.I.-S.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); JOHANNES IRMSCHER — RDA (Irm.); N. SARAMANDU (N.S.).

MARTIN CAMAJ, *La parlata albanese di Greci in provincia d'Avellino*, Olschki, Firenze, 1971, 120 p. « Studi Albanesi » pubblicati dall'Istituto di studi albanesi dell'Università di Roma, (Studi e Testi, 4)

Le village de Greci de la province d'Avellino à l'est de Naples a environ 2 200 habitants d'origine albanaise lesquels appellent leur village Katundi, nom également conservé dans la langue roumaine (*cătun*). Ils font partie des colons albanais partis du Peloponnèse après l'année 1522 ; en 1693, ils ont abandonné la confession orthodoxe en passant au catholicisme. L'auteur du présent ouvrage décrit minutieusement le dialecte parlé par ces Albanais jusqu'à nos jours, en insistant spécialement sur la phonologie et la morphologie ; il ajoute quelques textes qui nous permettent de nous faire une idée de la syntaxe. L'ouvrage s'achève par un glossaire avec la traduction des termes en italien.

L'intérêt de l'étude des dialectes albanais d'Italie consiste principalement dans le fait qu'ils ont conservé certains caractères archaïques, ce qui aide à une meilleure connaissance de la langue albanaise dans son ensemble. Pour une mise en valeur plus complète de ces éléments archaïques, les chercheurs tâchent d'habitude de dépasser les limites de la description synchronique et font appel aux données linguistiques diachroniques, en combinant la description du stade actuel avec des informations historiques. Dans l'ouvrage dont nous nous occupons, l'auteur s'est borné à la description synchronique du dialecte dans son état actuel, mais il y a présenté un grand nombre de faits linguistiques, dont pourront tirer profit les historiens de la langue albanaise.

H.M.

*Die römischen Steindenkmaler von Savaria* von Lajos Balla, Terézia P. Buocz, Zoltán Kádár, András Mócsy und Tihamér Szentléleky herausgegeben von András Mócsy und Tihamér Szentléleky. Mit 191 Bildern und 3 Karten. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1971, 144 pp.

La ville romaine de Savaria (Szombathely), située sur la grande artère Aquileia Emona (Ljubljana), Poetovio (Ptuj), Scarbantia (Sopron)-Carnuntum (Petronell), au centre d'une plaine fertile et bénéficiant d'un climat favorable, a connu une vie florissante durant les trois

premiers siècles de notre ère, ainsi que le témoigne la grande quantité de monuments d'art et les 156 inscriptions latines. Le présent ouvrage s'occupe de la description, l'interprétation et la mise en valeur de tous ces vestiges, constituant une excellente monographie, d'un intérêt incontestable pour l'étude de la romanisation de la province Pannonia Superior. Des données d'ordre topographique, d'histoire sociale et religieuse, d'art sculptural et décoratif viennent compléter d'une manière heureuse la description des monuments. Les inscriptions aussi y font l'objet d'un examen minutieux ; leur publication est accompagnée de riches commentaires. Enfin, leur présentation graphique est digne de tout éloge.

Pour conclure, disons qu'il s'agit d'une excellente monographie, fruit de la collaboration de plusieurs chercheurs connaissant parfaitement le terrain, et de quelques spécialistes de Budapest, passés maîtres dans la méthode comparative. Rédigé dans une langue de large diffusion, le présent ouvrage est destiné à devenir un instrument indispensable pour la connaissance de la Pannonie romaine. D'autre part, la richesse et le haut niveau artistique de ses planches apporteront une contribution importante à une meilleure connaissance des autres villes romaines du Sud-Est européen, d'autant plus qu'une partie des monuments et des inscriptions qui y figurent sont publiés pour la première fois.

*H.M.*

J. E. KARAYANNOPOULOS, Πηγαι τῆς Βυζαντινῆς ἱστορίας .Centre d'études byzantines, Thessalonique, 1970, 495 p. (Βυζαντινὰ Κειμμένα καὶ Μελέται, 2).

Il manquait jusqu'à présent une bibliographie générale et complète des sources de l'histoire byzantine. On sait, en effet, que l'ouvrage de Gy. Moravcsik s'occupe seulement des sources concernant les populations d'origine turque, que l'œuvre — devenue classique — de K. Krumbacher est vieille de plus de 70 ans et que la bibliographie publiée dans « Byzantinische Zeitschrift » et dans « Byzantinoslavica » est par trop dispersée, réclamant trop de temps au chercheur désireux de la parcourir entièrement. C'est pourquoi nous saluons l'initiative du prof. J. E. Karayannopoulos de rédiger et publier une bibliographie de l'historiographie byzantine. Dans son ouvrage, il mentionne d'abord les écrits d'un caractère général et ceux portant sur la langue et le style des sources byzantines, passant ensuite aux différentes catégories de sources rangées en premier lieu d'après leur contenu et en deuxième lieu par ordre chronologique. Enfin, l'ouvrage s'achève sur plusieurs index : un index thématique, un autre des auteurs et des œuvres, un troisième indiquant les centres où se trouvent les manuscrits et les collections les plus importantes, qui le complètent de façon fort utile. La mention de chaque source s'accompagne d'une brève caractérisation ou d'une appréciation générale, ainsi que de quelques indications relatives au stade actuel des recherches à son sujet, avec la mention des comptes rendus et des jugements de valeur la concernant. Ceci permet au lecteur de voir ce qui a été déjà réalisé dans ce domaine et d'estimer ce qui reste encore à faire.

Il va de soi qu'un pareil ouvrage demande une mise au point périodique, susceptible de le compléter avec les dernières données. De cette façon l'ouvrage du professeur Karayannopoulos deviendra un instrument indispensable au travail des byzantinistes du monde entier.

*H.M.*

BOHUMILA ZASTĚROVA, *Les Avars et les Slaves dans la Tactique de Maurice*. Prague, 1971, 84 p. (Razpravy Československé Akademie Ved. Řada Společenských Věd, ročník 8, sešit 3)

Une tendance archaïsante ou de schématisation se dessine nettement chez les historio-graphes byzantins : « Ils réduisent à un dénominateur commun de grands groupes de tribus (déterminés sans doute par le même climat), leur attribuant les mêmes qualités physiques et spirituelles et la même façon de vivre. Par là cependant, ils effacent les particularités spécifiques qui pourraient distinguer ces vastes ensembles » (p. 9). Partant de cette constatation, l'auteur entreprend une ample enquête dans le domaine de l'historiographie byzantine, s'appuyant sur l'ethnographie et l'archéologie afin de dépister et mettre en valeur les informations authentiques comprises dans l'œuvre de Maurice (premier quart du VII<sup>e</sup> siècle) au sujet des Avars et des Slaves. Appliquant la méthode comparative et confrontant les informations de Maurice avec celles fournies par d'autres sources historiques et corroborées par les données ethnographiques et archéologiques, l'auteur aboutit à la conclusion que cette œuvre « constitue une source précieuse d'informations sur le milieu des Slaves du Bas-Danube à l'époque de leurs invasions dans les Balkans » (p. 80).

Il serait nécessaire de soumettre à un tel examen critique et comparatif toutes les œuvres de l'historiographie byzantine, car quelques-uns de leurs auteurs n'étaient pas très au courant des données concernant les populations non grecques et vivant soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'Empire, et se limitaient à de simples généralisations ou schématisations empruntées à la littérature grecque antique ou à leurs proches prédécesseurs.

L'ouvrage de B. Zastěrova appartient à la série de recherches entreprises par des savants de la taille d'un L. Niederle, E. Norden, Gy. Moravcsik, R. Trüdingen, A. Graf, A. Kollautz et d'autres encore destinées à valoriser d'une façon critique les diverses sources et de marquer un progrès dans le domaine de l'ethnographie historique byzantine et universelle aussi.

H.M.

OTTO KRESTEN, *Das Patriarchat von Konstantinopel im ausgehenden 16. Jahrhundert. Der Bericht des Leontios Eustratios im Cod. Tub. MB 10: Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar*, Wien, 1970, 92, pages, 2 planches.

Otto Kresten, dont nous venons de lire un article dans la *Rivista di studi bizantini e neoellenici* (6-7, 1969-1970, p. 93-125), n'a pas abandonné ce domaine si attachant qu'est l'histoire des relations religieuses entre l'occident et le Sud-Est de l'Europe à l'époque comprise entre Lépante et la guerre de Trente Ans. Cette fois, c'est un petit livre qu'il dédie à son maître, le professeur H. Gerstinger, l'éditeur érudit des lettres de l'humaniste hongrois Sambucus.

Dans les deux cas, il s'agit du même personnage, le moine chypriote Leontios Eustratios Philoponos, connu aussi bien par Martin Crusius que par Maxime Margounios. L'auteur a fait de profitables recherches dans les fonds de manuscrits grecs de Vienne d'abord, ensuite de la Bibliothèque Universitaire de Tübingue. La ville de Crusius — relais obligatoire pour

tant de voyageurs grecs du XVI<sup>e</sup> siècle, archontes, vrais ou faux, égarés sur les routes de l'exil, marchands, moines errants, agents disponibles pour toutes les diplomaties, si nombreux que l'on pourrait parler d'une « Byzance après Byzance » itinérante — garde encore des recoins d'archives inexplorés. Le document que Kresten a eu la chance d'y découvrir le prouve. Son importance, justifiant pleinement l'édition très soignée qu'il en donne, est de beaucoup supérieure à la lettre de recommandation du patriarche Gabriel d'Okhride, publiée récemment par Otto Kresten<sup>1</sup>.

Sous le titre, qui pourrait méprendre, *Das Patriarchat von Konstantinopel im ausgehenden 16. Jahrhundert*, on reproduit un long rapport rédigé à la demande de Crusius lui-même sur les dernières vicissitudes du patriarcat œcuménique. Au retour de Venise, Leontios Eustratios s'arrêta à Tubingue du 17 au 24 mars 1590. Durant ce séjour, il a raconté par écrit à son hôte les successives intronisations et dépositions de Pacôme II, Théolepte II et Jérémie II, ce dernier étant le patron du moine chypriote. Ces changements qui risquaient fort de compromettre les tentatives de rapprochement entre protestants et orthodoxes inquiétaient les docteurs allemands de la Réforme. Par exemple, David Chytraeus, professeur à l'Université de Rostock, demandait, le 18 septembre 1584, des renseignements au sujet de son ami, le patriarche Jérémie II, remplacé dès le 22 février par Pacôme II : « Hieremiae Byzantini vicem ex animo doleo. Te oro, ut causam seu πρόφρασιν tantae tyrannidis adversus ipsum institutae exploratam mecum communices »<sup>2</sup>. Le récit de Leontios Eustratios prend fin en 1589, avec le voyage de Jérémie en Russie et, à mi-chemin entre Moscou et Constantinople, sa rencontre en Moldavie avec son prédécesseur, l'ex-patriarche Théolepte qui, pendant ce temps, avait visité la Géorgie en quête de subsides. Tandis que le premier reprenait sa route vers Constantinople, le second allait encore s'attarder en « Bogdanie », à l'invitation du prince Pierre le Boiteux.

L'exactitude du texte est surabondamment ratifiée par le commentaire historique qui l'accompagne. Nombreuses, précises et bien informées les notes d'Otto Kresten permettent d'apprécier à sa juste valeur la pièce qu'il apporte au dossier de la Grande Eglise au XVI<sup>e</sup> siècle.

A.P.

NICOLAE VĂTĂMANU, *Portretul și diploma doctorului Anton Fotino* (Le portrait et le diplôme du docteur Anton Fotino), « Revista Muzeelor », VII, n<sup>o</sup> 6, 1970, p. 536—538.

En publiant le diplôme que le médecin Anton Fotino reçut à Padoue en 1792 et son portrait, signé par Niccolo Livaditti, le D<sup>r</sup> Vătămănu sort de l'oubli un personnage modeste, que l'histoire de la médecine avait à peine mentionné. Pourtant, ce neveu présumé d'Antonie Fotino, membre du conseil princier en 1777, a été médecin en chef sous le second règne d'Alexandru Moruzi en Moldavie et a rendu des services pendant l'épidémie de peste de 1828—1829.

C.P.-D.

<sup>1</sup> Il s'agit de l'étude citée ci-dessus *Ein Empfehlungsschreiben des Erzbischofs Gabriel von Achrida für Leontios Eustratios Philoponos an Martin Crusius* (Vind. Suppl. Gr. 142).

<sup>2</sup> J. Glücklich, *Václava Budovce z Budova Korrespondence z let 1579—1619*, Prague, 1908.

NADIA DANOVA, *Разривът между гръцките възрожденци и Цариградската патриаршия* (La rupture entre les militants de la Renaissance nationale grecque et le Patriarcat de Constantinople), Sofia, 1970 (Известия на българското историческо дружество, XXVII), 1969, p. 35—64

En continuant ses travaux sur les rapports des Grecs avec la Patriarchie de Constantinople dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, N. Danova étudie dans cet article l'attitude des représentants éminents de la Renaissance nationale grecque — Adamantios Korais et ses disciples (T. Farmakidis, K. Koumas, T. Assopios, M. Apostolidis, T. Kairis) — envers la politique du haut clergé orthodoxe. Ces derniers préconisaient la création d'un grand Empire chrétien, multinational, dans lequel le peuple grec devait jouer le rôle principal, tandis que l'idéal de l'aile progressiste de la bourgeoisie grecque était de créer un Etat national moderne grec. Aux principes monarchiques défendus par l'Eglise, s'opposaient les principes démocratiques et républicains des militants de la Renaissance nationale grecque, d'où une rupture définitive entre le haut clergé et les insurgés de 1821 et la création d'une Eglise autonome grecque, en 1833, dans l'Etat grec nouvellement créé.

Soulignons la nouveauté des idées qui, on le voit, attaquent un terrain moins connu, ainsi que la richesse de la documentation, grecque surtout, qui nous offre le contenu des principaux textes de Korais et de ses élèves, dans l'interprétation originale de l'auteur.

C. P.-D.

PANAGHIOTIS PISTAS, *Τὰ τραγούδια τοῦ „Ἐγκολπίου” τοῦ Ρήγα*, (Les chansons de Rigas dans l'*Engolpion*), 22 (1969), fasc. 1, p. 183—206

L'ouvrage, aujourd'hui perdu, de Rigas Veletinlis, intitulé *Engolpion*, contenait deux chansons. Compte tenu des résultats de l'enquête effectuée à son sujet, ces chansons étaient l'une l'imitation de la fameuse *Carmagnole* française, et l'autre, d'une chanson allemande également très connue : *Freut euch des Lebens*. Les historiographes grecs se sont beaucoup démenés à propos de ces chansons. En effet, ils ont tâché de découvrir parmi les différentes chansons grecques d'inspiration patriotique deux chansons dont le texte offrirait quelques similitudes avec les modèles français et allemand susmentionnés. Or toutes les recherches entreprises en ce sens se sont avérées inutiles. Ce fut Léandros Vranoussis qui, en fin de compte, trouva la bonne piste : renonçant à chercher des textes similaires, il commença à étudier les mélodies des diverses chansons connues et c'est ainsi qu'il arriva, il y a quelques années, à prouver que l'*Hymne patriotique* "Ολα τὰ ἔθνη πολεμοῦν de Rigas Veletinlis se chantait sur la mélodie de la *Carmagnole*.

Il ne restait donc plus qu'à découvrir l'autre chanson et ceci constitua l'objet des recherches poursuivies par un autre chercheur grec, Panaghiotis Pistas. Ses recherches, menées suivant l'exemple de Vranoussis, ont elles aussi abouti à une découverte intéressante, à savoir que la chanson patriotique grecque *Τί καρτερεῖτε, φίλοι καὶ ἀδελφοί, καὶ δὲν κινεῖσθε μὲ γλώσσα μὲ σπαθί*, attribuée jusqu'à présent au professeur bucarestois Stefanos Canelos, était en réalité beaucoup plus ancienne. Il s'agit justement de la deuxième chanson de l'*Engolpion* de Rigas, c'est-à-dire de celle qui se chantait sur la mélodie allemande de *Freut euch des Lebens*.

C'est ainsi qu'après plus d'un siècle de recherches persévérantes on a pu élucider enfin le problème posé par ces chansons du patriote grec. S'il s'agissait bien d'une imitation, celle-ci ne résidait pas dans le texte des chansons, mais dans la mélodie sur laquelle elles étaient chantées.

A.Cr.

BASILE G. SPIRIDONAKIS, *Mémoires et documents du ministère des Affaires étrangères de France sur la Russie*, Faculté des Arts, Université de Sherbrooke, 148 p. (2<sup>e</sup> éd.)

Un excellent instrument de travail, voilà ce que nous offre le professeur B. G. Spiridonakis dans son récent ouvrage. L'inventaire des manuscrits qui appartiennent aux archives du Quai d'Orsay dans la série « Mémoires et documents. Fonds divers (Russie) » est très utile pour les chercheurs du Sud-Est européen ; il contient des matériaux, pour la plupart inédits, dus aux représentants de la France à St.-Petersbourg.

Dans la série des 47 tomes embrassant une large période (1708 ?—1886), il y a de nombreux mémoires et documents ayant trait plus ou moins directement à la situation des Etats ou territoires de la péninsule balkanique. L'investigation de ces matériaux pourrait élucider plusieurs problèmes concernant la politique de la Russie dans le Sud-Est européen, les différents moments de l'évolution du problème oriental, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque celui-ci s'imposa à l'attention de la politique européenne.

Un calcul sommaire relève l'existence de documents qui envisagent l'histoire de la Moldavie (6), de la Valachie (5), de Constantinople (8) et de la Turquie (16), de la Grèce (9), de la Bulgarie (4), de la Serbie (1), de la Bosnie (2), de l'Herzégovine (1), de la Croatie (1), du problème danubien (5), du problème oriental (11), etc.

Quoique sommaires, les explications entre parenthèses ainsi que les notes sont particulièrement précieuses pour l'orientation de celui qui s'attachera à l'étude de ces matériaux.

C.I.-S.

*Comparative literature: Matter and Method.* Edited with Introductions by A. Owen Aldridge, University of Illinois Press, 1969, 334 p.

Ce livre, publié par les soins du professeur Alfred Owen Aldridge de l'Université d'Illinois, éditeur de la revue « Comparative Literature Studies », s'avère particulièrement intéressant d'un double point de vue. Il y a, d'abord, l'introduction du professeur, brossant une esquisse de plusieurs aspects théoriques propres à la littérature comparée et complétée avec une bibliographie très utile des ouvrages fondamentaux parus à ce sujet ces dernières années. Les différentes directions qu'il dépiste dans les études récentes sont ensuite illustrées par des articles dus à des spécialistes réputés.

De cette manière, le lecteur bénéficie d'un schéma on ne peut plus intéressant du domaine revendiqué par la littérature comparée — schéma enrichi grâce aux exposés du profes-

seur Aldridge (Critique et théorie littéraire; Mouvements littéraires; Thèmes littéraires; Formes littéraires; Relations littéraires) et aux incursions très instructives des autres auteurs, faites dans les destinées de la philosophie de Croce en Italie (Rocco Montano), le romantisme dans la perspective historique (Lihan R. Furst), le roman épistolaire et la technique narrative au XVIII<sup>e</sup> siècle (François Jost), les relations de Montesquieu et de Machiavelli (Robert Shackleton), etc. Retenons encore, comme directement liées aux préoccupations de nos lecteurs, les études *The historical Dracula. The Theme of His Legend in the Western and in the Eastern Literatures of Europe* de Grigore Nandris (qui évoque l'évolution d'un thème partant d'une base historique réelle — la campagne de dénigration contre le voïvode Vlad Țepeș — dans les littératures allemande, russe et anglaise jusqu'à l'ouvrage de Bram Stoker, *Dracula*, sujet abordé ces derniers temps par plusieurs spécialistes romains : P. P. Panaitescu, Pandele Olteanu, etc.) et *Christopher the Armenian and the Three Princes of Serendip* de Schnyler V. R. Canmann (qui reprend la discussion autour du livre publié par Tramazzino, en 1557, à Venise : « Peregrinaggio di tre rigiului del re di Serendippo », pour préciser qu'il s'agit d'une traduction libre réalisée par Christophore d'après le poème « *Ilasht bibisht* » du poète persan Amīr Khusrāu (1253—1325), traduction ayant servi à toute une série de versions — française, anglaise, allemande —, alors que Voltaire et W. Hanff d'après lui, ont utilisé un motif du livre parlant de l'encyclopédie d'Herbelot qui mentionne avec quelques détails « Mir Khosian »).

Les études comprises dans ce volume ne sont pas toutes ni de la même envergure, ni de la même solidité. D'autre part, quelques objections sont possibles quant aux dernières sous-divisions : « littérature et société » et « littérature et science » ; en effet, faut-il les attribuer à la littérature comparée plutôt que de les considérer comme appartenant à la littérature générale ? Et ceci d'autant plus que la dernière étude n'accuse pas la moindre trace d'un caractère comparé, étant tout simplement une étude d'histoire littéraire. Au fond, déborder les limites d'une discipline afin de pouvoir jeter un coup d'œil chez les voisins — comme le disait Lucien Febvre — ne suppose pas nécessairement la comparaison, ce serait plutôt une « incorporation ». C'est dans ces conditions que devient « globale » l'histoire qui tient compte des résultats de la sociologie, de l'histoire des arts, de la psychologie, etc. Aussi, sommes-nous d'avis que l'étude du rapport entre la littérature et la science, ou entre la littérature et la sociologie tient de l'histoire générale de la littérature.

Toutefois, nous arrêterons là un débat digne d'être poursuivi, afin de souligner une fois de plus le grand intérêt de l'ouvrage du prof. A. O. Aldridge. En vérité, c'est une anthologie doublée d'un traité qui enrichit la liste des ouvrages de synthèse consacrés au domaine de la littérature comparée.

A. D.

GIULIO VALLESE, *Studi di umanesimo*, Napoli, Libreria Editrice Ferraro, 1971, 143 p.

Analyses pertinentes et réflexions enrichissantes forment le tissu de ce bel recueil d'études dû au professeur de Naples, directeur de la revue « Le parole e le idee » et auteur de plusieurs livres sur Dante, Erasme et l'humanisme européen.

Dans ce volume, Giulio Vallese revient à la synthèse dantesque dans *Il cielo della sapienza*, où les vingt-quatre personnages évoqués par le grand poète se réunissent dans un ensemble complet (à l'instar des vingt-quatre heures du jour) pour refléter « les qualités héroïques du vrai sage » ; il s'occupe de *La filosofia dell'amore dal Ficino al Bembo, da Leone Ebreo ai*

*minori* pour apporter aussi des précisions solides aux chapitres des rapports entre l'humanisme et la Renaissance, de l'activité philosophique des érudits et de l'influence de l'œuvre de Platon à l'époque de la Renaissance et plus tard ; il insiste sur la dévotion d'Erasmus pour l'œuvre de Cicéron. Dans l'ensemble, des aspects majeurs d'une tension entre la tradition et l'innovation qui a marqué le développement de l'humanisme à l'époque moderne.

Même s'il ne couvre que quelques domaines de la culture écrite des XIV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles cet ouvrage présente pour les étudiants de l'humanisme européen un intérêt particulier, dont cette brève note s'est proposée de révéler son caractère essentiel.

A. D.

WERNER BAIJNER, *Nicolae Bălcescu. Ein rumänischer revolutionärer Demokrat im Kampf für soziale und nationale Befreiung*, Berlin, Akademie-Verlag, 1970, 24 p.

Cette commémoration, présentée dans une séance plénière de l'Académie de la R. D. Allemande, brosse d'une manière magistrale le portrait d'un historien doublé d'un homme politique et précise la place de son œuvre dans la tradition littéraire roumaine (que le P<sup>r</sup> Bahner a étudié dans sa synthèse *Das Sprach- und Geschichtsbewußtsein in der rumänischen Literatur von 1780—1880*, Berlin, Akademie-Verlag, 1967, 150 p.) et dans l'historiographie romantique européenne, par d'amples références à la pensée de Michelet et de Mazzini. De la série d'évaluations, retenons surtout cette remarque d'une portée plus générale : « In der gesellschaftlichen Entwicklung Europas um die Mitte des 19. Jahrhunderts zeigte sich vom Westen nach Südosten ein Gefälle, das uns für die Einschätzung des revolutionären Bălcescus wichtig erscheint. Während beispielweise in Frankreich die fortgeschrittensten politisch-ideologischen Einsichten nur von der Position des Proletariats her zu formulieren waren, ergab sich damals für Rumänien als fortgeschrittenste Konsequenz, den Stand der gesellschaftlichen Entwicklung gemäß, die völlige Beseitigung des Feudalismus und die Formierung eines Nationalstaates. Indem Bălcescu kompromißlos dafür eintrat und dies ideologisch allseitig begründen half, war es ihm objektiv auch in der historischen Tragweite möglich, seine bürgerlich-demokratischen Zeit- und Gesinnungsgenossen in Westeuropa zu übertreffen ».

A. D.

Πρακτικά Τρίτου Πανιονίου Συνεδρίου 23—29 Σεπτεμβρίου 1965, 1, Ἀθήναι, 1967.

Dreimal traten bisher Panionische Kongresse zusammen, der erste in Kerkyra im Mai 1911 unter Vorsitz von Sp. Lampros, der zweite in Ithaka im August 1938 unter Vorsitz von K. Soldatos, der dritte aus Anlaß des 100. Jahrestages der Vereinigung der Ionischen Inseln mit dem Mutterlande (1864—1964) im September 1965 in Kerkyra unter Vorsitz von D. Zakythinos. Wie das Vorwort des Präsidenten belehrt, tagte der Kongreß in drei Sektionen : 1. Geschichte und Recht, 2. Literatur, 3. Archäologie und Kunst. Das Protokoll erscheint in zwei Bänden ; der vorliegende erste umfaßt 398 Seiten, zum Druck besorgt von Ph.



Bubulidis und Maria Nystlazopulu. An den Bericht über den Verlauf des Kongresses schließen sich die Texte der Vorträge der ersten Sektion; ich wiederhole im folgenden die Titel in deutscher Übersetzung (soweit die originalen Vorträge auf griechisch gehalten wurden): S. 3 ff. 'Α. Σ. 'Αλιβιζάτος, Über einige historische Episoden bei der Gleichstellung der heptanesischen Kirche mit der autokephalen Kirche von Griechenland nach der Vereinigung der Ionischen Inseln mit dem Mutterlande; S. 6 ff. Σ. 'Αντωνιάδη, Ein Geschäftsbuch von 1645 über die wirtschaftliche Lage von Zakynthos; S. 16 ff. Δ. Β. Βαγιακάκος, Die Maina und Zakynthos; S. 35 ff. 'Ε. Α. Βρανούση, Ein μετόχι (abhängiges Gut) des Patmos-Klosters auf Zakynthos; S. 47 ff. Α 'Ι Βρανούσης, Eine langgesuchte korfiotische Handschrift, der Kodex mit Perravos' Korrespondenz; S. 58 ff. Μ. 'Α. Δένδιας, Ein Beitrag zum Studium der Ionischen Verfassung von 1803. Das Recht der Ephoren; S. 65 ff. ΙΙ. 'Ι. Ζέπος, Heptanesische Professoren der Rechtswissenschaft an der Universität Athen; S. 75 ff. Γ. Θ. Ζώρας, Eine unbekannte italienische Chronik über die griechische Erhebung; S. 83 ff. Α. Camariano-Cioran, Les Iles ioniennes de 1797 à 1807 et l'essor du courant philofrançais parmi les Grecs; S. 115 ff. Γ. ΙΙ. Κασμάτης, Über die heptanesische „Kultur“; S. 137 ff. 'Ε. 'Ε. Κούκκου, Das unedierte Testament des Erzbischofs von Philadelphia Meletios Typaldos; S. 154 ff. ΑΙ. Κουμαριανοῦ, Konstantin Slamatis' Bemühungen um die Befreiung Griechenlands, 1798—1799; S. 175 ff. ΙΙ. Γ. Κρητικός, Der Beitrag der Freimaurerei der Ionischen Inseln zur Befreiung der Nation; S. 210 Μ. Θ. Λάσκαρις, Sechs korfiotische Verträge aus den Jahren 1398—1458; S. 211 f. Β. Lavagnini, L. Mercantini nelle Isole Ionie (1819—1852); S. 213 ff. Μ. 'Ι Μανούσακας, Unedierte chronographische Aufzeichnungen und Urkunden des Notars Theodoros Raptopoulos aus Zakynthos; S. 228 ff. Ν. Γ. Μοσχονάς, Steuerreformen auf Kephallenia gegen Ausgang des 17. Jahrhunderts; S. 240 ff. Κ. Μπόνης, Der Beitrag von Ithiaka und Kalamos zum nationalen Unabhängigkeitskampf; S. 246 ff. 'Α. Νικοκάβουρα, Das Archiv Andreas Mustoxydis'; S. 253 ff. ΙΙ. Γ. Νικολόπουλος, Urkunden des Dionysiosklosters (Athos) aus Zakynthos; S. 292 ff. Β. Ν. Παναγιωτόπουλος, Vorschläge von P. Markidis-Puliu zur Errichtung einer griechischen Druckerei in der Ionischen Republik (1800); S. 298 ff. 'Ε. Πρεβελάκης, Johannes Kapodistrias' Rundschreiben vom 6./18. April 1819; S. 329 ff. 'Ε. Γ. Πρωτοψάλτης, Politische Verhandlungen und Verträge zwischen der Ionischen Republik und Ali Pascha (1800—1807); S. 353 ff. Γ. Κ. Σπυριδάκης, Synthetische Elemente der Volkskultur auf den Ionischen Inseln; S. 365 Γ. Κ. Τενεκίδης, Das Neutrahtätsrecht und die Ionischen Inseln; S. 366 ff. Θ. Στ. Τζαννετάτος, Das Praktikon des lateinischen Bistums Kephallenia von 1261 und seine Epitome. Ihre Edition; S. 374 ff. Fr. Thiriet, Les interventions vénitiennes dans les Iles ioniennes au XIV<sup>e</sup> siècle; S. 386 ff. Δ. Ν. Τραυλός, Die Kommune von Skata in der Revolution von 1849; S. 392 ff. Κ. Ν. Τριανταφυλλος, In Patras aufbewahrte Rechtsurkunden aus Kerkyra aus den Jahren 1620 bis 1854.

*Irm.*

DHORKA DHAMO, *Kisha e Shën Mërisë në Vaun e Dejës*, „Studime historike“, 18, 1964, 3, 47—70

16 km von Shkodër entfernt nahe der Festung Deje befindet sich eine alte Kirche, die in der wissenschaftlichen Literatur als Kirche von Laç bekannt ist und in der albanischen Volksüberlieferung mit Skanderbeg verbunden wird. Der romanische Bau dieser Marienkirche geht jedoch bis ins 13. Jahrhundert zurück, bestimmt durch die Romanik Italiens,

besonders der Marken. Für die schlecht erhaltenen Fresken lassen sich drei Stilperioden ermitteln. Die der Bauzeit sind nach dem Schema der byzantinischen Ikonographie orientiert, z.B. bei der Szene der Grablegung Maria. An die Fresken der Maricukirche von Malgrad (1369) erinnern die Malereien der zweiten Periode, die dem byzantinischen Zyklus der Darstellung der Herrenfeste folgen. Die dritte Gruppe hat Beziehungen zu der Ausmalung der Kirchen der Festung von Berat aus dem 16./17. Jahrhundert.

*Irm.*

JOHANNES KODER, *Die Melochia der Athos-Klöster auf Sithonia und Kassandra*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“, 16 (1967), 211–224

Die zu den Athosklöstern gehörigen Güter (μετόχια) werden für das Gebiet der beiden westlichen Ausläufer der Chalkidike, Sithonia und Kassandra, aufgenommen, ein jedes in seinen historischen Schicksalen erfaßt und in seinem heutigen Zustand beschrieben. Viele dieser Güter haben von der Paläologenzeit bis zum griechisch-türkischen Bevölkerungsaustausch (und der damit verbundenen Bodenreform) ohne wesentliche Veränderungen existiert. Eine instruktive Karte ist beigegeben.

*Irm.*

WERNER DRAEGER, *Zu den Kryptogrammen in rumänischen Büchern des achtzehnten Jahrhunderts*, „Beiträge zur romanischen Philologie“, 3, 1964, 51–61

Valer Literat („Dacoromania“ 8, 1934/35, 185 ff.) hat mit Kryptogrammen in rumänischen Büchern des 18. Jahrhunderts bekannt gemacht und einen Schlüssel für ihre Anflösung vorgeschlagen, der jedoch ebensowenig befriedigen konnte wie der von R. Pava („Studii și materiale de istorie medie“ 3, 1959, 365 ff.) von anderem Material ausgehend, proponierte Weg. Die Überlegungen dieser Autoren weiterführend, kommt Draeger zu folgendem Ergebnis.

Die Verfasser jener kryptographischen Notizen verwendeten nicht das „klassische“ kyrillische Alphabet, sondern nur dessen mit Zahlenwerten versehene Buchstaben. 27 dieser Buchstaben wurden in drei paarigen Neunreihen untereinander geschrieben; die erste, dritte und fünfte Reihe stellten die Werke des Klartextes, die zweite, vierte und sechste, rückwärtslaufend, die Tauschwerte des Kryptogramms dar. Die übrigen Buchstaben hatten im Schlüssel nicht Platz; begegneten sie im Klartext, so blieben sie in der Regel unverschlüsselt.

Für Draegers Lösung spricht nicht zuletzt, daß in byzantinischen Klöstern unter Zugrundelegung der Zahlenwerte des griechischen Alphabets das gleiche Verfahren praktiziert wurde. Direkter griechischer Einfluß auf das Rumänische ist wahrscheinlicher als slawische Vermittlung.

*Irm.*

ÓDÓN FUVES, *L'hospice grec pour les indigents de Pest*, „*Μακεδονικά*”, 10, 1970, 289–291

Im 18. Jahrhundert war Pest eine blühende griechische Kaufmannskolonie. Es ist darum nicht verwunderlich, daß man 1787 die Errichtung eines griechischen Armenhauses beschloß. Erst 1791 jedoch kam es zur Verwirklichung dieses Planes. Das Institut, das als *ξενοδοχείον*, *ὄρφανοτροφεῖον*, *πτωχοτροφεῖον*, *νοσοκομεῖον* bezeichnet wurde, bestand bis in die Anfänge des 20. Jahrhunderts.

*Irm.*

D. SOLOMÓS, „*Άπαντα Εἰσαγωγή, κείμενα, μεταφράσεις, γλωσσάριον Νικολάου Β. Τωμαδάκη*”, *Άθήναι*, 1969, 267 p.

Die vorliegende Taschenausgabe der Werke des griechischen Nationaldichters (1798–1857) gründet sich im wesentlichen auf die „*βασική έκδοση*” (Κ. Θ. Δημαρᾶς, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, 3<sup>η</sup> έκδοση, *Παράρτημα*, *Άθήναι* 1965, 555) von I. Polyas (Kerkyra 1859) sowie auf die eigenen Forschungen des Herausgebers (*Ἐκδόσεις καὶ χειρόγραφα τοῦ ποιητοῦ Διονυσίου Σολωμοῦ*, Athen 1935). Gemäß seinem Leserkreis verzichtet das Buch auf den philologischen Apparat und modernisiert die Orthographie; die italienischen Gedichte bringt es in Neuübersetzungen des Herausgebers und vermittelt die eigenen Anmerkungen des Dichters, wo solche vorhanden. Ein knapp gehaltenes Vorwort informiert über die Zeit, Leben, Anliegen und Sprache Dionysios Solomos', das den Band abschließende Glossar wird nicht zum letzten von dem ausländischen Benutzer begußt werden. In der Anordnung des Stoffes beschreitet der Herausgeber weithin eigene Wege, die man gern eingehender begründet gefunden hätte.

*Irm.*

*Solomos e l'inno di Garibaldi*, Accademia nazionale dei Lincei, Rendiconti della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, VIII, 19, 1961, 231–242

Die Garibaldi-Hymne, 1859 im Auftrage Garibaldi's von Luigi Mercantini geschaffen, operiert in ihrem Anfang mit dem Motiv, daß auch die „*morti risorti*” am Befreiungskampf teilnehmen, und gemahnt damit in Solomos' Freiheitshymne: *Ἄπ' τὰ κόκκαλα βγαλμένη τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερά* . . . Diese Anklänge sind indes nicht zufällig; denn Lavagnini vermag zu zeigen, daß Mercantini (\*20. September 1821, +17. November 1872 als Universitätsprofessor in Palermo) 1) dank einem dreijährigen Aufenthalt auf den Ionischen Inseln mit der Geschichte Neugriechenlands und dem griechischen Befreiungskampf vertraut war, 2) zu gebildeten griechischen Familien in Kontakt getreten war und 3) nicht nur Solomos' Hymne, sondern auch deren Schöpfer kennengelernt hatte.

*Irm.*

K. HARALAMPIDIS, 'Η άγνοια τοῦ νεζοῦ. Ποιήματα, 'Αθήναι, 'Ικαρος, 1967

Die Gedichtssammlung der zyprischen Poeten — alle Stücke stammen aus den sechziger Jahren — wird hier angezeigt wegen des Vorworts von T. K. Papatsonis, das eine literarische Würdigung anstrebt und dabei von dem Verfasser eine Belebung der „dem Marasmus und der Schwäche verfallenen“ neugriechischen Poesie erwartet.

*Irm.*

KOSTAS P. KIRRIS, 'Η Κυπριολογική βιβλιοθήκη Μήτσου Ν. Γ. Μαραγκοῦ, Λευκωσία 1969, pp. 11 ('Ελευθερία, "Έτος 63, άρ 12480—12481, 1969)

Bis 1959/60 war die Bibliothek des Britischen Museums dank dem Pflichtexemplar-gesetz der englischen Kolonialverwaltung die vollständigste Sammlung zyprischer Druck-erzeugnisse, seit der zyprischen Unabhängigkeitserklärung sind weitere Sammlungen auf der Inselrepublik hinzugekommen. Trotzdem hat für den Forscher die in den zwanziger Jahren begonnene Privatsammlung N. G. Maraγκos in Famagusta (Ammochoostos) erhebliche Bedeutung, so daß sie für eine Ausstellung aus Anlaß des 1. Internationalen Zyprologenkongresses 1969 herangezogen wurde. Sie umfaßt 3500 bibliographische Einheiten, und zwar nicht nur auf Zypern gedruckte Literatur, sondern vor allem auch das für die Geschichte und Kultur Zyperus im Mittelalter und Neuzeit wichtige ausländische Quellschrifttum. Einige Beispiele darans nennt der Aufsatz, in dem man allerdings weitergehende Aufschlüsse über Persönlich-keit, Lebensgang und Lebensleistung des Sammlers Maraγκos vermißt.

*Irm.*

'Η Α. Δ. Γερμανίας ὅπως τὴν εἶδαν Κύπριοι. "Έκδοση Συνδέσμου φιλίας καὶ πολιτιστικῶν σχέσεων Κύπρου—Α Δ Γερμανίας 1969. pp. 61

Die gutausgestattete Broschüre enthält 21 Beiträge zypriotischer Publizisten, Politiker und Kulturschaffender, welche Reiseeindrücke aus der DDR wiedergeben und die Bedeutung der Beziehungen zwischen dieser und der Republik Zypern herausstellen. Im Zusammenhang dieser Zeitschrift wichtig ist die Mitteilung von A. N. Mavrojenis S. 49 über die Beteiligung Zyperns an der Leipziger Frühjahrsmesse 1968 und die damit verfolgten handelspolitischen Absichten.

*Irm.*

Δημοσιεύματα Λίνου Πολίτη ὡς τὸ 1969. Θεσσαλονίκη, 1969

Linus Pohtis, bis 1969 Professor der neugriechischen Philologie an der Universität Thessaloniki, gehört unzweifelhaft zu den profiliertesten Gelehrtenpersönlichkeiten des heutigen

Griechenlands. Seine literarische Tätigkeit berührte zumal im Anfang die klassische Altertumswissenschaft, später vornehmlich Byzantinistik und Neogräzistik; sie schlug sich in gelehrten Abhandlungen ebenso nieder wie in Aufsätzen, Rezensionen, Lexikonartikeln und publizistischen Beiträgen. Die vorliegende Bibliographie, von dankbaren Schülern Politis' zusammengestellt, will kein vollständiges Schriftenverzeichnis sein, sondern beschränkt sich auf das für die Fachwissenschaft Wesentliche — insgesamt 226 Nummern!

*Im.*

JOHANNES KODER—ERICH TRAPP, *Katalog der griechischen Handschriften im Staatsarchiv zu Tirana*. „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“, 17 (1968), 197—211.

Die antiken Handschriften in der Volksrepublik Albanien werden im Staatsarchiv zu Tirana zusammengeführt. Der jetzige Bestand an Codices Tiranenses Graeci beträgt 25 Nummern, die überwiegend aus Berat stammen dürften. Sie werden von Koder und Trapp in Anlehnung an Herbert Hungers Katalog der Wiener griechischen Handschriften beschrieben. Es handelt sich größtenteils um nicht sonderlich relevante Theologica. Dem 15. und späteren Jahrhunderten gehören zu Nr. 17 mit Texten von Basileios und Athanasios; Nr. 18, eine theologische Sammelhandschrift; Nr. 19 ein Schulernotizbuch vom Jahre 1823; Nr. 20, ein Fragment offenbar hagiographischen oder homiletischen Inhalts; Nr. 22, ein Blatt mit einem schwer lesbaren theologischen Text; Nr. 24, zwei Blätter mit Fragmenten eines Theodors. Indizes erleichtern den Zugang.

*Irm.*

IANNIS TH. LAMPSIDIS, *Γραμματική τῆς βουλγαρικῆς γλώσσης, Θεσσαλονίκη, 1968, 510 p.*

Elaborée à l'Institut d'études balkaniques et publiée sous l'égide de la Société d'études macédoniennes de Thessalonique, la *Grammaire de la langue bulgare* est le premier ouvrage de ce genre paru en langue grecque. Son auteur, I. Lampsidis, a tâché d'offrir au lecteur grec non seulement une grammaire, mais encore un manuel de la langue bulgare. En fonction de cette double destination, l'ouvrage comporte trois parties: la première section, qui est la plus développée du livre, est consacrée à la *grammaire* (p. 1—332), la deuxième est un *guide de conversation* (p. 333—446) et un *vocabulaire* bulgare-grec et grec-bulgare (p. 447—538).

Le bref *Avant-propos*, où l'auteur signale les difficultés que l'élaboration de son ouvrage a dû surmonter, est suivi par une *Préface*, signée par A. I. Thavoris, professeur à l'Université de Thessalonique, qui mentionne l'initiative, prise en 1964 par la Société d'études macédoniennes, d'organiser l'étude systématique des langues balkaniques et slaves: le turc, le bulgare, le serbo-croate, le russe. La *Grammaire de la langue bulgare*, le premier ouvrage de la série, vient compléter les deux dictionnaires élaborés à l'Académie des sciences de Sofia: grec-bulgare (1957) et bulgare-grec (1960).

La première partie — la *grammaire* — débute par une *Introduction*, où I. Lampsidis présente sommairement l'histoire de la langue bulgare et la structure actuelle de la langue.

L'auteur insiste sur l'influence exercée par les langues balkaniques sur le bulgare, dont l'ancien type synthétique s'est transformé, au cours d'un processus prolongé, en un type analytique et dont la flexion nominale est particulièrement réduite; en bulgare, comme par ailleurs en albanais et en roumain, l'article est postposé. Après un court chapitre sur la *phonétique*, qui rend familières au lecteur l'écriture de l'alphabet cyrillique et la prononciation des sons, et met en lumière les particularités spécifiques du bulgare (l'assimilation consonantique, la prononciation de Ъ et Ь, les alternances vocaliques, etc.), on passe ensuite à quelques considérations théoriques et exercices pratiques d'analyse des mots en morphèmes (racine, suffixe, préfixe, terminaison, etc.).

La section la plus importante de la grammaire, la *morphologie*, comporte dix chapitres, consacrés chacun à une partie du discours. Il importe de retenir le traitement de l'article en tant que morphème et non pas dans un chapitre à part. On reconnaît, en échange, une nouvelle catégorie, des *particules*, laquelle englobe tous les éléments lexicaux utilisés pour exprimer la négation, les degrés de signification, ou bien pour former certains temps et modes verbaux (le futur à *šte*, le présomptif à *li*, etc.)

Chaque partie du discours est traitée d'une manière très détaillée, le lecteur y trouvant de riches inventaires de lexèmes et de règles grammaticales pour éclairer leur emploi dans la phrase. L'auteur a nécessairement en vue l'apprentissage pratique de la langue bulgare par les lecteurs grecs, lorsqu'il insiste sur les éléments spécifiques de la morphologie bulgare, l'emploi de l'article enclitique, des formes longues et courtes des pronoms personnels, etc. Certaines exemples, et aussi des suggestions utiles même au spécialiste qui s'intéresse à l'étude comparative des langues balkaniques, sont contenues dans le chapitre consacré à la conjugaison des verbes. Ce chapitre se termine avec une longue liste alphabétique des verbes les plus usuels, enregistrés avec leur forme de base (p. 275—304).

Parmi les chapitres consacrés aux parties du discours non fléchies retiennent l'attention, soit par la richesse des faits, soit par la nouveauté des interprétations, ceux où I. Lampsidis traite des *prépositions*, des *conjonctions* et des *particules*. Après quelques mises au point utiles sur l'emploi de certaines prépositions en tant que préfixes, et leur orthographe, on présente de nombreuses phrases contenant des prépositions dans les contextes les plus variés, et leur traduction en grec. Le spécialiste y trouvera un riche inventaire d'informations sur le régime des prépositions en bulgare et en néogrec, susceptible d'être mis à profit dans une analyse comparative des langues balkaniques.

La deuxième section du livre consiste en dialogues et sujets de conversation sur la vie quotidienne, avec leur traduction en néogrec, un millier de *proverbes* et *dictons* (y compris blasphèmes, devinettes, etc.) et 55 textes divers (actes officiels, lettres, contes, textes de la littérature cultivée, etc.).

La dernière partie du livre se compose d'un vocabulaire bulgare-grec (6000 mots) et grec-bulgare (5000 mots).

Par la valeur scientifique de l'exposé théorique et l'important nombre d'exercices pratiques, l'ouvrage de I. Lampsidis représente une précieuse introduction à l'étude du bulgare et peut constituer un point de départ pour les futures études de linguistique balkanique comparée.

N. S.

*La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROFÉENNES* paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à ROMPRESFILATELIA, boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

ALBANIA, Ndërmarja Shtetërore E., Tregëtimit Te Librit, Tirana; AUSTRIA, Globus Buchvertrieb, Salzgrües 16, Wien I; BELGIUM, Du Monde Entier, 5, Place St.-Jean, Bruxelles, Librairie Claeys-Verheughe, 8, Volderstraat, Gand, Maison des Langues Vivantes, 65, Rue du Midi, Bruxelles, Office International de Librairie, 30, Av. Marnix, Bruxelles 5, Vander Editeur, 10, Munstraat, Louvain; BULGARIA, Hemus, Pl. Slaveikov 11, Sofia; CANADA, Canadian Slavic Studies, Loyola College, Montreal 262, Librairie Lidec Inc., 1083 Van Home, Montreal, Panonia Books, 2 Spadina Road, Toronto 4, Ontario; CHINA, Waiwen Shudian, P.O. Box 88, Peking; COLUMBIA, Libreria Karl Bucholz, Av. Jimenez 8-40, Bogotá; CUBA, Cubartimpex, P.O. Box 6540, La Habana; CZECHOSLOVAKIA, Artia, Ve Smerckach 30, Praha I; DENMARK, Munksgaard, 6, Norregade, Copenhagen K., N. J. Haases Bogimport, 8 Loerstoode, Copenhagen K.; FINLAND, Akateeminen Kirjakauppa, Postfach 10128, Helsinki 10; FRANCE, Agence Littéraire et Artistique Parisienne, 7 Rue Debelleye, Paris 3-e, Eyrolles Editeur, 61 Boulevard Saint-Germain, Paris 5-e, Librairie de l'enseignement technique (Stand permanent des livres techniques et scientifiques roumains), 61 Boul. St.-Germain, Paris 5-e, Librairie Hachette, 25 Rue des Cévennes, Paris 5-e, Librairie Joseph Gilbert, 26-30 Boul. Saint-Michel, Paris 6-e, Libella, 12 Rue Saint-Louis-en-l'Île, Paris 4-e, Maison du Livre Italien, 46 Rue des Ecoles, Paris 5-e, Office International de Documentation et Librairie, 48 Rue Gay-Lussac, Paris 5-e, Presses Universitaires de France, 71 Rue Soufflot, Paris 5-e; THE GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC, Deutscher Buch-Export und -Import, Leninstrasse 16, Leipzig C. 1; THE FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY, Kubon Sagner, P.O. Box 68, München 34, Reise und Verkehrsverlag, Honigwiesen tra se 25, 7 Stuttgart-Veihingen, Zumsteins Landkartenhaus, Lieberrstrasse 5, 8 München 22; GREAT BRITAIN, Bailey Bros & Swinfen Ltd., Warner House, 48 Upper Thames Street, London E.C. 4, City 6521, Blackwell's, Foreign Department, Broad Street, Oxford, Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London W. C. 1, Collet's Holdings Ltd. Denington Estate London Road, Wellesborough, Northans, N. & G. Foyle Ltd., 119-125 Charing Cross Road, London W.C. 2, Parker & Son, 103 Walton Street, Oxford; HOLLAND, Antiquariat Junk, Walder traat 10, Lochem, Boekhandel Pegasus, Leidsestraat 25, Amsterdam, Intertaal, Van Baerlesstraat 150, Amsterdam Zuit, Meulenhoff, Beulingstraat 2, Amsterdam C, Swets & Zeitlinger, Keizergracht 471-487, Amsterdam; HUNGARY, Kultura, Fo utca 32, Budapest 1; ISRAEL, Haifepac Ltd., 11 Arlosorov St., Haifa, Lepac Ltd., 15 Rambam St., Tel-Aviv, Lotus Ltd., Achad Haam St., Tel-Aviv; ITALY SO.CO. LIB.RI. Export-Import, Piazza Margana 33 Roma, JAPAN Maruzen Ltd., 6 Tory Michome Nihombashi Tokyo, Nauka Ltd., Imp. Departm 30-19 Minami Ikebukuro 2, Chome Toshima-Ku Tokyo; DEMOCRATIC PEOPLE'S REPUBLIC OF KOREA, Chulpanmul; MEXICO, Editorial Grijalbo S.A., Aparatado 28568, Mexico. 17. D.F.; MONGOLIA, Mongolgosknigotorg, Ulan Bator; NORWAY, Norks Bokimport, Postboks 3267 Oslo; POLAND, Ars Polona, Krakowskie Przedmiescie 7 Warszawa; PORTUGAL, Libreria Bucholz, Avenida Libertade Lisboa; SPAIN, Libreria Bucholz, Paseo de Recoletos Madrid Libreria Cientifica General, Preciados no. 48 Madrid 13; SWEDEN, Almqvist & Wiksell, 26, Gamla Brogatan Stockholm K. C. E. Fritze, Fredgatan Stocholm 16 Gumperts AB P.O. Box 346 Goteborg I; SWITZERLAND, Fachbucherei, Postfach 1420 3001-Berna, Herbert-Lang, Ecke Munzgraben 2 Berna, Librairie Payot, 1-Rue de Bourg Ch-1002 Lausanne, Librairie Rousseau, 36, Rue Jean-Jacques Rousseau Genève, Pinkus & Co., Froschaugasse 7 Zurich 1; THE UNITED ARAB REPUBLIC, Dar El Tahrir et Publishing, 21 Kasr el Nil St. (Dar el Shark Bookshop) Cairo; THE U.S.A. Angelescu Service Book, 3645, Barham Street Detroit 24 Michigan American Chemical, Society, 1155, Sixteenth Street NW Washington DC 20036, Fam Book Service, 69, F 5th Avenue Suite 8 F New York 10003, N.Y. Franklin Square-Subscription Agency Teaneck (New Jersey 07666), W. S. Heinman, 400, East 72nd Street New York, 21, N.Y. Mc.Graw-Hill Book Company, 330, West 42nd Street New York, N.Y. 10036, Moore-Cottrell Subscr. Agency, North Cohocton, New York 14868, Nicoară Travel Service, 17432, Woodward Ave. Detroit Michigan, 48203 Shoenodof's Foreign Books, Inc., 1280, Massachusetts Avenue Cambridge, Massachusetts 02138, Henry M. Snyder & Co. Inc., 440 Fourth Avenue New York, N.Y. 10016, Twayne Publishers, Inc., 31 Union Square West New York 3, N.Y. Zeitein & Ver Brugge Booksellers, 815 No. La Cienega BLVD Los Angeles 69, California; THE U.R.S.S., Mejdunarodnaia Kniga, Moscow G-200; THE DEMOCRATIC REPUBLIC OF VIET-NAM, Xunhasaba, 32, Hai Ba Trung Hanoi; YUGOSLAVIA, Forum, V. Misica, 1 Novi Sad, Jugoslovenska Knijga, Terazije, 27 Beograd, Libertatea, Z. Zrenjanina, 7 Pancevo, Prosveta, Terazije 16 I Beograd.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU,  
MIRCEA V. POPA, **Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică,  
1829—1858** (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule balkanique,  
1829—1858), collection « Biblioteca istorică XXII », 1970, 308 p.
- Logofătul RADU GRECEANU, **Istoria domniei lui Constantin Basarab Brincoveanu Voievod  
1688—1714** (Histoire du règne du voïvode Constantin Basarab Brancovan 1688—1714),  
Etude introductive et édition critique par Aurora Ilieș, 1970, 308 p.
- VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, **Legislația agrară a Țării Românești.  
La législation agraire de Valachie. 1775—1782**, « Collection des sources de l'ancien droit  
roumain écrit, VIII », 1970, 244 p.
- Nicolae Iorga — **istoric al Bizanțului** (Nicolae Iorga — historien de Byzance), Recueil d'études  
édité par Eugen Stănescu, 1971, 252 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 1, P. 1—168, BUCAREST, 1972

